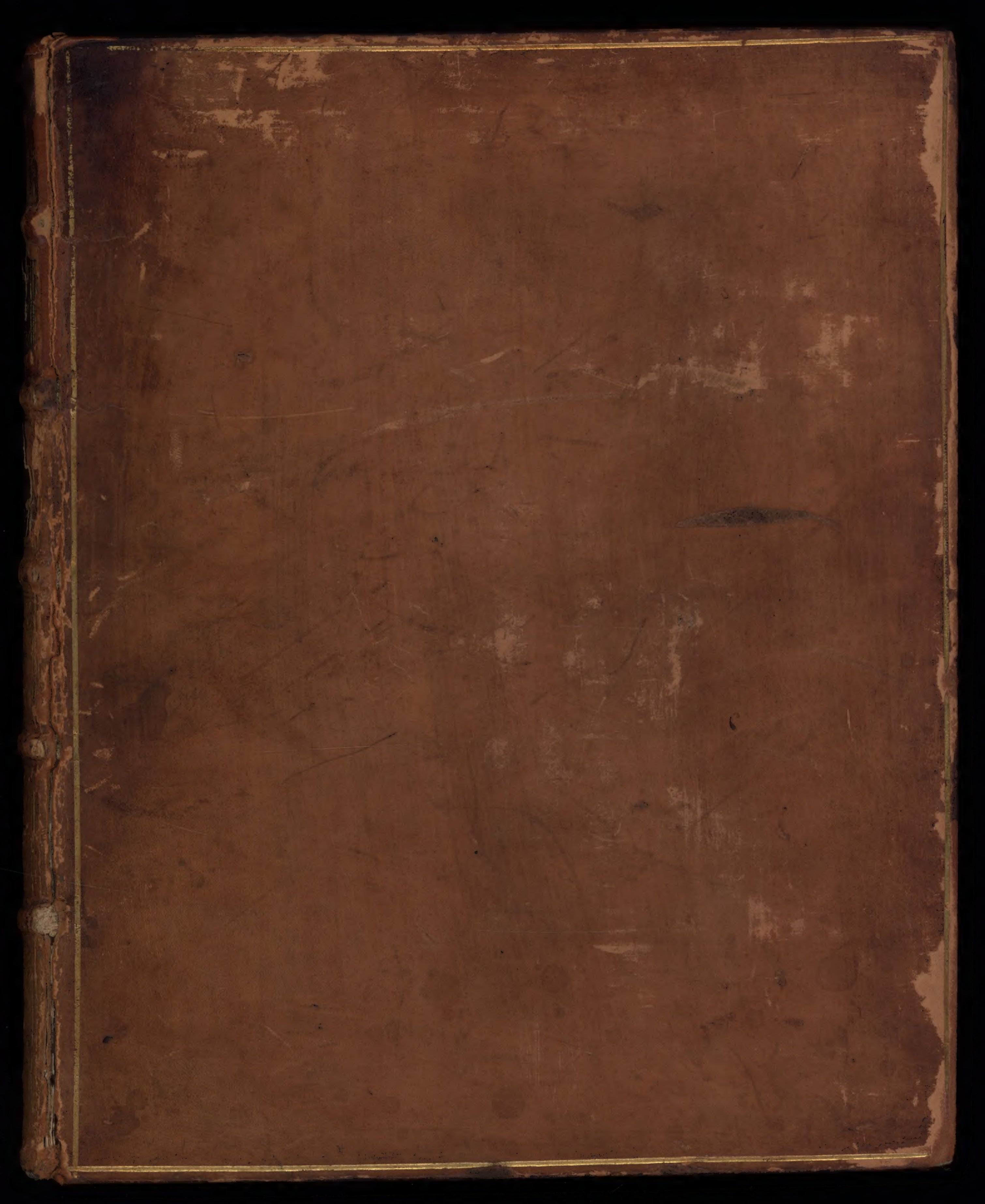
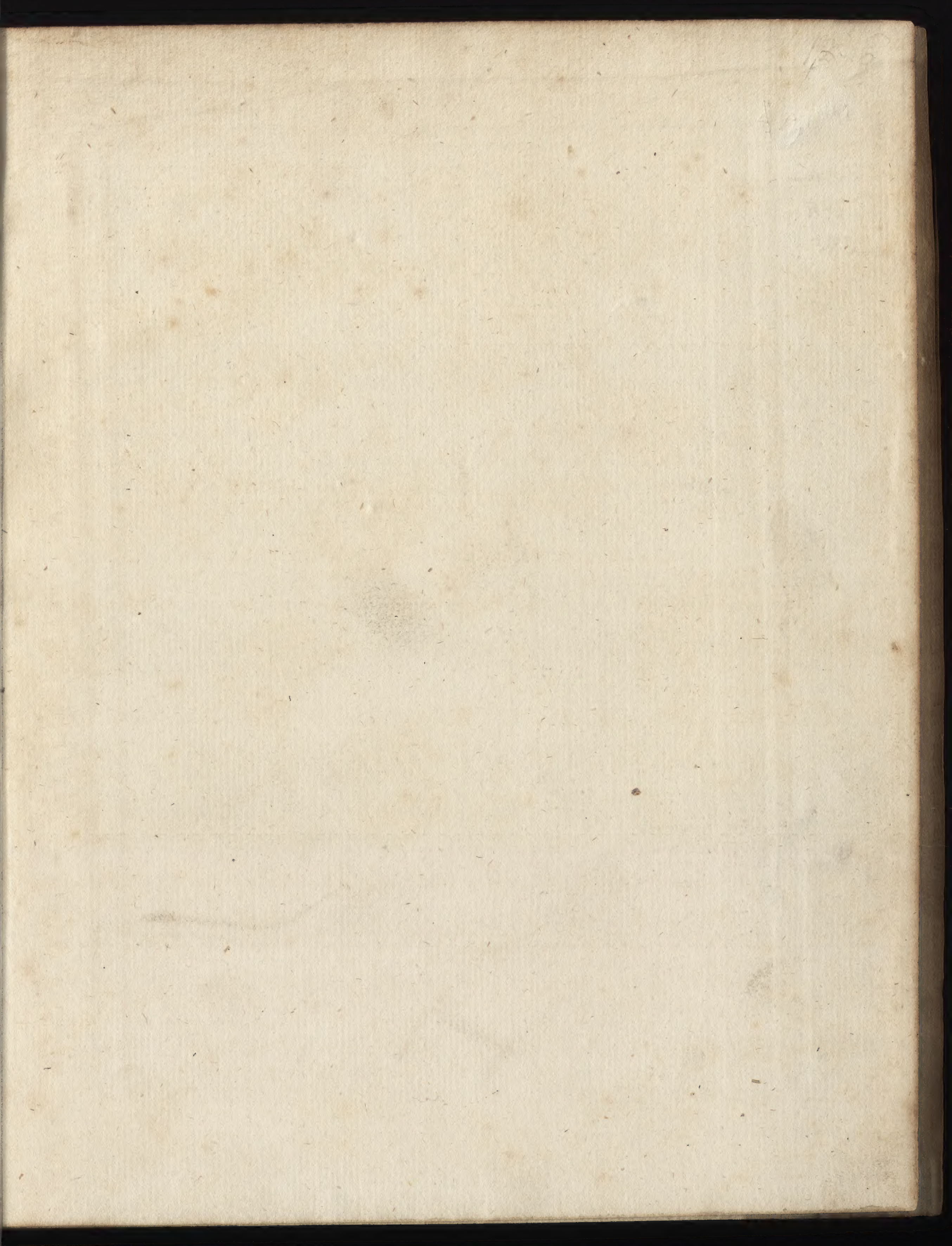




RESPICE ASPICE
PROSPICE.
ANIMUM
IPSE
PARABO
EX LIBRIS MUNDEN.
H.J.F. BADELEY. 1903

Fred



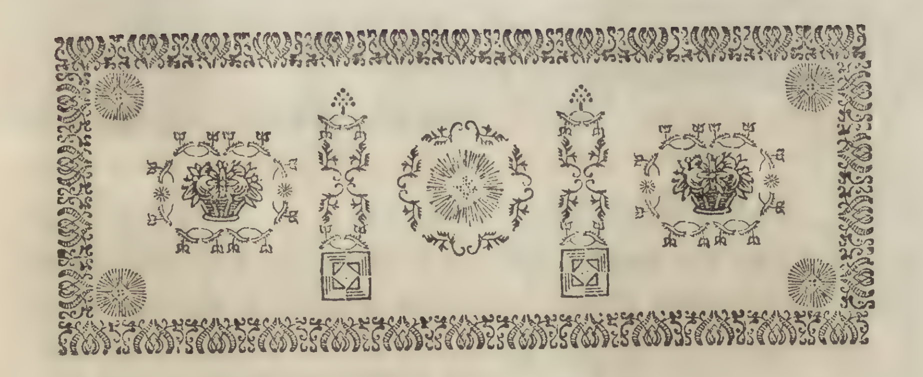
MONUMENS
DE
LA MYTHOLOGIE
ET DE
LA POESIE DES CELTES
Et particulierement
DES ANCIENS SCANDINAVES:
Pour ſervir
DE SUPPLEMENT ET DE PREUVES
A
L'INTRODUCTION A L'HISTOIRE
DE DANNEMARC.

Par Mr. MALLET, *Profeſſeur Royal de Belles-Lettres Françoiſes, de l'Academie Royale d'Upſal, & de celle de Lyon.*



A COPENHAGUE,
Chez *CLAUDE PHILIBERT.*
MDCCLVI.

De l'Imprimerie de *LUDOLPHE-HENRI LILLIE.*



AVANT-PROPOS.

Je ne ſais ſi dans cette multitude d'objets ſi variés & ſi frappans que l'hiſtoire ſemble offrir à la réflexion, il en eſt de plus digne de nous occuper que les diverſes religions qui ont paru avec éclat dans le monde.

C'eſt ſur cette Scène, ſi j'oſe ainſi parler, que les hommes ſont véritablement répréſentés tels qu'ils ſont, c'eſt là qu'ils ſe caractériſent par les traits les plus expreſſifs, c'eſt là qu'ils déployent tout ce qu'ils ont de foibleſſes, de paſſions, de beſoins dans le cœur, de reſſources, de talens & d'imperfections dans l'eſprit.

Ce que peuvent les préjugés pour nous défigurer, ce que peuvent de ſages principes pour nous élever au deſſus de nous mêmes, l'étude ſeule des religions peut le faire ſentir vivement. Si notre cœur eſt un abyme, elles ſeules ont produit au jour tout ce qui y eſt. Elles ſeules ont donné à ce cœur toutes les formes qu'il lui étoit poſ-

ſible de recevoir. Elles triomphent de ce qu'on eut crû le plus eſſentiel à nôtre nature : L'homme devient à leur gré une brute ou un Ange.

Ce n'eſt pas toute l'utilité de cette étude, ſans elle point de connoiſſance approfondie des nations : Qui ne connoit leur influence ſur les mœurs & ſur les loix? Quand elles n'ont pas été l'ame de la Politique, elles en ont été les bras. Fondues, pour ainſi dire, dans le ſyſtême des divers peuples, elles ont tenu à tout ce qu'ils ont penſé, à tout ce qu'ils ont fait. Ici elles ont enhardi, ſoutenu le Deſpotiſme, là elles lui ont donné un frein : L'eſprit de plus d'une République n'a été que le leur, & ſouvent les conquérans n'ont vaincu qu'avec leurs armes.

La Religion met de ſi grands reſſorts en mouvement, elle fait parler de ſi preſſans intérêts, que ſi elle n'eſt pas née, aſſortie au génie de la nation qui la ſuit, elle lui donnera un caractère analogue au ſien ; il faut qu'une de ces deux forces triomphant de l'autre, l'uniſſe à ſoi pour en être augmentée : Ce ſont deux fleuves qui, mêlés, forment un courant commun plus rapide qui entraine tout avec ſoi.

Mais dans cette multitude de fauſſes réligions tout n'eſt pas également digne de nos recherches. Il y a chez quelques peuples barbares des croyances ſans idées, des pratiques ſans objet, que la crainte a dictées une fois & qu'une habitude machinale perpétue. Un coup d'œil jetté ſur de telles réligions ſuffit pour en embraſſer tous les rapports.

Il faut à ceux qui penſent, des objets plus rélatifs à eux mêmes ; ils ne ſe mettent point à la place d'un *Sa-*

moiede, ou d'un *Algonquin;* mais pourroit-il leur paroître indifférent de connoître des réligions qui ont fait longtems les destinées de cette partie du monde qu'ils ont sous les yeux?

Je ne parle point ici, comme on le voit, de la révélation, que des motifs d'un ordre supérieur nous font une loi d'étudier sans cesse.

Deux religions principales, très différentes entr'elles, se sont partagées pendant des siécles la possession de ces mêmes pays dont le Christianisme fait aujourd'hui le bonheur: Pouvons-nous savoir toutes les obligations que nous lui avons, si nous ignorons de quels principes & de quelles opinions il nous a délivrés?

Je sais bien qu'on s'est assez occupé à décrire l'une de ces deux réligions. De combien de livres la Mythologie Grecque & Romaine ne fait-elle pas le sujet? Il y en a sur de petites Divinités adorées par une bourgade seulement, ou nommées en passant par un ancien; il y en a sur les plus légeres circonstances, sur les monumens les plus indifférens du culte qu'elle prescrivoit. On feroit peut-être fondé à dire, qu'il ne nous manque qu'un livre où l'on auroit tâché d'en développer l'esprit, & de marquer l'influence qu'elle avoit sur la morale & la politique.

Cependant cette Réligion n'étendit jamais son empire en Europe que sur la Grece & l'Italie. Et comment eut-elle poussé de profondes racines chez des peuples subjugués, qui haïssoient les Dieux de Rome, & comme Dieux étrangers & comme Dieux de leurs maîtres? Cette réligion si célébre, dont les enfans même chez nous étu-

dient les principaux dogmes, étoit donc resserrée dans des bornes assez étroites, pendant que la meilleure partie des Gaules & de la Bretagne, la Germanie, la Scandinavie, & les vastes contrées de la Scythie, en suivoient assez uniformément une autre, depuis les tems les plus reculés.

C'est cette Religion Celtique (*) que les Européens peuvent appeller avec fondement la Religion de leurs peres, l'Italie même ayant reçu dans son sein plus d'un peuple conquérant qui en faisoit profession : C'est cette religion qu'ils suivroient apparemment encore, s'ils eussent toujours été laissés à eux mêmes & à leurs ténébres : C'est cette réligion que comportent, qu'inspirent, si j'ose ainsi parler, notre climat, notre naturel, nos besoins; car qui peut nier que dans les fausses religions il n'y ait mille choses rélatives à ces différens objets? C'est cette religion enfin dont le Christianisme ayant triomphé après de longs combats, n'a pu cependant détruire entierement toutes les traces.

Il peut donc être permis de demander pourquoi tous les yeux se sont fixés sur le Paganisme des Grecs & des

---

(*) Que les Savans appellent cette Religion, en France Gauloise, en Angleterre Britannique, en Allemagne Germanique &c., il importe peu. On avoue aujourd'hui partout, qu'elle étoit la même dans tous ces pays, du moins quant aux dogmes fondamentaux. Comme je la considere toujours ici par ce qu'elle avoit de général, j'employe le terme de *Celtique*, comme le plus universel, sans prétendre entrer dans toutes les disputes auxquelles ce mot a donné lieu, & qui ne viennent, je pense, que de ce qu'on ne s'entend pas.

Romains, pendant qu'il ſe trouve ſi peu de perſonnes, même parmi les gens de lettres, qui ayent une idée un peu juſte de la religion dont nous parlons? Auroit-on accordé cette préférence à quelque ſupériorité naturelle des dogmes, & du culte de ces Nations ſavantes qui en fit un ſujet de recherches ſatisfaiſant par lui-même? Mais qu'étoit-ce au fonds que ce chaos indéfiniſſable d'opinions & de pratiques, empruntées de tout côté, où il n'y avoit rien de lié ni de ſuivi, & où parmi les contradictions & les ténébres, perçoient à peine quelques lueurs de raiſon & de génie? Qu'étoit-ce que cette réligion groſſiere qui, toute occupée de ſes cérémonies ſuperſtitieuſes, guidée par une crainte aveugle, ſans principe fixe, ſans vûe pour le bien de l'humanité, ſans conſolations raiſonnables, arrêtant tout au plus la main dans quelques circonſtances, abandonnoit, livroit même ſouvent le cœur à toutes ſes foibleſſes? Quelqu'un a-t-il pû craindre de trouver chez les nations ſauvages des idées de religion plus flétriſſante pour l'humanité?

Mais on n'a peut-être étudié la Mythologie Grecque que pour développer l'origine de divers uſages qui règnent encore de nos jours en Europe. On ne peut nier en effet qu'il ne ſoit ſouvent néceſſaire de remonter juſques à cette ſource, quand on veut expliquer quelques ſingularités de nos mœurs dont il eſt plus aiſé de trouver la cauſe, que la raiſon.

Mais l'étude de la Religion Celtique n'eut-elle pas conduit à des découvertes du même genre, & peut-être à de plus intéreſſantes encore? Une génération imite celle qui l'a précédée: Les fils héritent des ſentimens de leurs

peres, & quelque changement que le tems y puiſſe apporter, il y a toujours dans les mœurs d'une nation bien des choſes qui tiennent aux opinions de ſes fondateurs. Ces fondateurs de nos nations ſont les Celtes, & la ſuite de cet ouvrage montrera peut-être, que leurs opinions, quoique oubliées ſubſiſtent toujours dans quelques-uns des effets qu'elles ont produits. Ne ſeroit-ce point ainſi, par exemple, que l'admiration pour le métier des armes auroit été pouſſée parmi nous juſqu'au fanatiſme, & que pendant des ſiecles entiers les Européens fous par ſyſtême & féroces par point d'honneur ſe ſeroient battus avec tant de zèle, ſans autre vûe que de ſe battre? Ne ſeroit-ce point ainſi que les femmes reſpectées & ſervies ont été long-tems les arbitres des actions glorieuſes, le but & le prix des grands exploits, & qu'elles jouïſſent encore de mille préférences que par tout ailleurs le ſexe le plus fort s'eſt réſervées? Ne pourroit-on point expliquer par cette Religion Celtique, comment la juriſprudence de toute l'Europe a pu admettre, pour l'éternel étonnement de notre poſtérité, des combats judiciaires & des épreuves par les élémens; comment de nos jours mêmes, le peuple eſt encore infatué du pouvoir des ſorciers, des magiciens, eſprits, génies cachez ſous terre ou dans les eaux &c.? Enfin ne trouveroit-on pas dans ces opinions religieuſes la ſource du merveilleux que nos peres employoient dans leurs Romans, ſyſtême de merveilleux inconnu aux anciens, & peu développé juſqu'à préſent, où l'on voit des Nains & des Géans, des Fées & des Génies faire mouvoir tous les reſſorts, & agir toujours conformement au caractere qui leur étoit attribué?

Quelles

Quelles peuvent donc être les cauſes qui ont fait ſi conſtamment négliger l'étude de la Religion Celtique? Je crois d'abord en trouver une dans l'idée qu'on ſe fait ordinairement des peuples Celtes en général, & ſurtout des Germains & des Scandinaves. On les enveloppe ſans diſtinction ſous le nom de Barbares, & l'on croit que ce mot une fois prononcé renferme tout ce qu'on peut en dire. Rien de plus commode pour ſe diſpenſer d'une diſcuſſion pénible, mais auſſi rien de moins ſatisfaiſant pour l'eſprit. Quand on prendroit ce terme à toute rigueur, ce ne ſeroit pas une raiſon de detourner conſtamment les yeux de deſſus un peuple dont les faits & les établiſſemens tiennent une place ſi conſidérable dans l'hiſtoire. Mais doit-on en effet ſe le répréſenter comme une troupe de ſauvages doués tout au plus de la figure humaine, détruiſant & ravageant ſans but & par un inſtinct féroce, privés de toute notion de religion & de police, de vertu & de bienſéance? Eſt-ce là l'idée que nous en donne *Tacite,* lui qui né & élevé dans l'ancienne Rome envioit cependant tant de choſes à l'ancienne Germanie? Je ne nierai point qu'ils n'ayent été bien éloignés d'avoir cette politeſſe, ces lumieres & ce goût qui nous font rechercher avec un empreſſement, ſouvent puérile, les moindres débris de ce qu'on appelle l'antiquité par excellence; mais en convenant du prix de ces choſes, faudra-t-il s'y montrer ſenſible au point de refuſer de connoître l'antiquité nommée barbare, à laquelle nos mœurs, nos loix, & nos gouvernemens nous doivent faire remonter ſans eſſe?

Mais l'étude de la Religion Celtique n'a pas ſeulement paru un champ dénué de fleurs & de fruits, on l'a crû rempli de difficultés de tout genre. Cette religion défendoit, comme on le ſait, à ſes ſectateurs de divulguer ſes myſteres en les écrivant, & l'ignorance ou la pareſſe qui avoient dicté cette défenſe, n'en aſſuroit que trop le plein effet. On n'a donc cru pouvoir ſe guider dans cette recherche que par ces foibles rayons qui ſe trouvent épars dans les écrits des Grecs & des Romains, & dès lors il étoit très naturel qu'on s'en dégoutât. En effet pour ne rien dire de la difficulté de réunir ces différens traits, & de les concilier en les corrigeant les uns par les autres, ne ſait-on pas qu'il n'y a rien au monde ſur quoi les hommes ſoient moins portés à ſe rendre juſtice, que ſur les diverſes religions qui les tiennent partagés? Et quelle ſatisfaction peut trouver un homme qui aime la vérité, dans ces lectures où l'ignorance & la partialité ſe décélent d'elles mêmes à chaque phraſe? Quelque beau que ſoit le nom de Grecs & de Romains que ces auteurs portent, il n'a pû raſſurer ceux de leurs lecteurs qui demandent des notions exactes: Divers exemples ont pu même en faire un préjugé légitime contr'eux. On voit que les Nations qui ſe piquent le plus de politeſſe & de lumieres, ſont ſouvent celles qui ont des étrangers les idées les plus fauſſes & les plus injurieuſes. Eblouïes de leurs ſuccès, tout occupées d'elles mêmes, elles ſe perſuadent aiſément qu'étant imitées à certains égards par les autres, elles doivent l'être également en tout, & qu'elles ſont la ſource unique où l'on peut puiſer l'idée du bon & du beau dans chaque genre. Delà cette habitude de rapporter tout à ſoi même, à ſes mœurs & à ſes uſages

qui caracterisoit autrefois les Grecs & les Romains, & qui leur faisoit retrouver *Mercure*, *Mars*, *Pluton*, leurs Divinités & leurs dogmes chez des peuples qui n'en avoient souvent pas ouï parler.

Mais quand même on n'auroit pas eu ces raisons de se defier des relations dédaigneuses & précipitées que les anciens nous ont laissées de leurs voisins les barbares, quand le peu qu'ils en ont dit, auroit été exact & fondé, y avoit-il encore là dequoi s'interesser à la Religion Celtique? Quelques mots épars sur ce qu'une Religion a de plus frapant au dehors, en font-ils connoître l'esprit, découvrent-ils cette chaîne réellement existante, quoique souvent cachée, qui unit entr'eux les différens dogmes, les préceptes & le culte? Peuvent-ils nous donner une idée des sentimens qu'elle répandoit dans les ames, & de l'ascendant qu'elle étoit capable de prendre sur ses sectateurs? Assurément nous n'apprenons rien, ou presque rien, de tout cela dans *César*, *Strabon*, ou *Tacite*, & dès lors, comment intéresser des lecteurs qui n'estiment dans l'érudition que ce qui porte une véritable lumiere à l'esprit.

En effet ce ne sera jamais que de la bouche même de ceux qui professent une religion qu'on pourra bien s'en instrire. Tout interprète en pareil cas est muet ou menteur; quelquefois il méprise ce qu'il explique, souvent il explique ce qu'il ne comprend pas. A la vérité, l'on peut rendre compte de quelques dogmes clairs & précis, mais c'est surtout par les sentimens qu'une religion produit, qu'elle déploye son caractere propre, & ces sentimens peuvent-ils se transmettre par un tiers qui n'en est

point animé ? Il faudroit donc pour tirer de ſon obſcurité cette religion Celtique, auſſi ignorée maintenant qu'elle fut autrefois étendue, pouvoir en quelque maniere faire revivre ces anciens Poëtes Théologiens de nos peres, les conſulter, les entendre dans l'horreur de leurs forêts ténébreuſes réciter ces hymnes myſterieux & ſacrés dans leſquels ils renformoient tout le ſyſtême de leur religion & de leur morale. Par ce moyen rien ne nous échaperoit de ce qu'il nous importe d'en connoître; de telles inſtructions repandroient des lumieres ſûres dans l'eſprit; le plus ou moins de chaleur, le ſtyle, le ton de leurs diſcours, tout, en un mot, concourroit à en faire ſortir le ſens, à nous mettre à leur place, à entrer dans leur eſprit & dans leurs ſentimens.

Mais, dira-t-on, pourquoi former là-deſſus des ſouhaits inutiles ? Nous ne trouvons par tout, au lieu de ces poëſies, que des regrets de la perte qu'on en a faite. De tous ces vers des anciens Druides que la jeuneſſe emploioit ſouvent 20. années à apprendre, il ne nous reſte pas même quelque extrait, quelque foible eſquiſſe. Le tems, & ſans doute auſſi le faux zèle, ne les ont pas plus épargnés en Eſpagne qu'en France, en Allemagne qu'en Angleterre. Je l'avoue, mais n'eut-on point dû chercher ces monumens dans des pays convertis plus tard à la foi? Si les hymnes dont nous parlons ont été mis par écrit, ne ſe ſeront-ils pas plutôt conſervés dans le Nord, que dans des pays où ils avoient à lutter cinq ou ſix ſiecles de plus contre le tems & la ſuperſtition ? Ceci n'eſt point une conjecture, c'eſt l'hiſtoire de ce qui eſt réellement arrivé. Nous poſſédons effectivement quelques

uns de ces hymnes des Celtes ſi ſouvent regrettés, & un extrait étendu d'un grand nombre d'autres. Cet extrait fait il y a pluſieurs ſiècles par un homme connu, & à portée des ſources, écrit dans une langue qui n'eſt point inintelligible, conſervé dans pluſieurs manuſcrits qui portent des caractères indubitables d'ancienneté, cet extrait eſt le livre qu'on appelle *Edda*, monument tout à fait unique en ſon eſpèce, ſingulier par les choſes qu'il contient, & ſi propre à répandre du jour ſur l'hiſtoire des opinions & des mœurs, qu'on doit s'étonner de ce qu'il n'a pas été juſqu'à préſent plus connu hors des bornes de la Scandinavie.

A la vérité il règne de l'obſcurité dans cet ouvrage; mais cette obſcurité n'eſt pas abſolument impénétrable, & la Critique aidée d'une étude un peu approfondie des opinions & des mœurs des autres peuples Celtes, peut y répandre aſſez de jour pour qu'il ne nous échappe rien de fort intereſſant. Ce qu'il y a de plus néceſſaire d'abord pour le bien entendre, & ce qu'on n'a pas toujours obſervé, c'eſt d'entrer dans les vûes de l'auteur de cette compilation, & de ſe tranſporter au milieu de la Nation pour laquelle il écrivoit.

Et d'abord il eſt aiſé de juger que l'*Edda* écrite en Islande pour la premiere fois, peu de tems après que la Religion Celtique venoit d'y être abolie, devoit avoir un autre uſage que celui de faire connoître des dogmes à peine oubliés. Auſſi je crois qu'en liſant attentivement cet ouvrage, on ne ſauroit s'y méprendre. L'*Edda* entiere n'étoit qu'un cours de Poëſie à l'uſage des jeunes Islandois qui ſe deſtinoient à exercer la profeſſion de *Scaldes* ou de *Poëtes*.

Dans cet art comme dans les autres ceux qui ſe diſtinguent les premiers, acquiérent à meſure qu'ils deviennent anciens le droit d'être imités ſcrupuleuſement, quelquefois même dans ce qu'il y a de plus arbitraire. Les peuples du Nord accoutumés à voir *Odin* & *Frigga*, les *Génies* & les *Fées* figurer dans la Poëſie, vouloient encoce y retrouver leurs noms, les voir agir, & les entendre parler conformément à l'idée qu'ils s'étoient une fois faite de leurs caracteres & de leurs fonctions. C'eſt par l'effet d'une pareille habitude, que tant de Poëtes de Collége n'oſent encore de nos jours priver leurs vers des ornemens uſés de la fable ancienne, & qu'au mépris de la raiſon, du goût & de la Religion même, on en a vû combiner enſemble l'Evangile & la Mythologie, faire converſer les faux Dieux & les Anges, les Nymphes, & les Apôtres. Si nos Islandois n'ont pas donné dans ces excès, ils ont du moins fait longtems des vers dans ce qu'on pouvoit appeller le goût ancien, & l'on m'aſſûre même, que ceux qui ſe font aujourd'hui en Islande, en conſervent ſouvent diverſes traces. La Poëſie ayant ainſi continué à rendre néceſſaire la connoiſſance de la Mythologie Celtique, il dut venir aiſément dans l'eſprit de quelque amateur de cet art, de compoſer une ſorte de Dictionnaire des expreſſions figurées, employées par les anciens Scaldes, & dont les nouveaux étoient auſſi flattés d'embellir leurs vers que nos modernes Poëtes latins ſont avides de ſe parer des lambeaux de Virgile & d'Horace. Ce Dictionnaire ne pouvoit devenir utile qu'autant qu'on y trouvoit jointe à l'expreſſion figurée la fable qui avoit donné lieu à cette figure. Ainſi quand on liſoit dans le Dictionnaire, que la terre s'appelloit poëtiquement *le Ca-*

dævre d'Ymer, que le dernier jour étoit le *crépuscule des Dieux*, la Poësie le *breuvage d'Odin*, les Géans les *fils de la gelée* &c. on devoit souhaiter naturellement de savoir l'origine de ces singulieres façons de parler. C'est donc pour en faciliter l'intelligence que l'Auteur de l'*Edda* a écrit, & je ne suis pas surpris que ce livre ait paru une production bizarre & inintelligible à ceux qui ne sont pas entrés dans ses vuës. Tout s'explique au contraire à l'aide de cette supposition sur laquelle on n'aura certainement aucun doute, quand on connoîtra mieux l'ouvrage dont il est question.

Cela sert aussi à nous faire comprendre pourquoi il est divisé en deux parties principales. La premiere est ce cours abregé de la Mythologie qu'il falloit étudier pour pouvoir entendre les anciens *Scaldes*, sentir la force des figures, des épithétes & des allusions dont leurs vers étoient remplis, & surtout pour se mettre en état de les imiter à propos. C'est là ce qu'on nomme proprement l'*Edda*. La seconde partie est un véritable Dictionnaire, où les mots qui sont le plus d'usage dans les vers, sont rangés suivant l'ordre alphabétique, avec des synonymes & des épithetes tirées des anciens Poëtes les plus estimés. Cette partie est intitulée *Scalda*, ou *Poëtique*. Elle est très remplie, & suppose tout à la fois, qu'il y avoit déja eu un nombre prodigieux de Poëtes chez ces peuples, & que l'auteur possédoit dans ce genre une très vaste érudition. Ce n'est pas sans étonnement, il faut l'avouer, qu'on trouve un Dictionnaire Poëtique (ou ce que nous appellons un *Gradus ad Parnassum*) parmi ce peu de monumens qui nous

reſtent de l'ancienne Scandinavie, c. à d. chez des Goths & ces Normans qui ont replongé l'Europe dans l'ignorance, & que pluſieurs Nations ont eu de ſi juſtes ſujets d'accuſer de férocité & de barbarie. Eut-on crû devoir attribuer à de pareils hommes un goût ſi décidé pour un art qui ſemble exiger des ames ſenſibles, des eſprits cultivés, des imaginations vives & fleuries, & qu'on jugeroit au premier coup d'œil être un des derniers raffinemens du luxe & de l'abondance? Mais dans l'étude des Nations comme dans preſque toutes les autres, les obſervations ne ſe multiplient ſouvent qu'au préjudice des regles générales, vérité peu ſatisfaiſante ſans doute, ſurtout dans un ſiècle ennemi du travail, avide de jouïr, où l'on veut juger de toutes choſes, ſans pouvoir ſouffrir dans les études la lenteur néceſſaire des détails.

J'ai tâché de trouver dans la paſſion favorite des anciens *Scandinaves*, dans le peu d'uſage qu'ils faiſoient de l'écriture, & ſurtout dans leur ſyſtême religieux les cauſes de l'amour qu'ils avoient pour la Poëſie. De nouvelles recherches que j'ai faites depuis ce tems là m'ont encore préſenté les mêmes reſultats, & j'eſpére que la lecture de l'*Edda* diſſipera tous les doutes que pouvoit élever dans les commencemens la nouveauté & le peu de vraiſemblance de ces faits.]

Il me reſte à préſenr à faire en peu de mots l'hiſtoire de ce livre, & à rendre compte de mon propre travail. J'ai déja inſinué qu'il y a eu deux *Edda.* La premiére & la plus ancienne avoit été rédigée par *Sæmund Sigfuſſon* ſurnommée le *Savant*, né en Islande environ l'an 1057. Cet

auteur

auteur avoit fait des études en Allemagne, & principalement à *Cologne*, dont le College étoit alors célébre, avec son compatriote *Are*, surnommé aussi *Frode* ou le *savant*, qui se distingua comme lui par son amour pour les belles lettres. (*) *Sæmund* fut un des premiers qui oserent mettre par écrit les anciennes Poësies religieuses que beaucoup de personnes savoient encore par cœur dans ce tems-là. Il paroit qu'il se borna à réunir en un seul corps celles d'entre ces pieces qui lui parurent les plus propres à fournir une abondante moisson d'expressions & de figures Poëtiques. Il n'est point décidé que ce recueil qui étoit, à ce que l'on conjecture, fort considérable, soit aujourd'hui perdu; mais sans entrer dans cette discussion, il suffit de dire que trois des pieces dont il étoit composé, & peut-être les trois pieces les plus importantes, sont parvenues jusqu'à nous. On les fera connoître plus particulierement dans le corps de cet ouvrage.

Cette premiere collection étant apparemment trop volumineuse, obscure à bien des égards, & d'un usage peu commode, les jeunes poëtes durent souhaiter que quelqu'un tirât des matériaux qui y étoient rassemblés, un cours de Mythologie poëtique, facile & intelligible. Environ 120 ans après un autre Savant Islandois se chargea de ce travail. C'est le célébre *Snorro Sturleson*, né l'an 1179. d'une des plus illustres familles de son pays, dont

(*) V. *Arii Frode Schedæ seu Libellus de Islandiâ, editæ ab And. Bussæo.* Havn. 1733. *in præfat.* Cet *Are Frode* est le plus ancien de tous les Historiens du Nord dont nous ayons aujourd'hui quelque ouvrage. Il avoit écrit beaucoup d'histoires qui sont perdues; ce qui nous reste concerne l'établissement des Norvégiens en Islande.

il remplit deux fois la premiere magiſtrature, ayant été *Juge ſuprême* d'Islande pendant les années 1215. & 1222. Il fut auſſi chargé de pluſieurs négociations importantes auprès des Rois de Norvége qui travailloient ſans ceſſe à ſoumettre cette Ile, l'azyle de leurs ſujets mécontens. *Snorron* qui ne s'étoit pas borné à la qualité d'homme de lettres, n'en eut pas la fin ordinairement aſſez paiſible. Une faction dont il s'étoit déclaré l'ennemi, le fit aſſaſſiner pendant la nuit comme il entroit dans la 62[me] année de ſon âge, c. d. en 1241. (*) C'eſt à ſes écrits, & en particulier à ſa Chronique des Rois du Nord, que nous devons preſque tout ce qu'il y a de raiſonnable, de lié & de ſûr dans l'ancienne hiſtoire de ces vaſtes contrées. Il règne dans cet ouvrage beaucoup de clarté, de l'ordre, un ſtyle ſimple, un air de vérité & de bon ſens qui doivent faire ranger cet auteur au nombre des meilleurs hiſtoriens de ce ſiècle d'ignorance & de mauvais goût. Il étoit auſſi Poëte, & ſes vers firent ſouvent les délices des Cours auxquelles il fut envoyé. Ce fut ſans doute l'amour qu'il avoit pour cet art, qui lui fit venir la penſée de donner une nouvelle *Edda* plus utile aux jeunes Poëtes que celle de *Sæmund*. Il imagina donc d'extraire ce qu'il y avoit de plus important dans l'ancienne Mythologie, d'en faire un ſyſtême abrégé, où l'on trouvât cependant toutes les fables qui ſervoient à rendre raiſon des expreſſions rapportées dans le Dictionnaire Poëtique. Il donna à cet abrégé la forme de Dialogue, ſoit que ce fût à l'imitation des anciens Poëtes du Nord, qui ont preſque toujours choiſi ce genre de compoſition qui paroît en effet le plus naturel de tous, ſoit qu'il y eut quelque tradition

(*) V. *Peringskiold* in præfat. ad *Heimskringla Saga* &c.

ancienne d'un entretien ſemblable à celui qui fait le ſujet de l'*Edda*.

Ce nom d'*Edda* a ſouvent exercé la ſubtile pénétration des Etymologiſtes. Ce que l'on trouve de plus vraiſemblable après les avoir entendus diſcourir ſur l'origine de ce mot, eſt qu'il vient d'un terme de l'ancien Gothique qui ſignifie *ayeule* : Il eſt aſſez dans le génie des anciens Philoſophes Celtes d'avoir voulu déſigner par ce tour l'antiquité de leur doctrine. L'ouvrage eſt outre cela précedé d'une Préface (*) plus ou moins longue dans les divers originaux, mais également futile & ridicule. Quelques perſonnes l'attribuent à *Snorro Sturleſon*, & en effet il peut en avoir écrit une partie qui contient les mêmes faits que le commencement de ſa Chronique, mais le reſte a ſans doute été ajouté par quelque écolier, & à ſon inſçu; auſſi ne ſe trouve-t-il pas dans le Manuſcrit conſervé à *Upſal* qui eſt un des plus anciens.

Je n'ai point traduit ce morceau également ennuyeux & inutile : Je dirai ſeulement qu'on y remonte juſqu'à la création du monde & au déluge, qu'on paſſe delà à l'Empire des Aſſyriens, & qu'enfin arrivé à Troye dont on raconte d'étranges particularités, on trouve dans les Héros de cette fameuſe ville les ancêtres d'Odin & des autres Princes du Nord. On ſait que ç'a été depuis un tems immémorial la manie de tous les peuples d'Occident de vouloir deſcendre des Troyens. (**) Le bruit du ſiege

(*) Vid. *Verel.* ad *Hervar. Saga.* p. 5.

(**) *Timagène* cité par *Ammien Marcellin* rapporte déja l'origine des Celtes aux Troyens.

de Troye n'éclata pas ſeulement dans les contrées voiſines. Des circonſtances que nous ignorons, le repandit auſſi chez les peuples Celtes : Les Germains, les Francs en conſervoient probablement des traditions dans leurs hymnes hiſtoriques, puiſque leurs premiers écrivains faiſoient déja remonter juſqu'à eux l'origine de leur nation. C'eſt auſſi ſans doute le même motif qui avoit fait imaginer le voyage d'*Antenor* dans le pays des *Hénétes*, & qui avoit conduit *Enée* en Italie pour y bâtir *Rome*.

Cet entretien qu'un Roi de Suéde eſt ſuppoſé avoir à la Cour des Dieux, fait la premiere & la plus intéreſſante partie de l'*Edda*. Les principaux dogmes de la Théologie des Celtes y ſont expoſés, non d'après leurs Philoſophes, & cette diſtinction eſt importante, mais d'après leurs Scaldes ou Poëtes. En la liſant avec ſoin, on découvre à travers la ſimplicité ruſtique du ſtyle plus d'art & de méthode qu'on n'en auroit attendu, & l'on s'apperçoit que le tout fait quelque choſe de lié & de ſuivi, ce qu'on ne peut dire, je crois, d'aucun livre de Mythologie Grecque ou Romaine. C'eſt cette partie ſeule de l'*Edda* que je me ſuis fait un devoir de traduire avec exactitude, & d'éclaircir par des remarques. La ſeconde qui eſt auſſi un Dialogue, mais entre d'autres perſonnages, ne conſiſte qu'en récits de différens évenemens qui ſe ſont paſſés entre les Dieux. Parmi ces fables dont aucune ne renferme quelque point important de la Religion Celtique, quoiqu'elles ſoient toutes puiſées dans cette ſource, je n'ai fait connoître que celles qui m'ont paru ingénieuſes ou propres à la peinture des mœurs. Je n'en ai même donné qu'une idée très ſuccincte. Je prie ceux qui pourroient y avoir regret, de conſidérer que ce que je

ſupprime, ne leur apprendoit rien, & que dans les choſes dépourvues d'utilité, il faut du moins que l'agrément ſerve d'excuſe.

A l'égard du Dictionnaire Poëtique qui termine l'*Edda*, on ſent bien que ce que je puis en dire ſe borne à quelques remarques, & à quelques exemples choiſis dans le petit nombre d'articles qui peuvent être traduits. Les trois pieces qui nous reſtent de l'ancienne *Edda* de *Sæmond*, méritent beaucoup d'attention & par leur antiquité, & par les choſes qu'elles contiennent. L'une nommée *Voluſpa* ou *Oracles de la Prophéteſſe*, ſemble être le texte dont l'*Edda* eſt le commentaire. Dans la ſeconde le *Hava-maal*, ou *Diſcours ſublime* ſe trouvent les leçons de morale qu'on croyoit avoir été données par *Odin* lui-même. La troiſieme eſt le Chapitre *Runique*, ou un cours abrégé de l'ancienne magie, & particulierement des enchantemens qu'on opéroit au moyen des lettres runiques. On trouvera à la ſuite de l'*Edda* des détails ſur ces trois pieces; il me ſeroit difficile de me faire comprendre plutôt.

Quelques perſonnes ont prétendu que toutes les fables contenues dans l'*Edda* n'étoient que le fruit de l'imagination de ſon auteur; il ſemble même que ç'a été l'idée de Mr. *Huet*. On ne ſauroit excuſer ce ſavant homme d'avoir traité d'un ton déciſif une matiere qu'il entendoit auſſi peu que les antiquités du Nord. Tout ce qu'il en dit, eſt plein d'inexactitudes, (*) pour ne rien dire de plus. Suppoſer que *Snorron* a inventé les

(*) V. *L'Origine des Romans*, p. 116. Ce qui étonne le plus, c'eſt qu'il prétend avoir vû lui même en Dannemarc les anciennes

fables de l'*Edda*, c'eſt prouver qu'on n'a lû ni ce livre, ni les autres hiſtoires du Nord, de l'Allemagne, de l'Angleterre; c'eſt ignorer que tous les anciens mémoires que nous avons ſur ces pays, que les écrivains Grecs & Latins poſtérieurs au 6ème ſiècle, que les monumens runiques, la tradition, les ſuperſtitions populaires, les noms des jours & pluſieurs façons de parler encore aujourd'hui en uſage dépoſent unanimément, que toute cette partie de l'Europe à ſervi *Odin* & les Dieux de l'*Edda*, pendant tout le tems qui a précedé le Chriſtianiſme.

Cependant s'il étoit beſoin de répondre à une objection que la lecture ſeule de l'*Edda* & des remarques que j'y ai ajoutées, préviendront aſſez, il n'y auroit qu'à jetter les yeux ſur quelques fragmens de la Poëſie de ces anciens Scaldes du Nord que j'ai traduits en françois, & qui ſe trouveront à la fin de ce livre. On y reconnoîtra partout la même Mythologie qui eſt expoſée dans l'*Edda*, quoique les auteurs de ces piéces ayent vêcu dans des tems & des lieux différens de ceux où vivoient *Sæmund* & *Snorron*.

Ces doutes diſſipés, il ne reſte plus que ceux qu'on pourroit avoir ſur l'exactitude de ces différentes traductions. J'avoue d'abord que je n'entends que fort imparfaitement la langue dans laquelle *Snorron* a écrit. Cette langue eſt au Danois ou au Suédois moderne ce qu'eſt le langage de *Ville-hardouin* ou du *Sire de Joinville* au françois moderne: J'aurois donc été plus d'une fois embaraſſé, ſi je n'avois

---

hiſtoires du pays écrites en caracteres runiques ſur des rochers. Un autre auteur françois aſſure qu'on y trouve les myſteres de l'ancienne Religion. C'eſt-là le fonds qu'on peut faire ſur ce qui ſe débite d'un païs dans un autre païs eloigné.

eu le ſecours des verſions de l'*Edda* faites en Danois & en Suédois par des ſavans à qui l'ancien Islandois étoit familier. Non ſeulement j'ai pu conſulter ces traductions, mais en comparant les termes qui y ſont employés avec ceux qui y répondent dans l'original, j'en ai preſque toujours reconnu facilement l'identité, & par là j'ai pû m'aſſurer que le ſens de mon Texte ne m'échappoit point. Dans les endroits où j'ai eu lieu de ſoupçonner que ces guides n'étoient pas aſſez fidéles, j'ai eu ſoin de conſulter des perſonnes qui ont fait depuis longtemps une étude particulière de l'*Edda* & de la langue dans laquelle ce livre eſt écrit. J'avois ſurtout beſoin d'un pareil ſecours pour rendre avec exactitude les deux fragmens de l'ancienne *Edda*, nommés le *Diſcours ſublime d'Odin* & le *Chapitre Runique*, mais c'eſt auſſi dans cette partie de mon travail que j'ai été le mieux ſecondé. Je dois cet avantage à Mr. *Erichſen*, né en Islande, & qui joint à une connoiſſance très étendue des Antiquités de ſa patrie, un diſcernement & une politeſſe qu'on ne rencontre pas toujours avec l'érudition. Il m'a mis en état de donner une traduction des deux pieces dont je viens de parler, plus exacte que celle qui ſe trouve dans l'*Edda* de *Reſenius*.

Je dois auſſi beaucoup à ce dernier, & la juſtice exige que je le reconnoiſſe publiquement. *J. P. Reſenius* Profeſſeur & Magiſtrat de Copenhague vers la fin du ſiècle paſſé, étoit un homme ſavant & laborieux, qui a ſignalé par pluſieurs ouvrages ſon zele pour la gloire des lettres & de ſa patrie. Il eſt le premier qui ait donné une Edition de l'*Edda*, &, à quelques égards, on peut dire qu'il a été juſqu'à préſent le ſeul. Cette Edition qui forme un gros in 4to, parut à *Copenhague* dédiée au Roi Fréderic III. en 1665. Elle renferme le Texte de l'*Edda*, une verſion Latine faite par un ſavant Eccléſiaſtique Islandois, nommé

Stephanus Olai, une verſion Danoiſe de l'Hiſtoriographe *Stephanius*, & des variantes tirées d'une troiſieme verſion manuſcrite dont l'auteur étoit Islandois, & ſe nommoit *Magnus Olai.*

A l'égard du texte, *Reſenius* a pris le plus grand ſoin de le donner correct & autentique. Il a collationné pluſieurs manuſcrits dont la plupart ſe trouvent encore dans la Biblothéque du Roi & dans celle de l'Univerſité, mais celui dont il a fait le plus d'uſage, eſt un manuſcrit appartenant au Roi que l'on juge être le plus ancien de tous, du 13. ou du moins du 14me ſiécle, & qui ſubſiſte encore aujourd'hui. Du reſte on ne trouve dans cette édition aucune note critique propre à répandre quelque jour ſur le contenu de l'*Edda.* A la vérité la préface ſemble devoir tenir lieu de remarques, puiſque elle pourroit faire ſeule un volume de la groſſeur de celui-ci, mais ſi l'on excepte un petit nombre de pages, le tout ſe réduit à de doctes excurſions ſur *Platon*, les bonnes éditions d'*Ariſtote*, les *neuf Sybilles*, les *Hiéroglyphes Egyptiens* &c.

Le manuſcrit de l'*Edda* que l'on conſerve dans la Bibliothéque de l'Univerſité d'*Upſal*, a fait naître il n'y a que peu d'années, une ſeconde édition de ce livre. Ce manuſcrit que j'ai eu ſouvent entre les mains, eſt de l'aveu de tous les eſperts, du quatorzieme ſiecle. Il eſt aſſez bien conſervé, liſible, & très complet. Quoiqu'il ne différe en rien d'eſſentiel de ceux que *Reſenius* a ſuivis, il n'a pas laiſſé de me faciliter l'intelligence de quelques endroits obſcurs, car je ne me ſuis fait aucun ſcrupule d'ajouter quelques mots pour ſuppléer au ſens, ou d'en ſupprimer d'autres qui

qui n'en présentoient aucun, lorsque j'y ai été autorisé par quelque manuscrit autentique. C'est à quoi je prie ceux qui voudront comparer ma version avec le texte, de vouloir bien prendre garde. En effet s'ils ne me jugeoient que sur le texte de *Resenius*, ils ne pourroient que me trouver souvent en défaut, puisque j'ai toujours eu devant les yeux le manuscrit d'*Upsal* dont Mr. *Sotberg*, jeune savant Suédois très versé dans ces matieres, a eu la bonté de me fournir une copie très exacte. Le texte de ce manuscrit étant maintenant imprimé, il sera aisé à tous ceux qui voudront en prendre la peine de voir que je n'ai abandonné quelquefois *Resenius* que pour suivre ce nouveau guide, quand il me paroissoit plus sûr: C'est Mr. *Göransson* Suédois qui l'a publié avec une version Suédoise & une Latine, mais il n'a pas poussé son travail plus loin que la premiere partie de l'*Edda*. A la tête de l'ouvrage est une longue dissertation sur les antiquités hyperboréennes où l'on croit voir revivre le fameux *Rudbeck* dans la personne de l'auteur.

Malgré ces secours, il faut l'avouer, l'*Edda* n'a été connue & citée que d'un petit nombre de savans. L'Edition de *Resenius* qui suppose sans doute beaucoup de savoir & d'application dans l'auteur, se présente sous une forme peu attrayante; on n'y trouve ni remarques sur les opinions paralleles des autres peuples Celtes, ni éclaircissement sur les usages auxquels il y est fait allusion. Il n'y a qu'un zèle patriotique pour les antiquités du nord qui ait pû le faire lire avec quelque satisfaction d'un bout à l'aute. D'ailleurs ce livre est devenu très rare, on n'en a jamais tiré beaucoup d'exemplaires, & la plupart même ont péri dans le grand

incendie que cette Capitale essuia en 1728. L'édition de Mr. *Göranson* peu connue hors de la Suéde, & incomplette comme elle est, n'a pu empêcher que l'*Edda* de *Resenius* ne continuât à être fort recherchée, & cette raison suffiroit pour justifier l'entreprise de la nouvelle édition qu'on en donne aujourd'hui.

Elle devoit sans doute être remise end'autres mains que les miennes: Il y a dans ce Royaume plusieurs savans de qui le Public sembloit l'attendre, & qui s'en fussent acquités infiniment mieux que moi. Je ne me le suis point dissimulé, & ce n'est pas sans crainte que j'ai rempli la tâche entiere sous les yeux attentifs de tant de juges éclairés: Mais je me suis flatté qu'ils relâcheroient quelque chose de leur sévérité, en faveur du motif qui me l'a faite entreprendre. Quelque jugement qu'on puisse porter de ces fables & de ces poësies, il demeurera certain qu'elles honorent la nation qui les a produites, elles ne sont dépourvues ni de génie, ni d'imagination; Les étrangers qui les liront, seront forcés d'adoucir ces noires couleurs avec lesquelles il leur semble si juste de peindre nos anciens *Scandinaves*. Rien n'illustre un peuple autant que le génie & l'amour des arts: Le foible rayon qu'ils en ont fait briller dans les ténébres de ces siecles, est plus précieux à la raison, plus utile à leur gloire que tous ces trophées sanglans qu'ils se sont fait un si grand mérite d'élever par tout. Mais comment leurs poësies pourroient-elles produire cet effet, si continuant à demeurer inintelligibles pour la plupart de ceux à qui on a interêt de les faire lire, personne ne se charge du soin de les traduire dans une langue connue & aimée de toute l'Europe?

Ce but que je me suis proposé, exigeoit encore que j'accompagnasse de notes les pieces que je traduisois. Il

falloit expliquer certains paſſages obſcurs, & montrer l'uſage que l'on peut tirer de quelques autres: J'aurois pu facilement prodiguer l'érudition dans ces notes en mettant à contribution les ſavans ouvrages des *Bartholin*, des *Wormius*, des *Verelius*, des *Arnkiel*, des *Keysler*, des *Schütze* &c. mais je n'en ai emprunté que ce qui m'a paru néceſſaire, n'oubliant point que dans les Provinces bien policées de la République des lettres, le bon ſens a proſcrit ce vain étalage de ſavoir entaſſé ſans choix & ſans but, qui a ſuffi autrefois pour acquérir une célebrité paſſagere à tant d'hommes laborieuſement oiſifs.

Aujourd'hui je n'ai point à redouter de reproches de ce genre: Le tems n'eſt plus où l'on demandoit pardon à ſon lecteur de n'avoir qu'un petit livre à lui préſenter. Mais n'eſt ce point celui où l'on me dira: A quoi bon reſſuſciter des fables puériles & des opinions que le tems a ſi juſtement condamnées à l'oubli? Pourquoi ſe donner tant de peines pour diſſiper les ténébres qui couvrent l'enfance des Nations? N'eſt-ce pas ſes contemporains qu'il importe de connoître, & non des mœurs barbares qui n'ont plus de rapport aux nôtres, & qu'on ne verra jamais renaître. Tel eſt en effet le langage ſpécieux qu'on entend ſouvent tenir de nos jours. La plupart des hommes bornés dans leurs vûes & ennemis du travail, veulent perſuader que ce qu'ils ignorent eſt ſuperflu, & qu'il n'y a plus rien à ajouter aux connoiſſances acquiſes. Mais ce fonds diminue, dès qu'il ceſſe de s'augmenter. La même raiſon qui fait négliger d'apprendre des choſes nouvelles, fait auſſi qu'on oublie celles qu'on ſavoit dejà. L'eſprit moins exercé, compare moins d'objets, & découvre moins bien leurs rapports. Il perd ainſi cettte juſteſſe & cette étendue qui font ſes forces contre l'erreur.

Vouloir renfermer les études dans les bornes de ce qu'on appelle des vérités néceſſaires, c'eſt s'expoſer au riſque d'ignorer bientôt même ces vérités là. Ici le luxe ne peut-être trop grand, & n'eſt jamais un ſigne équivoque de proſpérité. Plus il produit de recherches nouvelles, plus il conſtate, il perfectionne les anciennes. On n'apperçoit déja que trop les mauvais effets de cet eſprit d'économie contraire à lui-même qui voudroit imprudemment le réduire. En retranchant des rameaux que la précipitation juge inutiles, on fait languir le tronc même de l'arbre. Il en coûteroit quelque travail pour découvrir des faits d'un ordre nouveau, on aime mieux pour ſe l'épargner remettre inutilement les anciens au creuſet. On nous fait retrouver partout l'image de nos propres mœurs : C'eſt à pure perte que la nature a mis une immenſe varieté dans ſes productions : Il n'en coûteroit que quelque mouvement pour ſe procurer un nouveau point de vûe, mais il ſemble qu'on n'en ait pas le loiſir ou le courage. On peint les mœurs de la Societé dans laquelle on vit, ou de quelques quartiers d'une ville, & cela s'appelle ſans contradiction le tableau du ſiécle, du monde, de l'homme. C'eſt beaucoup, ſi l'on ne ſe perſuade pas à la longue, qu'il n'y a pas d'autre maniere d'être que celle que l'on connoit.

Cependant on n'a jamais été ſi avide de tout ce qui ſemble promettre quelque nouveauté : Mais où la cherche-t-on le plus ſouvent? On ſe flatte de faire de nouvelles combinaiſons des penſées anciennes : On regarde des mots au microſcope : On retourne des livres : Il ſemble voir un Architecte qui croiroit bâtir une ville en conſtruiſant ſucceſſivement différens édifices avec les mêmes materiaux. Si nous voulons ſérieuſement de nouveaux

résultats, faisons des observations nouvelles : En morale & en politique on ne peut arriver aux vérités que par cette voye. Il faut étudier les langues, les livres, les hommes de chaque siecle, de chaque pays, puiser dans ses vrayes sources la connoissance des nations. Cette étude si belle, si intéressante est remplie de mines aussi abondantes que négligées. Les liens qui unissent les diverses parties de l'Europe se resserrent de jour en jour : Nous vivons au sein d'une grande République, & nous manquons de toute sorte de secours pour la connoître. Quelle facilité ne nous offre pas cependant cette langue polie, douce, ennemie de toute obscurité, si digne de devenir plus universelle encore, & d'être un jour la dépositaire générale des richesses littéraires de tous les peuples?

Toutes ces réflexions contrastent peut-être avec le peu d'importance du tribut que j'apporte aujourd'hui : Mais c'est quelquefois une consolation que de parler de ce qu'on eut souhaité de faire. La suite de mon travail me fournira peut-être d'autres occasions de prouver le zele qui m'anime. J'y apporterai toute l'application dont je suis capable. Je dois tous mes efforts à l'accueil favorable qu'on a bien voulu faire à l'Introduction à l'histoire de Dannemarc, accueil que je n'attribue qu'à l'indulgence de ceux qui m'ont bien voulu juger digne d'être encouragé. A l'égard des critiques je n'y ferai point de réponse : Il faut profiter de celles qui sont justes & modérées, les autres ne peuvent faire du mal.

Explication de la Vignette ci-jointe.

La figure élevée ſur une colline, tenant une épée & un arc, repréſente *Frigga* l'Epouſe d'*Odin*. Au deſſous d'elle eſt un ancien autel, comme on en voit encore en pluſieurs endroits dans le Nord. La pierre qu'on voit à côté, eſt un monument runique dont le deſſein a été donné par *Bartholin*, & qui ſe trouve encore en Suéde. Tout auprès eſt une de ces enceintes de pierres où les Rois étoient élus, ou tenoient conſeil. *Odin* eſt répréſenté avec les attributs qui lui ſont donnés dans l'Edda, & tel qu'il ſe trouve ſur un ancien monument copié par *Bartholin*. Enfin on voit deux bâtons ou Calendriers runiques deſſinés ſur les plus anciens qui nous ſoient connus.



EDDA,
OU
MYTHOLOGIE CELTIQUE.

Vision de GYLFE. Prestiges de HAR.

IL y avoit autrefois en Suede un Roi nommé *Gylfe*, qui étoit sage & habile magicien. Il voyoit avec étonnement, que tout son peuple eut tant de respect pour les nouveaux venus d'Asie, & il ne savoit, s'il devoit attribuer leurs succès à leur science naturelle, ou reconnoître en eux quelque vertu divine. Dans le dessein de s'en éclaircir, il résolut d'aller à *Asgard* (*a*) sous la forme d'un vieillard d'une condition ordinaire; mais les Asiati-

ques étoient trop habiles pour ne pas pénétrer ſes vûes, de ſorte qu'ils le reçurent en lui faſcinant les yeux par des preſtiges (*b*). Alors il crut voir un Palais dont le toit élevé à perte de vûe étoit couvert de boucliers dorés comme un toit neuf. Le Poëte *Diodolphe* en parle ainſi : „ Les Dieux en avoient fait le toit d'or brillant, „ les murs de pierre, les fondemens étoient des mon„ tagnes „ (*c*). A l'entrée de ce Palais, *Gylfe* rencontra un homme qui s'exerçoit à lancer en l'air ſept fleurets à la fois, qu'il recevoit enſuite l'un après l'autre. Cet homme lui ayant demandé ſon nom, le Roi déguiſé répondit, qu'il ſe nommoit *Gangler*, & qu'il venoit des rochers de *Riphil :* enſuite il demanda à ſon tour, à qui appartenoit le Palais qu'il voyoit, & ſur le champ l'autre repliqua, qu'il étoit à leur Roi, & qu'il l'y introduiroit pour le lui montrer. *Gangler* étant entré vit pluſieurs édifices, & beaucoup de monde répandu dans diverſes ſales. Quelques uns beuvoient, d'autres s'amuſoient à jouer, ou s'exerçoient à la lutte. *Gangler* voyant là pluſieurs choſes qui lui paroiſſoient incompréhenſibles, prononçoit tout bas les vers ſuivans : *Il faut bien conſiderer toutes les portes avant que d'aller plus avant, car on ne peut pas ſavoir où ſont aſſis les ennemis qui vous dreſſent des embuches.* Il découvrit enſuite trois thrônes élevés les uns au deſſus des autres, & ſur chaque thrône un homme aſſis (*d*). Ayant demandé lequel des trois étoit leur Roi, ſon conducteur répondit : Celui qui eſt aſſis au thrône inférieur, eſt le Roi, il ſe nomme *Har* (c. d. ſublime). Le ſecond eſt *Jafnhar* (l'égal du ſublime;) mais celui qui eſt le plus élevé s'appelle *Tredie* (le troiſieme) (*e*). *Har* voyant *Gangler*, voulut ſavoir quelle affaire l'avoit amené à *Asgard*, a-

joutant, qu'on lui donneroit à manger & à boire gratuitement avec les autres hôtes de la Cour. Mais *Gangler* lui dit, qu'il vouloit premiérement ſavoir, s'il y avoit quelque homme ſage & habile dans cette Cour. Si vous êtes le plus ſavant, répond *Har*, je crains bien que vous ne ſortiez pas d'ici ſain & ſauf. Cependant tenez vous là debout, & propoſez vos queſtions, il y aura ſur ce ſiège quelqu'un en état de vous répondre.

REMARQUES.

Il y a dans l'Edition de *Reſenius* une fable avant celle-ci. Je ne la traduis point, parce qu'elle ne me paroit avoir aucun rapport au reſte, qu'elle eſt peu remarquable, & qu'elle ne ſe trouve point dans le MS. d'*Upſal.* Du reſte ceci n'eſt qu'un préambule dont il faut peut-être attribuer l'idée au compilateur de l'*Edda*, *Snorro Sturleſon.* Il nous apprend lui même dans le commencement de ſa chronique, que ce *Gylfe* qui gouvernoit la Suede avant l'arrivée d'*Odin*, & de ſes Aſiatiques, fut obligé de céder au pouvoir ſurnaturel qu'ils emploioient contre lui, & de leur abandonner ſon Royaume. De là cette ſuppoſition que ce Roi avoit voulu s'aſſurer par lui même de l'habileté de ces nouveaux venus, en les ſondant par diverſes demandes captieuſes. Dans l'ancienne Scandinavie, auſſi bien que dans l'Orient, il eſt ſouvent fait mention de ces combats de ſavoir entre des Rois & des Princes, dont la gloire reſte toujours à celui qui a ſû répondre à toutes les queſtions, & donner bien ou mal une cauſe à châque phénoméne. C'eſt ce qu'on appelloit *Science* ou *Sageſſe*; mots originairement ſynonimes dans toutes les langues, & depuis ſi aiſés à diſtinguer. Il ſera neceſſaire de ſe rappeller ici ce que j'ai dit dans mon *Introduction à l'Hiſtoire de Dannemarc* de l'arrivée d'*Odin* dans le Nord, pour bien entendre ce chapitre & les ſuivans, v. p. 36. & ſuivantes.

(*a*) *Odin* & ſes compagnons venoient d'*Asgard*; ce mot ſignifie le ſéjour des Seigneurs ou des Dieux. Il y a des termes difficiles à interpréter, parce qu'on ne leur trouve point de ſens, celui que l'original emploie ici, l'eſt pour ſignifier trop de choſes. *As* dans toutes les branches de la langue Celtique a ſignifié Seigneur & Dieu, mais dans l'*Edda* & dans d'autres ouvrages Islandois il ſignifie de plus des *Aſiatiques*, & l'on ne ſait auquel de ces deux titres ce nom eſt donné à *Odin* & à ſes compagnons. *Eccard* dans ſon Traité *de origine Germanor.* pag. 41. a prétendu, que ce mot n'a jamais eu ce dernier ſens, que la reſſemblance des ſons a fait imaginer après coup le voyage d'Aſie, & qu'*Odin* ne venoit en effet que de la Vandalie, aujourd'hui la Pomeranie. On peut voir dans l'ouvrage même, les raiſons ſur leſquelles il fonde cette conjecture, qui mériteroit d'être préferée par ſa ſimplicité, ſi une tradition uniforme & ancienne ne plaçoit dans les contrées voiſines du Tanaïs, la première patrie des Scandinaves.

(*b*) On doit ſe rappeller que l'Auteur de l'*Edda* étoit chrétien; c'eſt ce qui fait qu'il ne veut pas accorder à *Odin* la gloire d'avoir fait de vrais miracles. On croyoit dans ces tems là, qu'il étoit impoſſible d'opérer des choſes ſurnaturelles, mais qu'il y avoit un art de perſuader aux autres qu'ils en voyoient faire. Si l'on veut écouter le peuple de nos jours, on l'en trouvera encore convaincu.

(*c*) *Diodolphe* étoit un ancien *Scalde* fort célébre, qui avoit fait un long Poëme ſur l'hiſtoire de plus de trente Princes de Norvége. On voit ici l'attention de *Snorro* de citer preſque toujours les autorités ſur lesquelles il ſe fonde; cela paroîtra dans tout cet ouvrage. Il a obſervé la même choſe dans ſa grande chronique, où l'on trouve ſur chaque fait quelque fragment d'ancienne hymne hiſtorique qui le confirme. Cela ſert à montrer, & la vaſte érudition de *Snorro* & la prodigieuſe quantité qu'il devoit y avoir de ces vers. Il n'eſt pas étonnant après cela que dans les Gaules les jeunes gens employaſſent tant d'années à en apprendre par cœur.

(*d*) Dans le manuſcrit de l'*Edda* conſervé à *Upſal* on trouve une réprésentation très groſſiere, comme on peut le croire, de ces trois thrônes & des trois perſonnes qui y ſont aſſiſes. Elles portent des couronnes ſur leurs têtes, & *Gangler* eſt incliné humblement en leur préſence. On juge bien qu'il n'en falloit pas tant pour ouvrir un beau champ aux conjectures des Savans; on a donc trouvé, que ce paſſage établiſſoit clairement la Trinité, connue déjà, à ce qu'on dit, de *Platon*, & de pluſieurs autres Payens. Ce qu'il y a de vrai, c'eſt, que très anciennement on a cherché par tout du myſtére dans le nombre de trois, & s'il eſt abſolument néceſſaire de ſuppoſer, que les hommes ont dû avoir long-tems avant l'Evangile quelque connoiſſance d'un Dogme qu'une révélation expreſſe pouvoit ſeule leur découvrir, il ne ſera pas difficile, avec un peu d'imagination, d'en trouver des traces en mille endroits.

(*e*) Eſt-ce *Odin*, ou quelqu'un de ſa Cour qui occupe les thrônes? C'eſt ce qui ne paroit pas aiſé à décider. Il me ſemble pourtant, que dans tout ce préambule, l'*Odin* dont il eſt parlé n'eſt que le Prince, le Conquérant du Nord, & non l'*Odin* Pére & Maître des Dieux: *Gangler* s'étoit rendu à ſa Cour pendant qu'il ſoumettoit la Suede. Il ne trouva donc à *Asgard* que ceux qui régnoient en ſa place. Les noms qui leur ſont donnés, ſont peut-être alluſion à leur rang, & à leurs emplois. Tout cela, dans cette ſuppoſition, n'aura rien que de fort humain, & l'on pourra ſe diſpenſer d'y trouver le myſtére de la Ste Trinité.



PREMIERE FABLE.

Queſtions de Gangler.

Gangler commença ainſi ſon diſcours: Qui eſt le plus ancien ou le premier des Dieux? *Har* répond: Nous l'appellons ici *Alfader :* (pere de tous,) mais dans l'ancien *Asgard* il a douze noms (*a*). *Gangler* demande: Qui eſt ce Dieu? Quel eſt ſon pouvoir, & qu'a-t-il fait pour faire éclater ſa gloire (*b*)? *Har* répond: Il vit toujours, il gouverne tout ſon Royaume, & les grandes choſes comme les petites. *Jafnhar* ajoute; Il a fabriqué le ciel & la terre & l'air. *Tredie* pourſuit: Il a plus fait que le ciel & la terre, il a fait les hommes, & leur a donné une ame qui doit vivre, & qui ne ſe perdra jamais, même après que le corps ſe ſera évanouï en pouſſière & en cendres. Et tous les hommes juſtes doivent habiter avec lui dans un lieu nommé *Gimle*, ou *Vingolf* (Palais d'amitié;) mais les hommes méchans iront vers *Hela*, (la mort,) & delà à *Niflheim*, en bas dans le neuvieme monde. Là deſſus *Gangler* demanda ce que Dieu avoit à faire avant qu'il format le ciel & la terre? *Har* repliqua: Il étoit alors avec les géans (*c*): Mais, dit *Gangler*, par quoi commença-t-il, ou quel fut le commencement des choſes? Voici, répondit *Har*, ce qu'il en eſt dit dans le Poëme de la *Voluſpa.* „ Au commencement du tems, „ lorſqu'il n'y avoit rien, ni rivage, ni mer, ni fonde- „ ment au deſſous, on ne voioit point de terre en bas, „ ni de ciel en haut, un vaſte abyme étoit tout, on ne „ voioit de verdure nulle part „ (*d*). *Jafnhar* continue: Il s'eſt paſſé bien des hyvers depuis que *Niflheim* a été

fait jusqu'à la formation de la terre. Au milieu de *Nifl-heim* il y a une fontaine qui se nomme *Hvergelmer;* de là coulent les fleuves suivans : *L'angoisse*, *l'ennemi de la joie*, *le séjour de la mort*, *la perdition*, *le goufre*, *la tempête*, *le tourbillon*, *le rugissement & le hurlement*, *le vaste:* Celui qui s'appelle *le bruyant* coule près des grilles du séjour de la mort (*d*).

REMARQUES SUR LA PREMIERE FABLE.

Cette Fable est remarquable à bien des égards. Elle répand beaucoup de jour sur un des principaux Dogmes de la Religion Celtique, & confirme en particulier ce que dit *Tacite* de l'idée que les Germains se faisoient du Dieu suprême : *Regnator omnium Deus, cætera subjecta atque parentia.* Germ. c. 39. Les Germains & les Scandinaves appelloient dans les commencemens cette Divinité *Tis*, *Tuis*, ou *Teut*, mot auquel les Gaulois ajoutoient celui de *Tad* ou *Tat* qui signifie encore aujourd'hui *Pére* dans la langue Bretonne. (v. *Rostrenen* Diction. Celt. p. 712.) On voit ici que le nom de *Pére* lui étoit aussi donné par les Scandinaves. Dans la suite, & sans doute après le tems de *Tacite*, ces peuples s'accoutumerent à l'appeller d'un nom appellatif, *God* ou *Guodan*, c. d. *le bon*, dont on a fait *Odin*, que les Anglo-Saxons prononçoient *Wodan*. *Wodan* (dit *Paul Diacre* Rer. Langobard. L. I. c. 3.) *quem, adjecta littera Guodan dixere ab universis Germaniæ gentibus, ut Deus adoratur.* Consultez sur ce sujet *l'Hist. des Celtes T. II. p.* 74. *& sqq.*

(*a*) Ces douze noms se trouvent dans l'*Edda*, mais j'ai préféré de les rapporter ici, pour ne point effrayer par ces sons durs & étrangers, ceux qui voudront s'en tenir à la lecture du Texte. Les voici en faveur des autres, avec quelques conjectures qu'on a faites sur leur signification. 1. *Alfader*, (Pere de tout.) 2. *Herian*, (le Seigneur, ou plutôt le guerrier.) 3. *Nikar*. 4. *Nikuder*, (le Prothée.) 5. *Fiolner*, (celui qui fait beaucoup.) 6. *Ome*, (le bruyant.) 7.

Biflid, (l'agile.) 8. *Vidrer*. 9. *Svidrer*, (l'exterminateur.) 10. *Svider*, (l'incendiaire.) 11. *Oske*, (celui qui choisit.) 12. *Jaik*. Le nom d'*Alfader* est celui que l'*Edda* employe le plus souvent ; je l'ai rendu par *Pére Universel*.

(*b*) Voilà de grandes questions, mais les réponses sont encore plus remarquables. Leur conformité singuliere avec ce que le Christianisme nous enseigne, pourroit faire croire que *Snorro* a voulu embellir la Religion de ses Péres, en la rapprochant de l'Evangile, si le Poëme de la *Voluspa* qui appartient incontestablement à des tems où le nom même en étoit inconnu dans le Nord, ne renfermoit la même Doctrine ; & si toute la suite de l'*Edda* ne la supposoit à chaque moment. Mais ce qui doit pleinement nous rassurer, c'est que nous savons d'ailleurs que la croyance des Celtes sur la plûpart de ces points n'a pas différé de ce que nous lisons ici. J'en donnerai plus bas diverses preuves.

(*c*) Le mot de l'original n'est pas aisé à rendre en françois. Les Celtes avoient des géans & des esprits de plusieurs ordres différens, que nous ne sommes plus en état de distinguer. Ceux dont il est ici question, sont nommés *Rymthusse*, du mot *Rym* gelée, & de *Thuss* géant ou *Satyre*. On verra tout à l'heure l'origine de cette dénomination. Quant au mot de *Thuss* il peut servir à montrer en passant la conformité qui se trouvoit autrefois dans la façon de penser de toutes les nations Celtiques, même les plus éloignées, & sur les plus petites choses. Les Gaulois, comme les peuples du Nord, croyoient aux *Thusses* & leur donnoient le même nom. Il semble seulement que les *Thusses* ou Satyres Gaulois aïent été plus galans que ceux du Nord, & cela ne seroit pas étonnant. Plusieurs Péres de l'Eglise parlent des étranges libertés qu'ils prennoient avec les femmes ; & St. *Augustin* en particulier nous dit, que tant de gens lui ont assuré, qu'ils recherchoient leur commerce & les séduisoient, qu'il faudroit être un impudent pour ne pas le croire. *De Civit. Dei. L.* 15. *c.* 23. Sans cette menace j'aurois été bien tenté de ne trouver ici qu'une de ces ruses que l'amour invente, pour couvrir les fautes qu'il fait faire.

(*d*)

(*d*) On n'attend pas de moi, ſans doute, que j'entaſſe ici tous les paſſages des Grecs & des Latins qui ſont analogues à celui-ci. Ils ne ſont ignorés de perſonne. Preſque toutes les ſectes anciennes ſont d'accord ſur le dogme du Chaos primitif. Créer la matiere de rien paroiſſoit, dans ces âges peu métaphyſiciens, une choſe incompréhenſible ou impoſſible. On doit remarquer ſeulement, que de tous les ſyſtêmes connus, celui des anciens Perſes reſſemble le mieux à ce qu'on va lire, J'aurai plus d'une fois occaſion de répéter cette obſervation, qui confirme bien ce qu'ont avancé quelques ſavans, que les Perſes ne différoient point autrefois des Celtes.

N'eſt-il pas ſingulier, que tous ceux qui ont traité de la Religion de ces peuples, ſe ſoient donnés tant de peines pour deviner ce qu'ils penſoient ſur la création du monde, & qu'ils ayent enfin conclu qu'on n'en pouvoit rien ſavoir que de fort incertain; tandis qu'un livre authentique & à leur portée leur offroit preſque tous les détails qu'ils pouvoient déſirer? Je fais cette réflexion, & je lui donne encore plus d'étendue, en liſant ce que le ſavant Abbé *Banier* a publié ſur la Religion des Gaulois, des Germains & des peuples du Nord.

(*e*) Le mot de *Niflheim* ſignifie dans la langue Gothique, *ſéjour des ſcélerats*. On voit par cette deſcription de l'Enfer, combien le génie des anciens Philoſophes Celtes étoit porté à l'allégorie, & il eſt très vraiſemblable, que preſque toutes les fables que nous verrons dans la ſuite, enveloppoient de même quelque vérité dont ils ſe réſervoient l'interprétation. Cela nous eſt confirmé par *Céſar*, & par divers autres auteurs anciens, & il n'en faut pas d'autre preuve, que les noms myſtérieux & ſignificatifs qui ſont toujours donnés à chaque choſe. Au reſte je ne fais ici aucune réflexion ſur cet Enfer des Celtes, il s'en préſentera dans la ſuite des occaſions plus naturelles.



SECONDE FABLE.

Du monde brûlant, & de Surtur.

Alors *Tredie* prenant la parole, dit : Cependant avant toutes choſes exiſtoit ce que l'on appelle *Muſpelsheim* (*a*). C'eſt un monde lumineux, ardent, inhabitable aux étrangers, ſitué à l'extrémité de la terre. *Surtur* (le noir) y tient ſon empire : Dans ſes mains brille une épée flamboyante : Il viendra à la fin du monde : Il vaincra tous les Dieux, & livrera l'Univers en proye aux flammes. Voici ce qu'en dit la *Voluſpa :* „ *Surtur* vient du „ midi rempli de ſtratagèmes trompeurs, un ſoleil mo- „ bile rayonne ſur ſon épée, les Dieux ſe troublent, les „ hommes ſuivent en foule les ſentiers de la mort, le „ Ciel eſt fendu. „ Mais, dit *Gangler*, en quel état étoit le monde avant qu'il y eut ſur la terre des familles d'hommes, & que les peuples fuſſent formés ? *Har* lui répondit : Les fleuves qui s'appellent *Elivages* s'éloignerent ſi fort de leurs ſources, que le venin qu'ils rouloient ſe durcit, comme les ſcories dans un fourneau réfroidi. Delà ſe forma de la glace, qui s'arrêta & ne coula plus. Alors le venin qui ſe repandoit par deſſus, fut auſſi gelé, & ainſi ſe formerent pluſieurs couches de vapeurs glacées l'une ſur l'autre dans le vaſte abyme. *Jafnhar* continua ainſi : Par ce moyen la partie de l'abyme qui eſt vers le ſeptentrion, fut remplie d'une maſſe de vapeurs gelées & de glace ; mais dans l'interieur ce n'étoit que tourbillons de vents & tempêtes. Au contraire la partie du midi s'élevoit à l'oppoſite des éclairs & des étincelles qui voloient de *Muſpelsheim.* *Tredie* prit la

parole & dit : Par ce moyen un vent horrible & glacé venoit du côté de *Niflheim*, pendant que tout ce qui étoit tourné vers *Mufpelsheim*, étoit ardent & lumineux. Quant à l'abyme qui étoit entre deux, il étoit léger comme l'air quand il eft calme : Un fouffle de chaleur s'étant alors répandu fur les vapeurs gelées, elles fe fondirent en goutes (*b*), & de ces goutes fut formé un homme, par la vertu de celui qui avoit envoyé la chaleur. Cet homme fut appellé *Yme ;* les Géans le nomment *Oergelmer*, & c'eft de lui que toutes leurs familles defcendent, comme cela eft dit dans la *Volupfa.* „ Toutes les Prophéteffes viennent de *Vittolfe*, les fages de *Vilmôde*, les Géans „ de *Yme.* „ Et dans un autre endroit : „ Des fleuves „ Elivages ont coulé des goutes de venin, & il fouffla un „ vent d'où un Géant fut formé. De lui viennent toutes „ les races Gigantefques. „ *Gangler* entendant cela, demande : Comment la famille d'*Yme* s'accrut-elle, ou croiez-vous qu'il étoit un Dieu ? *Jafnhar* repliqua : Nous ne croions point qu'il fut Dieu ; car il étoit méchant auffi bien que toute fa poftérité. Comme il dormoit, il eut une fueur, & un mâle & une femelle nâquirent de deffous fon bras gauche, & un de fes pieds engendra avec l'autre un fils, d'où eft venue la race des Géans, nommés à caufe de leur origine, *géants de la gelée* (*c*).

REMARQUES SUR LA SECONDE FABLE.

(*a*) *Mufpelsheim*, demeure de *Mufpell* ; mais qu'eft-ce que ce *Mufpell* ? C'eft ce qu'on ignore. Les Druides vouloient expliquer comment le monde avoit été formé, & chemin faifant, pourquoi il faifoit froid au Nord & chaud au Midi. Pour cela ils plaçoient un amas de feu vers le Sud, qui y avoit apparemment toujours été, & qui fer-

voit de demeure aux mauvais génies. Cet éther ou ce feu avoit encore la commodité de rendre raiſon de l'embraſement final de ce monde, car on vouloit abſolument qu'il fut brûlé au dernier jour. A l'égard du Nord, il y faiſoit froid parce qu'il y avoit de ce côté là d'énormes monceaux de glace. Mais d'où venoit cette glace? Rien de plus ſimple: L'Enfer qui avoit été préparé dès le commencement des ſiècles, étoit arroſé par ces grands fleuves dont on a vû les noms dans la fable précédente; Ces grands fleuves à force de s'éloigner du Midi, s'étoient gelés, & delà la froideur des vents du Nord. Entre ce monde de feu & ce monde de glaces étoit un grand abyme, où il n'y avoit que de l'air; c'eſt là que fut enſuite placée la terre où nous habitons. Si on lit le fragment de *Sanchoniathon* conſervé par *Euſebe* de Prep. *L.* 2. *c.* 10. on y trouvera une hiſtoire de la formation du monde aſſez reſſemblante à celle-ci.

(*b*) On découvre enfin avec plaiſir, que nos Philoſophes avoient ſenti le beſoin de faire intervenir l'action d'un Dieu dans la formation de ce monde. Ce ſouffle vivifiant rappelle cette *reſpiration de vie que Dieu ſouffla dans les narines du premier homme*, ſuivant l'expreſſion de l'Ecriture: *Geneſe* ch. 2. v. 7. On ne peut douter que les Celtes n'en euſſent emprunté diverſes traditions, auſſi bien que les Perſes & la plûpart des Orientaux.

(*c*) Je n'aurois jamais fini, ſi je voulois rapporter ici toutes les anciennes traditions qui ont rapport à ce qu'on vient de lire. C'a été une opinion générale en Orient, que Dieu avoit commencé par créer des génies très puiſſans, bons & mauvais, qui avoient habité longtems un monde anterieur à celui-ci. On peut voir dans *Herbelot* ce que les Perſans racontent des *Dives*, des *Nere*, des *Peris* & de leur Roi *Eblis*. *Yme* ayant été formé comme on voit, de goutes gelées, tous les géans deſcendus de lui, ſont appellés à cauſe de cela *géans de la gelée*. Au reſte ces géans ſont tous différens des hommes de notre race, que l'*Edda* n'a pas encore fait naître.

TROISIEME FABLE.

De la Vache Oedumla.

G*angler* voulut enſuite ſavoir où habitoit le géant *Yme* & quelle étoit ſa nourriture; *Har* lui répondit: D'abord après que les vapeurs gelées ſe furent réſolues en goutes, il s'en forma auſſi une vache nommée *Oedumla*. Quatre fleuves de lait couloient de ſes mammelles, & elle nourriſſoit *Yme*. La vache ſe nourriſſoit à ſon tour en léchant les pierres couvertes de ſel & de blanche gelée. Le premier jour qu'elle lécha ces pierres, il en ſortit vers le ſoir des cheveux d'homme; le ſecond jour une tête; le troiſieme un homme entier qui étoit doué de beauté, de force & de puiſſance. On le nomme *Bure*; c'eſt le pere de *Bore* qui épouſa *Beyzla* fille du Géant *Baldorn*. De ce mariage ſont nés trois fils, *Odin*, *Vile*, & *Ve*. Et c'eſt nôtre croyance, que cet *Odin* gouverne avec ſes freres le Ciel & la Terre, que le nom d'*Odin* eſt ſon vrai nom, & qu'il eſt le Seigneur le plus puiſſant de tous (*b*).

REMARQUES SUR LA TROISIEME FABLE.

(*a*) Cette fable n'eſt vraiſemblablement qu'une allégorie, mais quelque privilége que me donne ma qualité de commentateur, je ne tenterai pas de l'expliquer.

Il y a ici une remarque aſſez importante à faire. Un être puiſſant avoit animé par ſon ſouffle les goutes dont le premier géant avoit été formé. Cet être que l'*Edda* ſemble affecter de ne pas nommer, étoit différent d'*Odin*, né longtems après la formation d'*Yme*.

On pourroit donc conjecturer, que la philosophie secrette des Celtes, (car on sait que les Druides ne révéloient leurs mystéres que graduellement & avec beaucoup de circonspection) enseignoit que le Dieu suprême, éternel, invisible, incorruptible, qu'ils n'osoient nommer par crainte & par respect, avoit établi des Divinités inférieures pour gouverner ce monde, que c'étoit ces Divinités qui au dernier jour devoient succomber aux efforts des puissances ennemies, & être entrainées avec les ruines de l'Univers; qu'alors le Dieu suprême, toujours subsistant & inaccessible à toutes les révolutions, sortoit de son repos pour faire un monde nouveau des débris de l'ancien, & ouvrir une nouvelle période qui devoit être à son tour suivie d'une autre, & ainsi dans toute l'éternité. Tel étoit le systéme des Stoiciens, qui supposoient aussi bien que les Celtes, que le monde consumé par les flammes se renouvelleroit, & que les Dieux inférieurs seroient détruits à la même époque. Ce qui confirme tout ceci, c'est que ce Dieu supérieur à *Odin* lui même, & dont le vulgaire des Celtes n'avoit guères d'idée, reparoît dans nos Poësies Islandoises après la mort de tous les Dieux, pour rendre la justice, & établir de nouvelles destinées. Voyez l'Ode Islandoise citée dans les Antiquités de *Bartholin*, l. 2. c. 14.

(*b*) Il n'est pas inutile de remarquer, que tous les peuples Celtes rapportoient leur origine avec les mêmes circonstances. *Tacite* dit, que les Germains célébroient dans leurs vers un Dieu né de la Terre, nommé *Tuiston*, (c. d. fils de *Tis* ou *Tuis* le Dieu suprême.) Ce *Tuiston* avoit eu un fils nommé *Mannus*, dont les trois enfans étoient les auteurs des trois principales nations Germaniques. Les Scythes, au rapport d'*Hérodote*, l. 4. c. 6. & 10. disoient, que *Targytaus* (le bon Taus) fondateur de leur nation avoit eu trois fils, *Leipoxain*, *Arpoxain*, & *Kolaxain*. Une tradition reçue des Romains portoit, (suivant *Appien* Illyr. Lib.) que le Cyclope *Polyphême* avoit eu de *Galatée* trois fils, nommés *Celtus*, *Illyrius*, & *Gallus*. *Saturne* pere de *Jupiter*, de *Neptune*, & de *Pluton*, pourroit bien venir de la même source, aussi bien que ces trois fils qu'*Hésiode* fait naitre du mariage du Ciel & de la Terre, *Coltus*, *Briareus*, & *Gyges*. Une tradition

ſi ancienne & ſi générale doit avoir abſolument quelque fait très réel pour fondement. Je ne décide point avec *Cluvier*, que ce fait ſoit ce que l'Ecriture nous dit de *Noé*, & de ſes fils; mais on ne peut nier que la choſe ne ſoit très probable, à moins qu'on ne préfére les fils de *Gomer*, *Askenas*, *Riphat*, & *Togarma*.

Si je ne devenois d'une longueur exceſſive, je trouverois encore ici les traces d'une autre tradition, non moins ancienne, très répandue dans l'Orient, & confirmée à certains égards par la *Geneſe*, chap. VI. Je veux parler de ces deux races différentes, l'une bonne, l'autre mauvaiſe, que l'amour réunit enſuite. Mais il vaut mieux laiſſer à ceux qui aiment ces recherches, le plaiſir de les faire eux mêmes. Je me contente de les inviter à lire ſur ce ſujet, le livre de la prétendue prophétie d'*Enoch* cité dans *Syncelle* p. 11. & ſqq. & *Lactance* dans ſon *Origine des erreurs :* Ils y trouveront des rapports ſinguliers avec la Doctrine de l'*Edda*.



QUATRIEME FABLE.

Comment les fils de Bore formerent le Ciel & la terre.

Y avoit-il, pourſuit *Gangler*, entre ces deux différentes races une ſorte d'égalité, ou de bonne intelligence? *Har* lui répond: Bien loin de là: Les fils de *Bore* (*a*) tuerent le Géant *Yme*, & il coula tant de ſang de ſes playes, que toutes les familles des *géans de la gelée* y furent noyées, à la réſerve d'un ſeul géant qui ſe ſauva avec tous les ſiens: On l'appelle *Bergelmer*. Etant monté ſur ſa barque il échappa, & par lui s'eſt conſervée la race des géans de la gelée. Cela eſt confirmé par ces vers. „ Pluſieurs hyvers avant que la terre fut „ façonnée *Bergelmer* étoit déja né, & je ſais bien que „ ce ſage Géant s'étant mis dans ſa barque ſe ſauva. „ *Gangler* demande: Que firent alors les fils de *Bore* que vous croyez être des Dieux? *Har* répondit: Ce n'eſt pas une petite choſe à raconter: Ils trainerent le corps de *Yme* au milieu de l'abyme & ils en firent la terre: L'eau & la mer furent formées de ſon ſang, les montagnes de ſes os; les pierres de ſes dents; & de ſes os creux mêlés avec le ſang qui couloit de ſes bleſſures, ils formerent la vaſte mer au milieu de laquelle ils affermirent la terre (*c*). Enſuite ayant fait le Ciel de ſon crâne, ils le poſerent de tous côtés ſur la terre, le partagerent en quatre parties, & placerent un nain à chaque angle pour le ſoutenir. Ces nains ſe nomment *Eſt*, *Oueſt*, *Sud* & *Nord* (*d*). Après cela ils allerent prendre des

des feux dans le *Mufpelsheim* (monde enflammé au midi,) & les placerent dans l'abyme en haut & en bas dans le ciel, afin qu'ils éclairaffent la terre. Ils affignerent des places fixées à tous les feux. Delà les jours furent distingués, & les années comptées. C'eft pourquoi il eft dit dans le Poëme de la *Volufpa :* „ Auparavant le „ foleil ne favoit pas où étoit fon palais, la lune igno- „ roit fes forces, les étoiles ne connoiffoient point la „ place qu'elles devoient occuper „ (*e*). Là deffus *Gangler* s'écrie : Voilà certainement de grandes œuvres & une vafte entreprife. *Har* continue & dit : La terre eft ronde & autour d'elle eft placée la profonde mer, dont les rivages ont été donnés aux Géans pour y habiter. Mais plus avant fur la terre dans cet endroit qui eft également éloigné de tous côtés de la mer, les Dieux bâtirent un fort contre les Géans, qui fait tout le tour du monde (*f*). Pour cela ils employerent les fourcils d'*Yme* & appellerent ce lieu-là *Midgard* (féjour du milieu.) Ils jetterent enfuite fa cervelle dans les airs, & en firent les nuées, comme il eft dit dans ces vers : *De la chair d'YME la terre fut formée, les mers de fa fueur, les montagnes de fes os, les herbes des prés de fes cheveux, le ciel de fa tête ; mais les Dieux favorables bâtirent avec fes fourcils la ville de MIDGARD pour les fils des hommes, & de fa cervelle les funeftes nuées furent faites.*

REMARQUES SUR LA QUATRIEME FABLE.

J'avertis ici une fois pour toutes que mes divifions ne font pas toujours celles de l'*Edda* de *Refenius*, ni celles de l'*Edda* d'*Upfal*. Comme elles différent dans les divers manufcrits, j'ai crû pouvoir les

regarder comme arbitraires, & en faire de nouvelles, quand cela m'a paru plus commode.

(*a*) Les fils de *Bore* ſont les Dieux, & particuliérement *Odin*, car il n'eſt preſque plus queſtion de ſes freres *Vile* & *Ve*. Les Prêtres des Celtes ſe diſoient deſcendus de cette famille de *Bore*, ce qu'ils pouvoient perſuader, parce que leur emploi paſſoit preſque toujours des peres aux fils, comme chez les Juifs.

(*b*) On reconnoit encore ici bien évidemment des traces de l'hiſtoire du Déluge. On ſavoit déja que toutes les nations de l'Aſie, & celles de l'Amérique même, en avoient conſervé quelque ſouvenir, mais je ne crois pas que perſonne eut remarqué la même choſe de nos peres les Celtes.

(*c*) On ſe ſouvient qu'il n'y avoit encore d'exiſtant que ce monde enflammé au midi, ſéjour des mauvais génies, & au nord l'amas des glaces formées par les fleuves des Enfers: Au milieu étoit un eſpace vuide, appellé l'*Abyme*. C'eſt dans cet endroit que les Dieux jetterent le corps du Géant. Cette fiction gigantesque à ſûrement ſervi d'abord d'enveloppe à quelque point de la doctrine des Druides, mais le public ne ſe préte plus de bonne grace aux conjectures érudites, & il faudroit en hazarder beaucoup pour deviner le ſens d'une allégorie ſi étrange. Quoiqu'il en ſoit, elle a été une ſource des plus fécondes d'expreſſions & de figures poëtiques, & les anciens Scaldes en ont tiré un parti infini. On a trouvé commode de tout tems de pouvoir être cenſé parler le langage des Dieux, au moyen de ces formules poëtiques, qui diſpenſent de l'invention, & couvrent le défaut de génie.

(*d*) De toutes les anciennes Théogonies je ne trouve que celle des Chaldéens qui ait quelque rapport à ceci. *Beroſe*, cité dans *Syncelle*, nous apprend que ce peuple un des plus anciens de la terre, croyoit qu'au commencement il n'y avoit eu qu'eau & ténébres, que cette eau & ces ténébres renfermoient divers animaux monſtrueux, de forme & de grandeur différentes, dont on voyoit des re-

préſentations dans le Temple de *Bel*, qu'une femme nommée *Omorca* étoit la maitreſſe de tout l'Univers, que le Dieu *Bel* donna la mort à tous les monſtres, détruiſit *Omorca* elle-même; & la partageant en deux, forma d'une de ſes parties la terre, & de l'autre le ciel; à quoi une autre tradition ajoute que les hommes furent formés de ſa tête, d'où *Beroſe* conclut, que c'eſt pour cela que l'homme eſt doué d'intelligence. Je ne prétends point aſſurer que les Chaldéens & les Celtes ſe ſoient prêté toutes ces rêveries, quoique la choſe n'ait rien d'impoſſible. Ces peuples anciens n'avoient encore que peu d'idées, & leur imagination toute féconde qu'elle étoit, travaillant ſur un fonds borné, ne pouvoit donner à ſes productions cette varieté prodigieuſe qu'elle a déployée dans les âges ſuivans.

(*e*) La matiere du ſoleil & des étoiles exiſtoit bien longtems avant la formation de ces corps: Cette matiere étoit l'*Æther*, le monde lumineux. On doit reſpecter dans cette fable des reſtes de la doctrine de Moyſe, ſuivant laquelle la création de la matiere lumineuſe précéde auſſi celle du Soleil & de la Lune. Ce qui indique encore une origine commune, c'eſt ce que *Moyſe* ajoute au même endroit, *& Dieu dit: Qu'il y ait des luminaires dans l'étendue des Cieux, pour ſéparer la nuit d'avec le jour, & ſervir de ſigne aux ſaiſons, aux jours, & aux années* &c. *Geneſe* c. 1. v. 14.

(*f*) La Mythologie Perſanne eſt toute pleine de traits analogues à ceci. Ce ſont toujours des Géans ou Génies malfaiſans qui veulent du mal aux hommes, & leur en font quand ils peuvent. Les Héros n'ont pas de plus cher ni de plus glorieux emploi, que de leur faire la guerre. Ils ſont encore aujourd'hui relégués dans les rochers du *Caucaſe* ou de l'*Imaus*, depuis que *Tahmuras*, ſurnommé *Divbend* (celui qui aſſujettit les *Dives*) les a vaincus & chaſſés. Le Mahométiſme s'eſt moins appliqué à proſcrire ces anciennes & ſuperſtitieuſes croyances que le Chriſtianiſme, & le peuple de Perſe en eſt encore par tout infatué.

CINQUIEME FABLE.

De la formation de Aſke & Emla.

C'étoit déja beaucoup que d'avoir fait tout cela, dit *Gangler*, mais d'où viennent les hommes qui habitent à préſent le monde ? *Har* répond : Les fils de *Bore* ſe promenant un jour ſur le rivage trouverent deux morceaux de bois flottans. Ils les prirent & en firent un homme & une femme. Le premier leur donna l'ame & la vie, le ſecond la raiſon & le mouvement, le troiſieme l'ouïe, la vûe, la parole, & de plus des habillemens, & un nom. On appelle l'homme *Aske*, & la femme *Emla ;* c'eſt d'eux qu'eſt deſcendu le genre humain, à qui on a donné une habitation près de *Midgard* (*a*). Les fils de *Bore* bâtirent enſuite au milieu du monde la fortereſſe d'*Asgard*, où demeurent les Dieux & leurs familles (*b*). C'eſt là que ſe ſont operées pluſieurs merveilles ſur terre & dans les airs. *Har* ajouta : C'eſt là qu'eſt ſitué l'endroit qui ſe nomme *Lidskialf :* Lorſqu'*Odin* s'y aſſied ſur ſon thrône ſublime, il découvre de là tous les païs, voit les actions des hommes & comprend tout ce qu'il voit (*c*). Sa femme eſt *Frigga* fille de *Fiorgun.* De ce mariage eſt deſcendue la famille que nous appellons des *Aſes* (des Dieux.) C'eſt une race toute divine & qui a conſtruit l'ancien *Asgard.* C'eſt pourquoi *Odin* doit être appellé le *Pere Univerſel*, puiſqu'il eſt le pere des Dieux, des hommes & de toutes les choſes produites par ſa vertu. La Terre eſt ſa Fille & ſa femme. Il a eu d'elle *Aſa-Thor* (ou le Dieu Thor,)

ſon premier né. La force & la valeur ſuivent ce Dieu: C'eſt pourquoi il triomphe de tout ce qui a vie (*d*).

REMARQUES SUR LA CINQUIEME FABLE.

(*a*) Nous arrivons enfin à la création de notre eſpéce: La maniere dont elle va être racontée, annonce un peuple adonné à la navigation, & fixé dans un pays environné de mers & d'étangs. *Bartholin* conjecture qu'en faiſant naître les hommes de la mer, les Philoſophes du Nord s'étoient propoſés de raſſurer les Scandinaves contre la crainte d'y être entierement anéantis lorſqu'ils périſſoient dans les eaux, & de leur faire regarder la mer comme leur élément propre & naturel. En effet on verra par la ſuite que le grand but de ces Théologiens belliqueux étoit d'enflammer les courages, & d'enlever à la crainte tous ſes ſcrupules & ſes prétextes. *Aske* eſt en Gothique le *frêne*, & *Embla*, l'aulne. D'autres chercheront la raiſon de la préférence donnée à ces deux arbres, & le rapport qui ſe trouve entre les deux ſexes, & ces deux ſortes de bois.

(*b*) *Asgard* eſt mot à mot la Cour des Dieux. Quelques manuſcrits ajoutent qu'*Asgard* eſt Troye. C'eſt une note marginale de quelque Copiſte, inſérée par mépriſe dans le texte. Les Dieux étant ſans ceſſe menacés des attaques des Géans, avoient bâti au milieu de la grande enceinte nommée *Midgard* (ou la demeure du milieu) une citadelle des plus fortes. C'eſt l'Olympe d'Homére, comme les Géans ſont les Titans. Je me laſſe de répéter que les Celtes auſſi bien que les Grecs avoient puiſé toutes ces fables dans la grande ſource commune des Traditions Orientales. Mais les peuples du Nord les garderent plus de deux mille ans, à peu près, telles qu'ils les avoient reçues, au lieu qu'elles trouverent un terroir ſi favorable dans la Gréce, qu'en peu de tems elles s'y multipliérent au centuple.

(*c*) Sans le nom de *Lidskialf* cette fable ne vaudroit-elle pas les plus belles d'Homere, ou d'Hesiode?

(*d*) La fin de cette fable renferme différentes choses très dignes d'attention. 1. Elle prouve que les Celtes appelloient du nom de *Frigga* l'épouse du Dieu suprême, & que cette *Frigga* étoit en même tems la Terre. Ce Dogme est d'une très grande antiquité, & a été reçû généralement de toutes les nations Celtiques. Les Druides enseignoient que le Dieu suprême *Teut* ou *Vodan*, étoit le principe actif, l'ame du monde, qui s'unissant à la matiere l'avoit mise en état de produire les Intelligences, ou les Dieux inférieurs, l'homme & les autres créatures. C'est ce que les Poëtes exprimoient figurément en disant qu'*Odin* avoit épousé *Frigga* ou *Frea*, c. d. la *Dame* par excellence. On ne peut douter après avoir lu cet endroit de l'*Edda*, que ce ne fut cette même *Déesse*, à laquelle, au rapport de *Tacite*, les Germains avoient consacré quelqu'une des Iles Danoises, & qu'ils vénéroient sous le nom de *Herthus*. (*Erde* signifie encore aujourd'hui la terre en Allemand.) On peut lire sur le culte qui lui étoit rendu, ce qu'en a écrit Mr. *Pelloutier*, Hist. des Celtes. Tom. II. c. 8. C'est un morceau plein de recherches, & d'une critique également sage & ingénieuse. 2. Quoique ce fut le concours du Dieu suprême & de la matiere qui eut produit cet Univers, les Celtes mettoient une grande différence entre ces deux principes: Le Dieu suprême étoit éternel, la matiere étoit son ouvrage, & avoit par conséquent commencé. Tout cela en langage ancien s'exprimoit comme on le lit ici: La Terre est la fille & la femme du Pere Universel.

(*e*) Enfin de ce mariage mystique étoit né le Dieu *Thor*; *Asa-Thor* signifie le Seigneur *Thor*. C'étoit le premier né du Dieu suprême, la plus puissante & la plus grande de toutes les Divinités inférieures, ou des Intelligences nées de l'union des deux principes. On ne peut douter que ce ne fut lui qui fut chargé de lancer la foudre. Le nom donné à ce Dieu, est encore celui du tonnerre dans les langues du Nord. Lorsqu'on y adopta le Calendrier Ro-

main, le jeudi consacré à Jupiter, c. d. au Maître du Tonnerre, le fut à *Thor* : On le nomme aujourd'hui *Thors-dag*, (jour de *Thor.*) Enfin *Adam de Brême*, Auteur de l'onzieme siécle, & Missionaire dans ces pays, insinue que c'étoit là l'idée que les Scandinaves s'en faisoient. *Thor cum sceptro Jovem exprimere videtur* &c. Hist. Eccles. c. 223. C'étoit aussi sans doute le Jupiter des Gaulois qui avoit, au rapport de *César*, *l'Empire des choses célestes* ; & le *Taran* que *Lucain* nous dit avoir été adoré des mêmes peuples : *Pharsal.* L. I. v. 444. *Taran* signifie Tonnerre dans la langue de la Principauté de *Galles*.



SIXIEME FABLE.

De Nor le Géant.

Le Géant *Nor* eſt le premier qui habita le pais de *Jotunheim* (*a*). Il a eu une fille qu'on nomme la *Nuit*, qui eſt noire comme toute ſa famille : Elle a d'abord été mariée à un homme appellé *Naglefara*, dont elle a eu un fils nommé *Auder*. Enſuite elle épouſa *Onar*, & la Terre nâquit de ce mariage. Enfin elle fut accordée à *Daglinger*, qui eſt de la famille des Dieux. Ils produiſirent enſemble le *Jour*, qui eſt brillant & beau, comme toute la famille de ſon pere (*b*). Alors le Pere Univerſel prit la Nuit & le Jour ſon fils, il les plaça dans le Ciel, & leur donna deux Chevaux & deux Chars pour qu'ils fiſſent l'un après l'autre le tour du monde. La nuit va la premiere ſur ſon Cheval nommé *Rimfaxe* (criniere gelée.) Tous les matins en commençant ſa courſe il arroſe la terre de l'écume qui dégoute de ſon frein. Le Cheval dont le *Jour* ſe ſert, ſe nomme *Skinfaxa* (criniere lumineuſe) & de ſa criniere brillante il éclaire l'air & la terre (*c*). *Gangler* demanda alors comment le jour régle le cours du Soleil & de la Lune. *Har* répond : Il y avoit autrefois un homme appellé *Mundilfare* qui avoit deux enfans ſi beaux & ſi bien faits, qu'il donna à ſon fils le nom de (*Mane*) *Lune*, & à ſa fille celui de (*Sunna*) *Soleil* (*d*). Celle-ci épouſa un homme qui s'appelloit *Glener :* Mais les Dieux furent irrités de ce qu'ils avoient eu l'arrogance de prendre de ſi grands noms, ils les enleverent au Ciel, obligerent la fille à conduire le char du Soleil, que les Dieux avoient fait avec les feux voltigeans hors de

Mu-

Muſpelsheim, (le monde enflammé) pour éclairer le monde. Les Dieux placerent de plus ſous chaque cheval deux outres pleins d'air pour les rafraîchir; c'eſt delà que vient, ſuivant les plus anciens recits, la fraîcheur du matin. *Mane* regle le cours de la Lune, & ſes différens quartiers. Un jour il enleva deux enfans nommés *Bil* & *Hiuke*, comme ils revenoient d'une fontaine portant une cruche ſuſpendue à un bâton. Ces deux enfans accompagnent toujours la Lune, comme on peut le voir aiſément depuis la terre (*e*). Mais, interrompt *Gangler*, le Soleil court extrêmement vite, comme s'il craignoit quelqu'un. Je le crois bien, répondit *Har*, il y a près de lui deux loups prêts à le dévorer. L'un pourſuit le Soleil qui le craint parce qu'un jour il en ſera englouti. L'autre s'attache à la Lune, & lui fera auſſi quelque jour ſubir le même ſort. *Gangler* dit: D'où ſont venus ces loups-là? *Har* repliqua: Il y avoit à l'orient de *Midgard* une Géante qui demeuroit dans la forêt de *Jarnvid*, (aux arbres de Fer.) C'eſt d'elle que ſont nommées toutes les Géantes qui habitent dans ce lieu. Cette vieille Magicienne eſt la mere de pluſieurs Géans qui ont tous la forme de bêtes féroces. C'eſt d'elle auſſi que ſont nés ces deux loups. L'on dit qu'il y en a un de cette race qui eſt le plus redoutable de tous, il s'appelle *Managarmer*, monſtre qui s'engraiſſe de la ſubſtance des hommes qui approchent de leur fin: Quelquefois il dévore la Lune & répand du ſang ſur le ciel & dans les airs (*f*). Alors le Soleil eſt auſſi obſcurci, comme il eſt dit dans ces vers de la *Voluſpa:* „ Près du Levant habite „ la vieille Magicienne de *Jarnvid* où elle enfante les fils „ qu'elle a de *Fenris;* un d'eux devient le plus puiſſant

„ de tous. C'eſt celui qui ſe nourrit de la vie de ceux „ qui ſont près de leur fin. Un jour revêtu des dépouilles des autres Géans, il teindra dans le ſang l'armée „ des Dieux: L'eté ſuivant la lumiere du Soleil s'éteindra. Des vents pernicieux ſouffleront de tous côtés. „ N'entendez vous pas ce diſcours?

REMARQUES SUR LA SIXIEME FABLE.

(*a*) Il y a de grandes conteſtations entre les ſavans ſur ce pays de *Jotunheim* ou des Géans, dont il eſt éternellement queſtion dans toutes nos anciennes Chroniques du Nord. Je n'aurois qu'à donner une idée de leurs principales conjectures pour faire une note très érudite qui ennuyeroit certainement mes Lecteurs, & pourroit bien ne leur rien apprendre de ce qu'ils ſouhaiteroient de ſavoir.

(*b*) On peut remarquer dans cette généalogie allégorique que c'eſt la nuit qui enfante le jour. Tous les peuples Celtes ſans exception ont crû la même choſe. Les raiſonneurs anciens, plus ſouvent encore que les modernes, étoient réduits à expliquer *obſcurum per obſcurius*. Cela a bien ſa commodité & ſon analogie avec le tour de nôtre eſprit dont la curioſité eſt très avide, mais ſe repaît cependant quelquefois auſſi bien de mots que d'idées. La nuit étant ainſi la mere du jour, on croyoit lui devoir l'attention de préférer ſon nom à celui de ſon fils pour compter le tems. Il ne ſera pas inutile de dire ici un mot de l'univerſalité de cet uſage: Les Gaulois l'obſervoient déja du tems de *Céſar*, qui l'affirme poſitivement, & les Germains faiſoient la même choſe au rapport de *Tacite*. La Loi Salique & les conſtitutions de Charlemagne employent les mêmes façons de parler. (v. Antiq. *Keysl.* p. 197.) Les ſentences rendues en France dans les Tribunaux, il n'y a pas fort longtems, ordonnoient ſouvent *de comparoir dedans* 14. *nuits*, & comme le jour étoit cenſé amener la nuit avec lui, on dit enſuite *dans* 15. *jours*, façon de parler Celtique & Romaine tout à la fois. Les Anglois diſent encore aujourd'hui

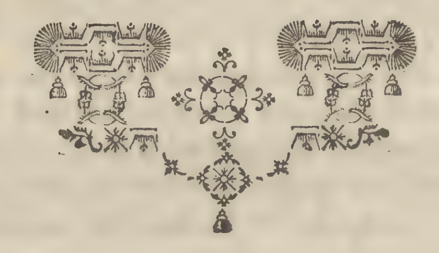
Senight pour *Sevennight* (*ſept nuits*) c. d. une ſemaine, & *fornight* pour deux ſemaines ou 14. jours. Dans les anciennes hiſtoires du Nord il eſt ſouvent parlé d'enfans de deux ou trois nuits, ou de deux hyvers & de deux nuits. Voilà à quoi tiennent ſouvent les uſages, fondés ſur des opinions oubliées, on les prend enſuite mal à propos pour des effets du caprice ou du hazard.

(*c*) Voici de la Phyſique des premiers âges. Dans le beſoin d'expliquer des choſes dont la cauſe eſt obſcure, les hommes de tout pays ont ſuivi la même route; ils ſe ſont repréſentés l'inconnu ſous l'image de ce qu'ils connoiſſoient. C'eſt là ſans doute la premiere origine des Fables. Nous voyons au premier coup d'œil que ce ne ſont pas des hommes qui diſpenſent la pluye & le beau tems, qui lancent la foudre &c. Il a donc fallu imaginer des Etres plus puiſſans pour opérer ces prodiges ; & comment ſe les figurer différens des hommes ou des animaux? Ces ſolutions ſatisfaiſoient à la fois la curioſité & l'imagination, elles étoient faciles à comprendre, elles intéreſſoient le cœur par mille endroits; elles devoient donc faire fortune, & une fortune durable. C'eſt auſſi ce qui eſt arrivé chez toutes les nations du monde. Celles qui ont ouvert les yeux ſur la fauſſeté de ces explications, n'y ont même renoncé qu'à regret, & peuvent encore s'en amuſer ſans les croire. On trouvera dans cette Mythologie plus d'une preuve que les peuples du Nord n'ont pas moins cédé que les autres à cette pente naturelle, & il faudra convenir avec Mr. de *Fontenelle*, que quoiqu'un Soleil vif & ardent puiſſe donner aux Eſprits une derniere coction qui perfectionne la diſpoſition qu'ils ont à ſe repaître de Fables, tous les hommes ont pour cela des talens indépendans du Soleil.

(*d*) Le mot de Soleil eſt encore du genre feminin en Allemand, & la Lune du maſculin. Cela avoit lieu autrefois dans preſque tous les Dialectes de la Langue Gothique. Cet endroit renferme une explication à l'antique de toutes les apparences céleſtes. Les Poëtes vouloient rendre raiſon des differentes phaſes de la Lune, de la fraîcheur du matin, du cours du Soleil &c. Je laiſſe à examiner à quelque

autre commentateur plus verſé que moi dans l'Aſtronomie, ſi les taches de la Lune ont quelque rapport à l'image que l'*Edda* nous en donne.

(*e*) Voilà la cauſe des éclipſes, & c'eſt ſur cette imagination très ancienne qu'eſt fondé l'uſage général de faire du bruit pour épouvanter le monſtre qui veut dévorer les grands Luminaires. Menacés tant de fois d'être engloutis, y avoit-il lieu d'eſperer qu'ils échapaſſent toujours? Les Celtes qui ne perdoient jamais de vûe la ruine future de cet univers, ne s'en flattoient pas. Le monſtre devoit enfin réuſſir au dernier jour, comme on le verra dans la ſuite. Je ne dis rien de l'idée que ce même monſtre ſuçoit la ſubſtance des hommes qui dépériſſent inſenſiblement. On en trouveroit encore des traces dans des préjugés populaires de nos jours, ſi la choſe en valoit la peine. Il vaut mieux remarquer ici combien nous devons de tranquillité aux progrès des ſciences, & en particulier de l'étude de la nature.



SEPTIEME FABLE.

Du Chemin qui mène au Ciel.

Gangler demande : Par quel chemin va-t-on de la terre au Ciel ? *Har* répondit en ſouriant, vôtre queſtion n'eſt pas ſenſée : Eſt-ce qu'on ne vous a pas dit, que les Dieux ont fait un pont qui va de la terre au Ciel, & que l'on nomme *Bifroſt ?* Vous l'avez ſûrement vû, mais peut-être vous l'appellez *l'arc en Ciel.* Il eſt de trois couleurs, extrêmement ſolide, & conſtruit avec plus d'art qu'aucun ouvrage du monde ; mais quoiqu'il ſoit très fort, il ſera cependant mis en pieces, lorſque les fils de *Muſpell*, (les mauvais génies) après avoir traverſé les grands fleuves des enfers paſſeront ſur ce pont à cheval. *Gangler* dit alors : Il me ſemble qu'il y a de la mauvaiſe foi dans la maniere dont ce pont eſt conſtruit, puiſqu'il eſt ſujet à ſe rompre, & que les Dieux peuvent faire tout ce qu'ils veulent. Les Dieux, répondit *Har*, ne doivent pas être condamnés pour cela; le pont de *Bifroſt* eſt fort bon, mais il n'y a rien dans ce monde qui puiſſe eſpérer de réſiſter, lorſque les fils de *Muſpell* ſortiront pour faire la guerre (*a*). Mais, dit *Gangler :* Que fit le Pere Univerſel après qu'il eut bâti *Asgard ? Har* repliqua : Il établit au commencement des Gouverneurs, & leur ordonna de juger les différens qui s'éléveroient entre les hommes (*b*). L'aſſemblée de ces Juges ſe tenoit dans la vallée nommée *Ida*, qui eſt au milieu de la réſidence divine. Leur premier ouvrage fut de bâtir la ſale dans laquelle ſont leurs douze ſiéges,

outre le thrône que le Pere Univerſel occupe (*c*). Cette ſale eſt la plus grande & la plus magnifique du monde, on n'y voit que de l'or au dehors & au dedans; on la nomme *Gladheim* (ſéjour de la joie.) Ils en conſtruiſirent une autre à l'uſage des Déeſſes, c'eſt un ſéjour très agréable & très beau ; on l'appelle *Vingolf* (ſéjour d'Amitié.) Enfin ils bâtirent une maiſon dans laquelle ils poſerent des fourneaux, des marteaux, une enclume, & tous les autres inſtrumens d'une forge ; après quoi ils travaillerent le métal, la pierre, le bois, & compoſerent une ſi grande quantité de ce métal qu'on appelle *or*, qu'ils s'en firent tous leurs meubles, & que les harnois même de leurs chevaux étoient d'or pur, d'où vient qu'on appelle cet âge, *l'âge d'or:* C'eſt celui qui s'eſt écoulé juſqu'à l'arrivée des femmes ſorties du pays des Géans, qui le corrompirent (*d*). Alors les Dieux s'étant aſſis ſur leurs thrônes rendirent la juſtice, & déliberent ſur ce qui concernoit les *Nains*. Cette eſpéce de créatures s'étoit formée dans la poudre de la terre, comme les vers naiſſent dans un cadavre. En effet c'étoit dans le corps du Géant *Yme* qu'ils s'étoient engendrés, & qu'ils avoient reçû le mouvement & la vie. Dans ces premiers commencemens ils n'étoient que des vers ; mais par l'ordre des Dieux, ils participerent à la raiſon de l'homme & à ſa figure, habitant toujours cependant dans la terre & entre les rochers. *Modſogner* eſt le prémier & le plus conſidérable d'entr'eux, le ſecond ſe nomme *Dyrin* (*e*). *Ici ſuit une longue liſte des autres Nains principaux, contenue dans des vers de la Voluſpa. Les uns, eſt-il dit dans ce Poëme, demeurent dans les rochers, & les autres dans la pouſſiere.*

REMARQUES SUR LA SEPTIEME FABLE.

(*a*) Il eſt ſingulier de voir revenir ſi ſouvent cette menace. Tous les Celtes penſoient auſſi que la nature étoit ſans ceſſe en danger, & que des ennemis publics & ſecrets après l'avoir long-tems minée & ébranlée, ameneroient enfin le grand jour de ſa ruine totale. Cette idée mélancholique avoit, je penſe, été priſe originairement de quelqu'un de ces deſordres auxquels nôtre monde eſt ſouvent expoſé, & où l'on croit voir combattre enſemble les puiſſances qui le gouvernent; mais elle a dû s'étendre & s'imprimer avec plus de facilité dans les climats où les ſaiſons ſujettes à des révolutions ſubites & extrêmes préſentent ſouvent la Nature ſous une face languiſſante ou irritée.

(*b*) Les Législateurs des Scythes faiſoient regarder Dieu lui même comme l'auteur des loix qu'ils donnoient à leurs concitoyens. Il ne faut pas croire que cette prétenſion n'ait jamais été qu'une impoſture politique. Quand les hommes furent parvenus à ſe répréſenter les Dieux comme des protecteurs de la juſtice & de la bonne foi, les loix qui aſſûroient les droits de ces vertus, étant regardées comme l'expreſſion de leur volonté, pouvoient bien être appellées leur ouvrage. Le reſpect & la reconnoiſſance qu'inſpiroit un ſi grand bienfait, autoriſoit cette façon de parler, mal interprétée dans la ſuite. On ſait que chez tous les peuples la fonction de rendre la juſtice n'a point été d'abord diſtincte du Sacerdoce. Les Celtes conſerverent cet uſage plus longtems que les autres. Tous les anciens nous diſent que leurs Prêtres étoient les arbitres des différens des particuliers, & des interêts de la nation, qu'ils adjugeoient les biens diſputés, frappoient d'anathême les rebelles, & puniſſoient de mort les coupables. Comment n'eut-on pas tremblé devant des gouverneurs, qui, pour parler avec l'*Edda*, rendoient la juſtice au nom du Dieu ſuprême?

(*c*) Ces Juges étoient au nombre de douze. Cela viendroit-il de ce qu'il y avoit douze Dieux principaux chez les Celtes, comme

chez les Grecs & les Romains? Je ne le déciderai point, mais je ne puis m'empêcher de trouver ici les premieres traces d'un usage qui s'est étendu à bien des choses. *Odin*, le conquérant du Nord, établit en Suede une Cour suprême composée de douze membres, qui l'assistoient dans les fonctions du sacerdoce & du gouvernement. On ne peut douter que ce ne soit là l'origine de ce qu'on appella ensuite le Sénat, & que la même chose n'ait eu lieu en Dannemarc, en Norvege & dans d'autres Etats. Les Senateurs, jugeoient autrefois en dernier appel les différens considérables, ils étoient pour ainsi dire les assesseurs du Prince, ils étoient au nombre de douze. *Saxon* nous l'apprend dans la vie du Roi *Regner Lodbrog*. Les monumens ne nous manquent point sur ce sujet. On trouve en *Seelande*, en *Suede* près d'*Upsal*, &, si je ne me trompe aussi, dans la province de *Cornouailles* de grosses pierres, au nombre de douze, rangées en Cercle, & une plus élevée au milieu. Telle étoit dans ces âges rustiques la Salle d'audience; les pierres de la circonférence étoient les siéges des Sénanateurs, celle du milieu le thrône du Roi. Des monumens semblables se trouvent aussi en Perse près de *Tauris*; on y rencontre fréquemment de grands ronds de pierre de taille; & la tradition du païs porte que ce sont les lieux où les *Caous*, (les géans) tenoient Conseil; v. *Chardin*, *Voyage de Perse* T. 3. p. 13. Il pourroit bien y avoir quelques vestiges de cet ancien usage caché dans la fable des douze pairs de France, & dans l'institution des douze Jurés en Angleterre; mais c'est une conjecture que j'abandonne à mes lecteurs.

(*d*) Cet âge d'or de l'*Edda* ne vaut pas celui des poëtes Grecs, mais il pourroit bien avoir en revanche l'avantage de quelque réalité. On ne sauroit douter que cette Mythologie, comme toutes les Mythologies du monde, ne confonde perpétuellement les Dieux naturels avec les personnages déïfiés, à qui on a donné leurs noms. Des hommes illustres par de grandes découvertes, ou par leur attachement au culte des Dieux, en ont reçû les noms après leur mort, & les âges suivans n'ont bientôt plus songé à les distinguer. Chez nos Scythes, les premiers qui trouverent une mine d'or, ou de quelque autre métal, qui sçurent le mettre en œuvre, & s'en faire un orne-

ornement, furent regardés comme des perſonnages divins. Une mine offerte par le hazard aura fait aiſément les fraix de cette magnificence paſſagere dont l'Edda conſerve ici un foible ſouvenir.

(*e*) Cet endroit mérite quelque attention. On y reconnoit un des effets de ce préjugé barbare qui a fait regarder pendant tant d'années les arts & les métiers comme l'occupation des lâches & des eſclaves. Nos Peres les Celtes, tant Germains, que Scandinaves ou Gaulois, ſuppoſant dans l'induſtrie quelque choſe de magique & de plus qu'humain, ſe perſuadoient avec peine, qu'un artiſte habile pût être de la même eſpèce qu'eux, & venir d'une origine commune: Cette idée étoit aſſez folle, il faut en convenir; mais voici ce qui pût aider à la faire entrer dans les eſprits. Il y eut peut-être une nation voiſine de quelqu'une de celle des Celtes, moins belliqueuſe, d'une force & d'une taille inférieures, mais plus adroite, & qui s'appliquant aux ouvrages des mains, en faiſoit avec eux une ſorte de commerce aſſez étendu pour que le bruit s'en répandit en divers lieux. Tout cela conviendroit aſſez aux Lappons, grands Docteurs en Magie, autant que petits de leur corps, pacifiques juſqu'à la poltronnerie, & d'une induſtrie qui a pû paroître conſidérable autrefois. Les contes qu'on en faiſoit, ayant paſſé par les bouches de tant d'ignorans, acquirent bientôt tous les degrés de merveilleux dont ils étoient ſuſceptibles. Ainſi les Nains firent bientôt (comme le ſavent tous ceux qui ont un peu lû les anciens Romans) des armures enchantées, ſur leſquelles les épées, ni les conjurations n'avoient aucun effet: Ils avoient des cavernes pleines de tréſors à leur diſpoſition, ce qui, pour le dire en paſſant, a donné naiſſance à un des dogmes de la Cabale, qui n'eſt, peut être, qu'une des branches de la Théologie Celtique. Comme les Nains étoient foibles & peu courageux, on les ſuppoſa ruſés, artificieux & *déloyaux*; c'eſt le caractère que les Romans leur prêtent toujours. Toutes ces imaginations ayant reçu le ſceau du tems & de l'unanimité, ne purent plus être conteſtées, & les Poëtes furent chargés de trouver

une origine à ces créatures disgraciées. Cela se fit sans sortir du cadavre du grand Géant. Les Nains n'avoient d'abord été que les vers qui s'y étoient engendrés ; ensuite les Dieux leur donnerent l'intelligence & l'adresse. Par cette fiction on justifioit le mépris qu'on avoit pour eux, on expliquoit leur petitesse, leur industrie, le goût qu'on leur supposoit pour habiter dans des antres & des fentes de rochers.



HUITIEME FABLE.

De la ſainte ville, ou de la réſidence des Dieux.

GANGLER demanda : Quelle eſt la Capitale des Dieux, ou la ville ſacrée ? *Har* répond : C'eſt ſous le frêne *Ydraſil*, où les Dieux s'aſſemblent chaque jour & rendent la juſtice (*a*). Mais dit *Gangler :* Qu'y a-t-il à remarquer touchant ce lieu là ? Ce frêne, dit *Jafnhar*, eſt le plus grand & le meilleur de tous les arbres : Ses branches s'étendent ſur tout le monde, & s'élévent au deſſus des Cieux : Il a trois racines extrêmement éloignées les unes des autres. L'une eſt chez les Dieux, l'autre chez les Géans, là où étoit autrefois l'abyme, la troiſieme couvre le *Niſlheim*, (les Enfers) & c'eſt ſous cette racine qu'eſt la fontaine de *Vergelmer :* Le monſtre appellé *Nydhogger* ronge cette racine par deſſous ; ſous la racine qui va chez les Géans eſt une célebre fontaine dans laquelle la ſageſſe & la prudence ſont cachées. Celui qui la poſſéde ſe nomme *Mimis*, il eſt plein de ſageſſe parce qu'il y boit tous les matins. Un jour le Pere Univerſel vint demander à boire un coup de cette eau ; mais il fut obligé de laiſſer pour cela un de ſes yeux en gage, comme il eſt dit dans la *Voluſpa :* „ *Odin* où as-tu caché ton oeil? „ Je le ſais, c'eſt dans la liquide fontaine de *Mimis*. Tous „ les matins *Mimis* verſe de l'hydromel ſur le gage qu'il „ a reçû du Pere Univerſel. Entendez-vous cela, ou „ non? „ (*b*) La troiſieme racine du frêne eſt dans le Ciel, & ſous cette racine eſt la ſainte fontaine du tems

paſſé. C'eſt dans cet endroit que les Dieux prononcent leurs ſentences. Tous les jours ils s'y rendent à cheval paſſant ſur l'arc en Ciel qui eſt le pont des Dieux. Voici les noms des Chevaux des Dieux : *Sleipner* eſt le meilleur de tous, il a huit pieds & appartient à *Odin*. Les autres ſont *Glader* &c. Le Cheval de *Balder* a été brûlé avec lui : Pour *Thor* il va à pied au tribunal des Dieux, & paſſe à gué les fleuves nommés *Kormt* &c. *Thor* eſt obligé de les traverſer tous les jours à pied pour venir juger ſous le frêne *Ydraſil*, car le pont des Dieux eſt tout en feu. Comment, interrompt *Gangler*, eſt-ce que le pont de *Bifroſt* eſt en feu ? *Har* lui dit : Ce que vous voyez de rouge dans l'arc en Ciel, eſt du feu qui brûle dans le Ciel. Car les Géans des montagnes monteroient au Ciel par ce pont, s'il étoit aiſé à tout le monde d'y marcher.

Il y a dans le Ciel pluſieurs villes fort agréables, & où il y a une garniſon Divine. Près de la fontaine qui eſt ſous le frêne, il y a une Ville extrêmement belle, où demeurent les trois vierges nommées (*Vrda*) le *paſſé*, (*Verandi*) le *préſent*, & (*Skulda*) *l'avenir*. Ce ſont elles qui diſpenſent les âges des hommes, on les appelle *Nornes* (Fées ou Parques:) Mais il y en a pluſieurs autres, qui aſſiſtent à la naiſſance de chaque enfant pour décider de ſa deſtinée. Les unes ſont d'origine divine, d'autres deſcendent des Génies, d'autres des Nains, comme il eſt dit dans ces vers : *Il y a des Fées de diverſe origine; quelques unes viennent des Dieux, d'autres des Génies, d'autres des Nains.* *Gangler* dit alors : Si les Fées diſpenſent les deſtinées des hommes, elles les diſpenſent bien inégalement : Quelques uns ſont heureux & riches, d'autres

vivent ſans bien & ſans gloire. Ceux-ci parviennent à un âge avancé, ceux là meurent de bonne heure. *Har* répondit : Les Fées qui ſont d'une bonne origine, ſont bonnes, & diſpenſent de bonnes deſtinées ; mais les hommes à qui il arrive du malheur, doivent l'attribuer aux méchantes Fées (*c*). *Gangler* continue & veut ſavoir quelque choſe de plus touchant le frêne. *Har* lui dit : Voici ce qu'il me reſte à en dire. Il y a un aîgle perché ſur les branches du frêne qui ſait beaucoup de choſes, mais il a entre ſes yeux un épervier. Un écureuil monte & deſcend du frêne ſemant de mauvais rapports entre l'aigle & *Nidhogger* (le ſerpent caché ſous la racine.) Quatre cerfs courent à travers les branches de l'arbre, & en dévorent l'écorce. Il y a tant de ſerpens dans la fontaine de *Vergelmer* qu'aucune langue ne peut les compter, comme il eſt dit dans ces vers : „ Le grand frêne „ ſouffre plus de choſes qu'un homme ne peut croire. „ Un Cerf le gâte en haut, il pourrit dans les côtés, un „ ſerpent le ronge par deſſous. „ Et dans ceux-ci : Il y „ a pluſieurs ſerpens ſous le grand frêne &c. „ On raconte de plus que les Fées qui ſe tiennent près de la fontaine du *paſſé*, y puiſent de l'eau dont elles arroſent le frêne de peur que ſes branches ne pourriſſent, ou ne ſe ſéchent. Cette eau eſt ſi ſainte que tout ce qu'elle touche devient auſſi blanc que la peau qui enveloppe l'intérieur de l'oeuf. Il y a ſur ce ſujet des vers très anciens, dont voici le ſens : „ Le grand & ſacré frêne eſt arroſé par „ une eau blanche d'où vient la roſée qui tombe dans les „ vallées, & qui ſort de la fontaine du paſſé. „ Les hommes appellent cette roſée *roſée de miel ;* c'eſt la nourriture des abeilles. Il y a auſſi deux Cignes dans

cette fontaine qui ont produit tous les oiseaux de cette espèce.

REMARQUES SUR LA HUITIEME FABLE.

(*a*) On a vu dans la fable précédente que les Dieux s'assembloient en plein air dans une vallée. Ici leur principale résidence est sous un frêne : C'est que les Dieux ont toujours suivi les usages des hommes, quoique à une certaine distance : Les Celtes n'ont eu longtems d'autre lieu de rendez-vous que quelque arbre remarquable par sa grandeur & son ancienneté. Les Etats de l'*Ost-Frise* s'assembloient encore dans le treizieme siècle sous trois grands chênes qui étoient près d'*Aurich*, & la plupart des Princes d'Allemagne tenoient leurs conférences sous des arbres, il n'y a pas plus de trois cents ans. La répugnance que ces peuples avoient pour les lieux fermés, la crainte de se mettre entre les mains d'un perfide, plus fort dans son donjon que les loix & les Magistrats ; enfin ce respect si ancien & qui n'a pas cessé par tout, que la Religion inspiroit pour les arbres, sont probablement les causes de l'usage singulier auquel l'*Edda* fait ici allusion.

(*b*) On ne peut répondre à cela que par la négative : Toute cette description est assurément allégorique ; on y entrevoit quelques lueurs, mais elles sont si peu suivies, qu'il vaut autant avouer que le tout est inintelligible. Un traducteur de l'*Edda* veut que ce *Mimis* soit *Minos*. Je n'ai pas plus de raisons de m'y opposer, qu'il n'en a de le croire.

(*c*) Voici une Théorie complette de la Féerie. On trouve dans ce passage de l'*Edda* le germe de ce que les Romans anciens, & les superstitions populaires ont développé & appliqué à tant de choses. Tous les Celtes ont eu la plus grande vénération pour les Fées, & elles le méritoient, puisque le sort de châque homme étoit entre leurs mains. Les Romans nous avoient bien appris qu'il y en avoit de bonnes & de mauvaises, mais ils ne mettoient pas d'autres diffé-

rences entr'elles. Les trois principales, ſelon l'*Edda*, ſont le *Préſent*, le *Paſſé*, & l'*Avenir*, circonſtance qui manquoit à la Fable des Parques Grecques, & qui n'eſt pas mal imaginée. Les Romains qui agrandiſſoient le Ciel à meſure qu'ils étendoient leur Empire, ayant adopté ces Divinités Celtiques, leur conſacrerent divers monumens dont quelques uns ont été retrouvés. Ces monumens s'accordent très bien avec l'*Edda*. Ils repréſentent preſque toujours trois femmes. Les oracles qu'elles prononçoient les avoient rendues très célebres. On y recouroit ſurtout à la naiſſance des enfans. Il y avoit des cavernes en divers lieux où l'on croyoit pouvoir jouir de leur préſence & les entendre parler. Quelques endroits portent encore en France le nom de *Four aux Fées*, de *Puits aux Fées*, &c. *Saxon* le Grammairien parle d'une chapelle où le Roi *Fridleif* alla les conſulter ſur le ſort de ſon fils *Olaus*, & il ajoute qu'il y vit trois filles aſſiſes. *Saxo* L. 6. Ces Fées étoient, je penſe, dans leur origine des prophéteſſes Déifiées. Les femmes des Celtes avoient des talens particuliers pour renchérir ſur toutes les ſuperſtitions, & en particulier pour tirer de tout des augures. Celles qui ſe feront le plus diſtinguées dans cet art, auront été miſes au rang des Dieux. Comme elles avoient prédit le ſort des hommes ſur la terre, on a bien pu croire qu'elles le faiſoient dans le Ciel. Mais il faut que le culte rendu aux femmes ait de grands avantages ſur celui qui a des hommes pour objet; aucun dogme n'a été plus général en Europe que le reſpect & les honneurs qu'on doit aux Fées; elles ont même ſurvêcu de pluſieurs ſiècles aux Dieux Celtiques & Romains, & chaſſées enfin de partout, elles ont encore trouvé une eſpèce d'azyle dans les Romans.



NEUVIEME FABLE.

Des villes qui ſont dans le Ciel.

G*angler* dit à *Har :* Vous me racontez des choſes fort étonnantes, mais quelles ſont les autres villes ſacrées qu'on voit dans le Ciel? *Har* lui dit: On y voit encore pluſieurs Villes très belles. Dans l'une nommée *Alfheim*, demeurent des Génies lumineux, mais les Génies noirs habitent ſous la terre, & ſont fort différens des autres par leur air, & ſurtout par leurs actions. Les Génies lumineux ſont plus brillans que le Soleil, mais les noirs ſont plus noirs que la poix (*a*). Il y a auſſi dans ces lieux une ville nommée *Breïda-Blik* qui ne céde à aucune autre en beauté, auſſi bien que celle qu'on nomme *Glitner*, dont les murs, les colomnes & l'intérieur ſont d'or, mais le toit eſt d'argent. On y voit auſſi la ville de *Himinborg* (Montagne du Ciel) ſituée ſur la frontiere à l'endroit où le pont de *Bifroſt* touche le Ciel. La grande ville de *Valaſcialf* qui appartient à *Odin*, eſt toute bâtie de pur argent, c'eſt-là qu'eſt le trône Royal, appellé *Lidſcialf* (porte tremblante:) Quand le Pére Univerſel y eſt aſſis il peut contempler toute la terre. A l'extrêmité du Ciel vers le midi eſt la plus belle de toutes les villes; on l'appelle *Gimle*. Elle eſt plus brillante que le Soleil même, & ſubſiſtera encore après la deſtruction du Ciel & de la terre: Les hommes bons & intégres y habiteront pendant tous les âges. Le Poëme de la *Voluſpa* en parle ainſi: „ Je ſais „ qu'il y a un palais plus brillant que le Soleil, & tout „ couvert d'or dans la Ville de *Gimle;* Les hommes „ ver-

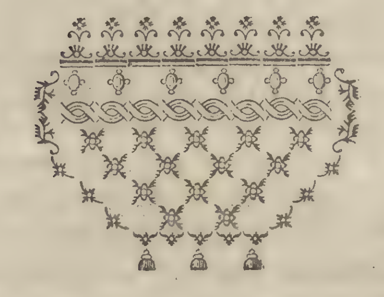
„ vertueux y doivent habiter & y vivre heureux pen-
„ dant tous les âges. „· *Gangler* demande alors: Qui eſt, ce
„ qui préſervera cette Ville lorſque une noire flamme viendra conſumer le Ciel & la terre? *Har* repliqua: On nous a dit qu'il y a vers le midi un autre Ciel plus élevé que celui-ci, & que l'on nomme *bleu clair*, & au deſſus de celui-là un troiſieme Ciel plus élevé encore appellé *le vaſte*, dans lequel nous croyons que doit être cette ville de *Gimle*, mais pour le préſent il n'y a que les Génies lumineux qui y demeurent (*b*).

REMARQUES SUR LA NEUVIEME FABLE.

(*a*) *Alfheim* ſignifie en Gothique Séjour des *Génies*. Ce ſont les Fées du ſexe maſculin; on voit qu'il y en a de bons & de mauvais, car il n'y a pas apparence qu'on ait accordé quelque bonne qualité à des créatures plus noires que la poix. Je me laſſe d'obſerver, que toutes les Nations Celtiques ont eu de ces Génies. Les Romans de Chevalerie ſont pleins de traits qui ſe rapportent à cette imagination. Il en eſt de même chez les Perſans. Le peuple ſe perſuade auſſi en pluſieurs endroits de la haute Allemagne, que ces Génies viennent de nuit ſe coucher ſur ceux qui dorment à la renverſe, & leur cauſer cette ſuffocation qu'on nomme en françois le *Cochemar*, (voy. *Keysler Antiq. Select.* p. 500.) C'étoit ſur-tout à l'heure de midi qu'on redoutoit ces Eſprits malins, & en quelques endroits on ſe fait toujours un devoir de tenir compagnie à cette heure aux femmes en couche, de peur que le Démon du midi ne les attaque, s'il les trouve ſeules. Cette ſuperſtition n'a pas plus été inconnue en France qu'ailleurs, & elle eſt venue de l'Orient. St. *Baſile* recommande de prier Dieu quelque tems avant midi pour détourner ce danger. Les Celtes offroient des Sacrifices dans la même vûe. Quelqu'un a dit plaiſamment que le vrai Démon du midi étoit la faim quand on n'avoit pas dequoi la ſatisfaire. A la vûe de tant de craintes chimé-

riques & de pratiques gênantes & absurdes, dont nous sommes aujourd'hui délivrés, qui pourra avoir regret aux progrès des sciences & des lettres? Voyez sur ce sujet la Dissertat. du savant Mr. *Schütze* dans ses *Exercitat. ad German. Gentil. fac.* Exercit. V. p. 241.

(*b*) L'*Edda* traitera encore la même matiere avec plus d'étendue dans un autre endroit; c'est là que je renvoye, pour éviter les répétitions, diverses remarques que j'aurois à faire sur ce passage important.



DIXIEME FABLE.

Des Dieux en qui l'on doit croire.

Gangler continue, & demande: Qui ſont les Dieux que les hommes doivent reconnoître? *Har* lui répond: Il y a douze Dieux que l'on doit ſervir. *Jafnhar* prend la parole & dit: Les Déeſſes ne ſont pas moins ſaintes (*a*). *Tredie* ajoute: *Odin* eſt le premier & le plus ancien des Dieux, il gouverne toutes choſes, & quoique les autres Dieux ſoient puiſſans, cependant ils le ſervent tous comme des fils ſervent leur Pere. Sa femme *Frigga* prévoit les deſtinées des hommes, mais elle ne révéle jamais l'avenir, comme cela paroit par ce diſcours en vers qu'*Odin* tint un jour à *Loke:* „ Inſenſé *Loke!* „ Comment veux-tu connoître la deſtinée? *Frigga* ſeule „ connoit l'avenir, mais elle ne le découvre à perſonne. „ *Odin* eſt appellé le Pere Univerſel parce qu'il eſt le Pere de tous les Dieux. On l'appelle auſſi le Pere des combats, parce qu'il adopte pour ſes fils tous ceux qui ſont tués les armes à la main; Il leur aſſigne pour ſéjour les Palais de *Valhalla* & de *Vingolf* & leur fait donner le nom de Héros (*b*). Il a beaucoup d'autres noms encore, comme *Hanga-Gud* &c. *Gangler* dit là deſſus: Voilà bien des noms, & je ſuis ſûr qu'il faut être bien ſavant pour les connoître tous diſtinctement, & ſavoir à quelle occaſion ils lui ont été donnés. *Har* répondit: Il faut ſûrement une grande habileté pour ſe reſſouvenir de tous ces noms: Je vous dirai cependant en peu de mots que la principale raiſon qui les lui a fait donner, c'eſt la grande

variété des langues ; car chaque peuple voulant l'adorer & lui adresser des voeux, a été obligé de traduire son nom dans sa propre langue. Quelques uns de ses autres noms sont venus des avantures qui lui sont arrivées dans ses voyages, & qui sont racontées dans les anciennes histoires ; & vous ne sauriez passer pour un homme habile si vous n'êtes pas en état de rendre compte de toutes ces merveilleuses avantures (*c*).

REMARQUES SUR LA DIXIEME FABLE.

(*a*) La Religion Celtique ne conserva pas toujours sa premiere simplicité. Il est certain que dans les commencemens elle ne reconnoissoit qu'un Dieu suprême, & quelques intelligences qui résidoient dans les élémens, les animoient, & en dirigeoient les mouvemens divers sous les ordres du souverain être. Ces intelligences devinrent bientôt le principal objet de la vénération des peuples, parce que les secours qu'elles offroient aux divers besoins, paroissoient plus prompts & plus faciles, que ceux qu'on eut pû attendre d'un Dieu suprême, dont le nom seul rappelloit la distance immense où il est des hommes, & le prix infini qu'ils doivent mettre à ses graces. Plus d'une Religion s'est ainsi corrompue ; & cet arrangement est en effet si propre à flatter l'imagination & l'espérance, qu'il faut peut-être savoir quelque gré à des peuples tels que les Scandinaves de n'avoir créé que douze Dieux & autant de Déesses. D'ailleurs il ne faut pas oublier que c'est une Mythologie poëtique que nous lisons : Or les Poëtes n'ont certainement pas plus négligé dans le Nord, que dans la Grece, de charger le fond des opinions reçues, de toute la broderie que leur imagination a pû leur fournir. Ces deux distinctions des époques de la Religion Celtique, & des personnes qui nous les ont transmises, ne doivent pas être perdues de vûe dans ce qu'on va lire, & j'en ferai usage plus d'une fois.

(*b*) Je ſuis obligé de revenir encore à *Odin:* Il n'y a rien dans toute l'Antiquité Payenne de plus formel ſur la ſuprêmatie d'un Dieu que ce paſſage. Le nom de *As* ou Seigneur lui eſt encore donné dans cet endroit ; les Gaulois l'appelloient de la même maniere, *Æs*, ou avec une terminaiſon latine *Eſus*, car divers manuſcrits de Lucain, qui parle de ce Dieu, portent *Eſus*, ſans aſpiration. J'ai dit ailleurs que *Suétone* nous aſſure poſitivement la même choſe des Etruſques. Les Auteurs Romains l'ont ſouvent appellé le *Mars* des Peuples Celtes, parce que comme l'*Edda* l'établit clairement ici, il étoit le même que le Dieu de la guerre. Ainſi, quoiqu'en diſe le ſavant Abbé *Banier*, cet *Eſus* nommé dans les monumens de la Cathédrale de Paris, eſt tout à la fois le Dieu ſuprême, & pour parler avec l'*Edda*, le Pere des combats, comme le P. *Pezron* l'avoit avancé. Voy. la *Mythol. & les Fables expliq.* T. II. p. 650. & ſeqq. ed. in 4. Mr. *Pelloutier*, a, me ſemble, prouvé inconteſtablement que le Dieu ſuprême des Celtes, *Eſus*, *Teut*, ou *Odin* étoit le Dieu de la guerre Voy. *Hiſt. des Celtes* T. II. ch. 7. Il ne faut pas objecter que le Pere des Dieux & des hommes, n'a pu être appellé en même tems le Pere des combats ſans une contradiction manifeſte ; l'*Edda* établit ce fait de maniere à n'en pouvoir douter ; d'ailleurs les contradictions n'empêchent pas toujours une opinion d'être reçue ; on trouve des arrangemens & des explications. Les Celtes regardoient la guerre comme une occupation très ſainte. Elle fourniſſoit, ſuivant eux, une occaſion de montrer ſa bravoure, de remplir les vûes de la providence qui avoit été de nous placer ici bas, comme ſur un champ de bataille, & de ne rien accorder qu'à la force & à la valeur.

(*c*) Ce raiſonnement ſur les noms d'*Odin* peut renfermer quelque choſe de vrai. Le Texte rapporte un grand nombre de ces noms que j'ai ſupprimés par égard pour les oreilles qui ne ſont pas accoutumées aux ſons Gothiques. Il eſt certain que preſque tous les noms donnés au Dieu ſuprême, ont été des epithétes priſes des qualités qu'on lui attribuoit, des lieux où on l'adoroit, des choſes qu'il avoit faites &c. Cette diverſité de noms a ſouvent trompé les ſavans

qui ſe ſont appliqués à l'étude de la Religion Celtique, comme ceux qui ont travaillé ſur la Mythologie Grecque ou Romaine. Dans les anciennes Poëſies Islandoiſes on trouve le Dieu ſuprême deſigné de plus de cent vingt & ſix manieres différentes. Elles ſont toutes rapportées dans la *Scalda* ou le Dictionnaire Poëtique. Il falloit donc en effet quelque étude pour pouvoir rendre compte de toutes ces dénominations, parmi leſquelles il y en a pluſieurs qui ſont alluſion à des événemens particuliers.



ONZIEME FABLE.

Du Dieu Thor fils d'Odin.

Là deſſus *Gangler* demanda : Comment s'appellent les autres Dieux ; Quelles ſont leurs fonctions, & qu'ont-ils fait pour la gloire ? *Har* lui dit : *Thor* eſt le plus illuſtre d'entr'eux, on l'appelle *Aſa Thor*, le Seigneur *Thor*, ou *Ake-Thor*, *l'agile Thor.* C'eſt le plus fort des Dieux & des hommes (*a*). Son Royaume ſe nomme *Thrudwanger ;* Il y poſſéde un palais dans lequel il y a 540. Sales ; c'eſt la plus grande maiſon qu'on connoiſſe, comme cela eſt dit dans le Poëme de *Grimnis.* „ Il y a „ 540. Sales dans le palais tortueux du *Dieu Thor ;* & je „ crois qu'il n'y a pas de plus grande maiſon que celle „ de cet ainé des fils. „ Le char de *Thor* eſt tiré par deux boucs, c'eſt ſur ce char qu'il va dans le pais des géans, auſſi l'appelle-t-on *le rapide Thor.* Il poſſéde de plus trois choſes précieuſes, la premiere eſt une maſſue, nommée *Miolner*, que les Géans de la gelée, & ceux des montagnes, reconnoiſſent bien quand ils la voyent lancée contr'eux dans les airs ; & cela n'eſt pas étonnant, car ce Dieu a ſouvent briſé de cette maſſue les têtes de leurs peres & de leurs parens. Le ſecond joyau qu'il poſſéde, eſt ce qu'on nomme, le *baudrier de vaillance ;* lorſqu'il le ceint, ſes forces s'augmentent de moitié. Le troiſieme qui eſt fort précieux, ſont ſes gants de fer, dont il ne peut ſe paſſer quand il veut prendre le manche de ſa maſſue. Perſonne n'eſt aſſez ſavant pour rapporter tous ſes merveilleux exploits ; cependant je pourrai vous en raconter un ſi grand nombre que le jour

finira plutôt que les récits de tous ceux dont je me souviens. *Gangler* lui dit alors : J'aime mieux apprendre quelque chose des autres fils d'*Odin*. *Har* lui répondit en ces mots.

REMARQUES SUR LA ONZIEME FABLE.

(*a*) On se rappellera ici ce que j'ai dit plus haut de cette Divinité des Celtes. La fonction de lancer la foudre qu'on lui attribuoit, la faisoit passer pour la plus belliqueuse & la plus redoutable de toutes. C'étoit aussi *Thor* qui regnoit sur les airs, distribuoit les saisons, excitoit ou appaisoit les tempêtes. *Thor*, dit Adam de Brême, *est le Dieu qui suivant ces peuples gouverne le tonnerre, les vents, les pluies, le beau tems & les récoltes.* v. Hist. Ecclef. On le regardoit en général comme une Divinité favorable aux hommes, comme celui qui les défendoit contre les attaques des géans & des mauvais génies. Il les combattoit & les poursuivoit sans cesse. Le nom de son palais signifie en Gothique : *Azyle contre la Terreur* : Comme il étoit le Premier né du Dieu suprême, la premiere & la principale Intelligence provenne de son union avec la matiere, on en avoit fait une Divinité mitoyenne, un médiateur entre Dieu & les hommes. Il est vraisemblable que plusieurs peuples l'ont aussi vénéré comme l'Intelligence qui animoit le Soleil & le Feu. Le culte des Perses avoit à cet égard, comme à bien d'autres, la plus grande conformité avec celui des Celtes. Les premiers disoient que la plus illustre des Intelligences créées étoit celle qu'on servoit sous le Symbole du Feu ou du Soleil dans lequel elle résidoit : Ils l'appelloient *Mithr-as*, ou le Seigneur Médiateur (le mot d'*As* signifie encore Seigneur en Persan.) Ils entretenoient aussi bien que les Scandinaves un feu perpétuel & sacré, par une suite de cette persuasion. Les Scythes, au rapport d'*Hérodote*, & d'*Hesychius* adoroient cette Divinité, sous le titre de *Gœto-Syrus*, qui signifie le *bon Astre.* Ce mot de *Syr* ou de *Seir* que les Perses employoient pour désigner le Soleil, semble être le même, dans un dialecte différent, que celui de *Thor*; Les anciens peuples du Nord prononçoient le *Th* comme

comme les Anglois d'aujourd'hui, c. d. comme une eſpece de *DS*; Ils avoient un caractere particulier pour cette lettre qui s'eſt perdue dans les autres dialectes de la langue Saxonne. Toutes les Nations Celtiques ont auſſi connu le culte du Soleil, ſoit qu'elles l'ayent diſtingué de *Thor*, ſoit qu'elles ayent adoré l'un comme le Symbole de l'autre. On célébroit autrefois partout une fête au ſolſtice d'hyver, pour témoigner la joye qu'on avoit de le voir ſe rapprocher de cette partie du Ciel. On lui ſacrifioit des chevaux, emblême, dit *Hérodote*, de la rapidité de cet aſtre. C'étoit la plus grande ſolennité de l'année; on l'appelloit en pluſieurs endroits *Jole* ou *Juul*, du mot de *Hiaul* ou *Houl* qui ſignifie encore aujourd'hui *le Soleil* dans les langues de *Baſſe-Bretagne* & de *Cornouailles*. Quand la Religion Celtique céda à la Chrêtienne, les réjouiſſances, les feſtins, les aſſemblées nocturnes que cette fête autoriſoit, ne furent point ſupprimées, tout indécentes qu'elles étoient. On eut craint de tout perdre en voulant tout gagner. Il fallut ſe contenter d'en ſanctifier le but, en les appliquant à la naiſſance de N. S. dont l'anniverſaire tomboit ſur un tems peu éloigné. Dans les langues du Nord *Juul* ſignifie aujourd'hui la fête de Noël, & la maniere dont le peuple la célébre en divers endroits, rappelle auſſi bien que ce nom, diverſes circonſtances de ſa premiere origine. Voy. *Scheffer. Upſal. Antiq.* c. 7. *Pellout. Hiſt. des Celt.* T. II. c. 12.



DOUZIEME FABLE.

Du Dieu Balder.

Le ſecond fils d'*Odin* ſe nomme *Balder:* Il eſt d'un très bon naturel, fort loué des hommes, ſi beau de ſa figure, & d'un regard ſi éblouiſſant, qu'il ſemble répandre des rayons: Et pour vous faire comprendre la beauté de ſes cheveux, vous devez ſavoir que l'on appelle la plus blanche de toutes les herbes, *le ſourcil de Balder* (*a*). Ce Dieu ſi brillant & ſi beau eſt auſſi très éloquent & très benin, mais telle eſt ſa nature qu'on ne peut jamais rien changer aux jugemens qu'il a prononcés. Il demeure dans la ville de *Breidablik*, dont j'ai déjà parlé. Cette demeure eſt dans le Ciel, & rien d'impur ne peut y demeurer, comme il eſt dit dans ces vers: „ *Balder* poſſéde des palais dans *Breidablik*, & je ſais qu'il y „ a dans ce lieu des colomnes, ſur leſquelles ſont gravées „ des runes propres à évoquer les morts. „ Le troiſieme Dieu eſt celui qu'on nomme *Niord.* Il demeure dans le lieu nommé *Noatun.* Il eſt le maître des vents, il appaiſe la mer & le feu. On doit l'invoquer pour qu'il rendre heureuſes la navigation, la chaſſe & la pêche. Il eſt ſi riche, qu'il peut donner à ceux qui le ſervent des pays & des tréſors, & il mérite auſſi d'être invoqué à cauſe de cela (*b*). *Niord* n'eſt pas de la race des Dieux. Il a été élevé à *Vanheim*, (le pays des Vanes) mais les *Vanes* le donnerent en ôtage aux Dieux, & prirent en ſa place *Haner;* par ce moyen la paix fut rétablie entre les Dieux & les *Vanes.* *Niord* à épouſé *Skada* fille du Géant *Thiaſſe.* Elle préfére de demeurer dans les

lieux qu'habite ſon pere, c'eſt à dire, dans le pays des montagnes ; mais *Niord* aime mieux demeurer près de la mer : Cependant ils ſe ſont enfin arrangés en convenant, qu'ils paſſeroient neuf nuits dans les montagnes, & trois ſur les bords de la mer. Un jour *Niord* revenant des montagnes compoſa cette chanſon. „ Que je „ haïs le ſéjour des lieux montueux ! Je n'y ai paſſé que „ neuf nuits, mais elles m'ont ſemblé d'autant plus lon- „ gues. On n'y entend que les hurlemens des loups, „ au lieu du doux chant des cygnes qui habitent les riva- „ ges. „ *Skada* fit ces vers pour lui répondre. „ Eſt-ce „ que je puis mieux dormir dans la couche du Dieu de „ la mer, pendant que les oiſeaux accourant tous les ma- „ tins de la forêt me reveillent par leurs cris ? „ Alors *Skada* s'en retourna dans les montagnes où demeure ſon pere : Là ſouvent prenant ſon arc & chauſſant ſes patins, elle s'occupe à la chaſſe des bêtes féroces.

REMARQUES SUR LA DOUZIEME FABLE.

(*a*) De toutes les Nations qui ont autrefois ſuivi la Religion Celtitique, il n'y en a aucune qui nous en ait tranſmis les détails que les Islandois. Si nous ne ſommes donc pas toujours en état de prouver que certains points de la doctrine de l'Edda ayent été reçus par les autres peuples Celtes, faudra-t-il en conclure que ces dogmes leur ayent été inconnus ? L'analogie ſeule ſembleroit nous autoriſer à juger le contraire. Les conformités qui ſe trouvent dans la partie qui nous eſt connue, ſemblent répondre pour celle qui ne l'eſt pas. Mais ce raiſonnement que je crois fondé, ne me diſpenſera pas de chercher ſoigneuſement ces rapports dans toutes les ruines de l'antiquité, où j'en pourrai trouver des veſtiges. Il y a ici matiere à s'exercer. Qui eſt ce Dieu *Balder ?* Les autres peuples de l'Europe l'ont-ils connu ? Il me paroît vraiſemblable que *Balder* eſt

le même que les Noriciens & les Gaulois adoroient ſous le nom de *Belenus*. C'étoit un Dieu aſſez célébre chez les Celtes. Pluſieurs inſcriptions en font mention. On a même trouvé des monumens où il eſt deſigné par ſes attributs. Celui qui a été longtems conſervé au château de *Polignac* le repréſentoit avec une tête rayonnante, & une grande bouche ouverte, ce qui convient trait pour trait, avec la peinture qu'en fait ici l'*Edda*, comme d'un Dieu reſplendiſſant & éloquent. On voit aiſément, que *Belen* & *Balder* viennent de la même origine, c. d. du mot Phrygien *Bal*, ou *Ballen* qui ſignifie *Roi*, & que l'on donnoit autrefois au Soleil. *Selden* croit que les anciens Bretons l'appelloient *Belertucades*, *de Diis Syris* Synt. 2. c. 1. C'étoit *l'Apollon* des Grecs & des Romains, le Soleil conſidéré comme un aſtre benin & ſalutaire, qui chaſſoit les maladies, animoit les eſprits, échauffoit l'imagination, cette mère féconde de la Poëſie & de tous les autres Arts.

(*b*) Ce Dieu a été adoré par tous les anciens Celtes ſans excepter les Perſes, & les peuples des environs du Pont Euxin & de la mer Caſpienne. Ils plaçoient tous un génie ou un Dieu dans les eaux, ſoit de la mer, ſoit des fleuves ou des fontaines. Ce Dieu vouloit être adoré, ſervi, comblé de préſens. En divers endroits des Gaules, on lui conſacroit toutes les années des animaux, des étoffes précieuſes, des fruits, de l'or, & de l'argent. On le croyoit promt à s'irriter, & d'une bonté tout au moins fort équivoque, ce qui ne convenoit pas mal au maître d'un élément perfide. Auſſi l'*Edda* ſe fait ſcrupule de le croire de la même famille que les Dieux. Le petit peuple de divers endroits d'Allemagne & du Nord eſt encore perſuadé de nos jours, que les hommes lui doivent un tribut annuel, & que lorſqu'un homme ſe noye, c'eſt ce Dieu qui l'a emporté. On l'appelle en Allemagne *der Nix*, & autrefois dans le Nord, *Nocken*; on n'avoit pas d'autre phraſe pour deſigner la mort d'un homme qui périſſoit dans les eaux, que de dire, *Nocken* l'a pris, & c'eſt delà ſans doute, que vient le mot françois *Noyer* : Les Gaulois appelloient cette divinité *Neith* ; on croyoit qu'elle réſidoit dans la mer & dans les étangs : Il y avoit près de Genéve dans le lac qui

porte le nom de cette ville, un rocher qui lui étoit consacré, & qui porte encore le nom de *Neiton*; ce nom se rapproche extrêmement de celui de *Noatun* qui suivant l'*Edda* est le séjour du Dieu des Eaux. Les Romains avoient retenu & le culte & le nom de ce Dieu, servi par les anciens peuples Celtes d'Italie. En général toutes les nations de l'Europe ont eu beaucoup de vénération pour cette fausse Divinité, & rien n'a été plus difficile que de les détourner du culte qu'elles lui rendoient; c'est le sujet des défenses d'un grand nombre de Conciles. Au sein même du Christianisme le peuple a continué longtems à se rendre en foule auprès de certaines fontaines, pour adorer le génie bienfaisant qui par un pouvoir incompréhensible faisoit couler ses eaux avec une abondance toujours égale: On les couvroit de fleurs & de présens: On y faisoit des libations:

O fons Blandusiæ splendidior vitro
Dulci digne mero; non sine floribus
Cras donaberis hædo. - - -



TREIZIEME FABLE.

Du Dieu Frey, & de Freya.

Niord eut enſuite dans ſa demeure de *Noatun*, deux enfans nommés *Frey* & *Freya*, tous les deux beaux & puiſſans. *Frey* eſt le plus doux de tous les Dieux, il gouverne la pluye & le Soleil, & tout ce qui naît de la terre. Il faut l'invoquer pour obtenir une ſaiſon favorable, l'abondance & la paix, car c'eſt lui qui diſpenſe la paix & les richeſſes. *Freya* eſt la plus favorable des Déeſſes; le lieu où elle habite dans le Ciel, ſe nomme *l'aſſemblée des peuples.* Elle va à cheval par tout où il y a des combats, & s'attribue la moitié des morts; l'autre moitié eſt à *Odin.* Son palais eſt grand & magnifique, elle en ſort aſſiſe ſur un char trainé par deux chats. Elle exauce très favorablement les voeux de ceux qui lui demandent ſon aſſiſtance. C'eſt d'elle que les Dames ont reçû le nom qu'on leur donne dans nôtre langue. Elle aime beaucoup les Poëſies galantes & il eſt bon de l'adorer pour être heureux en amour (*a*). *Gangler* dit là-deſſus: Tous ces Dieux me paroiſſent avoir bien de la puiſſance, & il n'eſt pas étonnant que vous ayez la vertu d'opérer tant de belles choſes, puiſque vous ſavez qu'elles ſont les qualités & les fonctions de chaque Dieu, & ce qu'il faut lui demander pour réuſſir; mais y en a t-il encore d'autres que ceux que vous avez nommés (*b*)?

REMARQUES SUR LA TREIZIEME FABLE.

(*a*) *Frey* eſt quelque Intelligence ou Divinité ſubalterne qui réſidoit dans les airs. *Freya* qui a été ſouvent confondue avec *Frigga*, eſt la

Déesse de l'amour, la *Venus* des Scandinaves. Les Dames se nomment en Danois *Fruer*, & en ancien Gothique le mot de *Freya* paroît avoir signifié la même chose. Le nom d'*Aphroditis* donné à *Venus* par des peuples de Grece n'auroit-il pas quelque rapport avec ceci? La galanterie étant une des principales vertus de tout vaillant chevalier, il étoit juste que la Déesse de l'amour fut chargée de récompenser au moins une partie de ceux qui mouroient les armes à la main.

(*b*) Les peuples établis dans la Scandinavie avant l'arrivée d'Odin étoient des gens fort simples, & qu'on étonnoit aisément. Ce conquérant les soumit autant par des dehors imposants que par la force des armes. Etonnés de ses succès, que leur ignorance avoit faits & ne pouvoit comprendre, ils avoient envoyé chez *Odin* même pour tâcher d'en découvrir la cause. On a vu que c'étoit le but de Gangler, ou du Roi qui en avoit pris le nom. Il apprend ici tant de circonstances nouvelles des fonctions de chaque Dieu, & du culte qu'on doit leur rendre pour s'attirer leur faveur, qu'il croit avoir percé le mystére, & s'être mis en état de balancer le crédit de son Rival.



QUATORZIEME FABLE.

Du Dieu Tyr.

Har répondit: Il y a le Dieu *Tyr* qui eſt le plus hardi & plus intrépide des Dieux: Il diſpenſe les victoires à la guerre; c'eſt pourquoi les guerriers font bien de s'adreſſer à lui. Il eſt paſſé en proverbe de dire: *brave comme Tyr*, pour déſigner un homme qui ſurpaſſe les autres en valeur. Voici une preuve de ſon intrépidité. Les Dieux voulurent un jour perſuader au Loup *Fenris*, de ſe laiſſer attacher; mais celui-ci craignoit que les Dieux ne vouluſſent plus le délier enſuite, & refuſa conſtamment de ſe laiſſer enchaîner, juſqu'à ce que *Tyr* eut mis ſa main en gage dans la gueule de ce monſtre. Les Dieux n'ayant pas jugé à propos de retirer ce gage, le loup emporta la main du Dieu, la coupant dans l'endroit qu'on nomme à cauſe de cela, *l'articulation du Loup*. Depuis ce tems là le Dieu n'a plus qu'une main: Sa grande prudence a donné lieu à cette façon de parler: Il eſt prudent comme *Tyr;* mais on ne croit pas qu'il aime à voir les hommes vivre en paix. Il y a un autre Dieu nommé *Brage* qui eſt célébre par ſa ſageſſe, par ſon éloquence, & ſon air majeſtueux. Non ſeulement il eſt très habile dans la poëſie, mais c'eſt de lui que cet art eſt appellé *Brager*, & que les poëtes diſtingués ont reçu leurs noms. Sa femme s'appelle *Iduna*, elle garde dans une boëte des pommes dont les Dieux goûtent, quand ils ſe ſentent vieillir, parce qu'elles ont le pouvoir de les rajeunir. C'eſt par ce moyen qu'ils ſubſiſteront juſqu'aux ténébres des derniers tems. Là-deſſus *Gangler* s'écria: Certainement

ment les Dieux ont confié un grand trésor à la garde & à la bonne foi d'*Iduna* (*a*). *Har* souriant, lui dit : Aussi arriva-t-il qu'ils coururent une fois le plus grand risque du monde, comme je pourrai vous le raconter, quand vous aurez appris les noms des autres Dieux.

REMARQUES SUR LA QUATORZIEME FABLE.

(*a*) *Tyr* étoit quelque Divinité inférieure qui présidoit particulierement aux combats. Je ne crois pas qu'il en soit fait mention autre part que dans l'*Edda* & les autres monumens Islandois. De *Tyr* s'est formé *Tirs-dag* nom du troisieme jour de la semaine. On peut dire la même chose de *Brage*, quoique l'on sache que les Gaulois avoient aussi un Dieu de l'Eloquence, mais j'ignore si c'est le même que celui-ci. Les pommes d'*Iduna* sont d'une invention assez agréable : On y retrouve le systême favori des Celtes sur le dépérissement insensible & continuel de la nature & des Dieux qui lui étoient unis ou en dépendoient.



QUINZIEME FABLE.

De Heimdall, & de quelques autres Dieux.

Un autre Dieu très ſaint & très puiſſant eſt celui qu'on nomme *Heimdall :* Il eſt fils de neuf vierges qui ſont ſœurs ; on l'appelle auſſi le Dieu *aux dents d'or*, parce qu'il a les dents de ce métal ; il demeure au bout du pont de *Bifroſt*, (*de l'arc en ciel*,) dans le Château nommé *le fort céleſte.* C'eſt le gardien des Dieux. Il lui eſt ordonné de ſe tenir à l'entrée du Ciel pour empêcher les Géans de forcer le paſſage du pont. Il dort moins qu'un oiſeau, & voit la nuit comme le jour à cent lieues autour de lui : Il entend l'herbe croître ſur la terre, la laine ſur les brebis, & tout ce qui fait le moins de bruit. Il a outre cela une trompette qui ſe fait entendre par tous les mondes. Voici des vers qu'on a fait ſur ce Dieu : „ *Le fort céleſte* eſt le Château où demeure „ *Heimdall*, ce garde ſacré du Ciel qui boit le divin hy- „ dromel dans les tranquilles palais des Dieux. „

On compte auſſi parmi les Dieux *Höder* qui eſt aveugle, mais extrêmement fort ; les Dieux & les hommes voudroient bien qu'on n'eut jamais beſoin de prononcer ſon nom, mais les Dieux & les hommes conſerveront un long ſouvenir des exploits qu'ont fait ſes mains. Le neuvieme Dieu eſt le taciturne *Vidar* qui porte des ſouliers fort épais & ſi merveilleux qu'il peut avec leur ſecours marcher dans les airs & ſur les eaux ; il eſt preſque auſſi fort que le Dieu *Thor* lui même, & il eſt d'une grande conſolation pour les Dieux dans les

conjonctures critiques. Le dixieme Dieu, *Vile* ou *Vali*, est l'un des fils d'*Odin* & de *Rinda;* il est audacieux à la guerre & très habile archer. Le onzieme est *Uller* fils de *Sifia*, beau fils de *Thor;* il tire les flêches avec tant de promptitude & court si bien en patins, que personne ne peut combattre avec lui. Il est d'ailleurs d'une belle figure, & posséde toutes les qualités d'un Héros, c'est pourquoi il est bon de l'invoquer dans les duels. *Forsete* est le nom du douzieme Dieu; il est fils de *Balder:* Il posséde dans le Ciel un palais qu'on nomme *Glitner*. Tous ceux qui le prennent pour juge dans leurs procès s'en retournent reconciliés. C'est le meilleur Tribunal qu'il y ait parmi les Dieux & les hommes comme il est dit dans ces vers: „ *Glitner* est le nom d'un palais soutenu par des colonnes d'or & couvert d'argent; c'est „ là que se tient la plûpart du tems *Forsete*, qui assoupit „ toutes les querelles.

REMARQUES SUR LA QUINZIEME FABLE.

Je n'ai aucune remarque à proposer sur cette Fable, que tout lecteur ne puisse faire aussi bien que moi. La plupart des Divinités dont il y est fait mention ne nous sont connues que par l'*Edda*. Peut-être que quelques unes ont été ignorées des autres Nations Celtiques, & ne doivent être regardées que comme des compagnons du vainqueur du Nord deifiés dans les âges suivans.

SEIZIEME FABLE.

De Loke.

Quelques uns mettent *Loke* au nombre des Dieux : D'autres l'appellent, *le calomniateur des Dieux*, *l'artisan des tromperies*, *& l'opprobre des Dieux & des hommes.* Son nom est *Loke*, il est fils du Géant *Farbaute* & de *Laufeya*. Ses deux freres sont *Bileister* & *Helblinde* (*l'aveugle mort.*) *Loke*, est beau & bien fait de son corps, mais il a l'esprit mauvais, léger & inconstant; il surpasse tous les hommes dans cette science qu'on nomme ruse & perfidie. Il a souvent exposé les Dieux aux plus grands périls, & les en a souvent tiré par ses artifices. Sa femme se nomme *Signie ;* il a eu d'elle *Nare* & quelques autres fils. Il a eu de plus trois enfans de la Géante *Angerbode* (*messagere de malheur :*) L'un est le loup *Fenris*, le second est le *grand serpent* de *Midgard*, & le troisieme est *Hela* (*la mort*) (*a*). Les Dieux n'ignoroient pas qu'on élévoit ces enfans dans le pays des Géans ; ils avoient appris par plusieurs Oracles tous les maux qu'ils en devoient recevoir ; leur origine maternelle étoit un mauvais augure, & la paternelle plus encore. Le Pere Universel depêcha donc des Dieux pour lui amener ces enfans. Quand ils furent venus, il jetta le serpent dans le fond de la grande mer, mais ce monstre s'y accrut si fort, qu'il ceignit dans le fonds des eaux le globe entier de la terre, & qu'il peut encore se mordre lui même l'extrêmité de la queue. *Hela* fut précipitée dans le *Niflheim* (*les enfers*) où on lui donna le gouvernement de neuf mondes, pour qu'elle y distribue des loge-

mens à ceux qui lui ſont envoyez, c'eſt à dire, à tous ceux qui meurent de maladie ou de vieilleſſe. Elle poſſéde dans ce lieu de vaſtes appartemens fort bien conſtruits, & défendus par de grandes grilles. Sa ſale eſt *la Douleur*, ſa table *la Famine;* ſon couteau *la Faim;* ſon valet *le Retard;* ſa ſervante *la Lenteur;* ſa porte *le Précipice;* ſon veſtibule *la Langueur;* ſon lit *la Maigreur* & *la Maladie;* ſa tente *la Malédiction:* La moitié de ſon corps eſt bleue, l'autre moitié eſt révêtue de la peau & de la couleur humaine. Elle a un regard effrayant, ce qui fait qu'on peut aiſément la reconnoitre (*b*).

REMARQUES SUR LA SEIZIEME FABLE.

(*a*) Je dirois que *Loke* eſt le *Momus* des Dieux du Nord, ſi les tours qu'il leur joue, & dont on va voir quelques exemples, ne paſſoient le plus ſouvent la raillerie. D'ailleurs ces monſtres qu'il a engendrés & qui doivent auſſi bien que leur Pere, livrer de rudes combats aux Dieux; dans les derniers tems, indiquent manifeſtement un dogme peu différent de celui du mauvais principe. Quoiqu'en ayent pû dire quelques Savans, cette opinion n'a point été inconnue aux Perſes, ni aux Celtes; peut-être que l'on doit ſeulement leur accorder qu'elle n'appartient pas à leur plus ancienne Religion. Cet état de criſe & de travail dans lequel ils croyoient la nature, & ces aſſauts qu'elle devoit ſoutenir au dernier jour, les acheminoient inſenſiblement à imaginer une Puiſſance qui fut l'ennemie des Dieux & des hommes, & l'artiſan de tous les maux qui déſolent cet Univers. C'étoit la fonction *d'Arimane* chez les Perſes; c'eſt celle de *Loke* chez nos Scandinaves. *Loke* produit le grand ſerpent qui embraſſe le monde entier dans les replis de ſon corps, & dont certains traits de la même Mythologie ſemblent montrer qu'on a voulu faire l'emblême de la corruption ou du péché. Il donne encore naiſſance à *Hela* ou

la *Mort*, cette Reine des Enfers, dont l'*Edda* nous fait ici un portrait ſi ſingulier. Le mauvais principe peut-il être mieux caractériſé?

(*b*) *Cimbri & Celtiberi in acie exultabant, tanquam glorioſe & feliciter vitâ exceſſuri. Lamentabantur in morbo quaſi turpiter & miſerabiliter perituri.* Valer. Maxim. c. 6. *Les Cimbres & les Celtiberes ſautoient de joye en marchant au combat, comme devant ſortir de ce monde d'une maniere également heureuſe & honorable: Ils ſe lamentoient au contraire dans les maladies, de ſe voir menacés d'une fin honteuſe & miſérable.* Voilà qui prouve bien que ce dogme de l'*Edda* a été celui de tous les Celtes: Telle étoit auſſi l'impreſſion qu'il produiſoit ſur leurs eſprits. Je pourrois accumuler des autorités des anciens qui viendroient encore à l'appui; mais je renvoye là deſſus au Livre quatrieme de l'Introduction à l'hiſtoire de Dannemarc. Remarquons cependant que cet Enfer, dont il eſt ici queſtion, où la mort reſerve des peines plus malignes que cruelles à ceux qui ne ſont pas morts les armes à la main, n'eſt pas un Enfer éternel, mais ſeulement une hôtellerie, ou, ſi l'on veut, une priſon, dont les habitans ſortiront au dernier jour, pour être jugés ſur d'autres principes, & condamnés ou abſous pour des vertus ou des vices plus réels. A cet Enfer d'attente étoit oppoſé un Elyſée auſſi peu durable. C'eſt le *Valhalla* dont il ſera bientôt queſtion. On voit avec ſurpriſe, en liſant attentivement cette Mythologie, que tout y eſt beaucoup mieux lié & plus conſéquent, que ce que nous connoiſſions dans le même genre. Les Dieux inférieurs, créés avec ce monde, unis à lui par leur nature & la conformité de deſtinée, avoient tout à craindre pour les derniers tems de la part des ennemis de la nature. Dans la vûe de ſe mettre en état de leur réſiſter, ils appelloient à eux tous les guerriers qui avoient fait preuve de valeur, en répandant leur ſang dans les combats. Reçus dans le ſéjour des Dieux on les exerçoit encore aux opérations de la guerre, pour les tenir toujours en haleine, dans l'attente du grand combat. Leurs plaiſirs, leurs occupations, tout étoit dirigé vers ce but: A l'égard des hommes lâches ou pacifiques, qu'en euſſent fait des Dieux menacés d'une attaque auſſi imprévue que dangereuſe? On les donnoit à garder à la mort, qui puniſſoit leur foibleſſe par

des langueurs, & des maladies. Tout cela ne tiroit point à conséquence pour l'Enfer & le Paradis éternels qu'on verra crayonnés dans l'Edda avec bien plus de force & de dignité. Là on ne tiendra compte que de la bonne foi, de la justice, de l'intégrité, de la chasteté.



DIX ET SEPTIEME FABLE.

Du loup Fenris.

A l'égard du loup *Fenris* les Dieux le nourrirent chez eux, & il n'y avoit que *Tyr* qui osât lui donner à manger. Cependant comme ils apperçurent qu'il croissoit prodigieusement chaque jour, & que les oracles les avertissoient qu'un jour il leur seroit funeste, ils prirent le parti de lui faire des fers extrêmement solides, & les présentant au loup, ils lui proposerent de se les mettre pour essayer ses forces, en tâchant de les rompre. Le loup ayant bien vu que cela ne lui seroit pas difficile, laissa faire aux Dieux ce qu'ils voulurent, & tendant ensuite les nerfs avec violence, il brisa les liens & se délivra. Les Dieux voyant cela firent de nouveaux fers de moitié plus forts qu'ils engagerent le loup à essayer, lui disant, que s'il les rompoit, il donneroit une grande idée de sa vigueur. Le loup soupçonnoit bien, que ces seconds liens ne seroient pas aisés à rompre, mais pensant que sa force s'étoit augmentée, & qu'on ne peut devenir célebre sans courir quelque risque, il se laissa volontairement enchainer. Aussi-tôt que cela fut fait, le loup se secoue, se roule, heurte de ses fers contre terre, tend ses membres avec violence, & brise enfin ses liens, dont il fait sauter les pieces bien loin autour de lui: Par ce moyen il fut délivré de ses fers, d'où vient le proverbe qu'on emploie, lorsqu'on fait de grands efforts. Les Dieux desespéroient après cela de pouvoir jamais lier ce loup; C'est pourquoi le Pere Universel envoya *Skyrner*, le Messager du Dieu *Frey* dans le

païs

païs des génies noirs vers un Nain, pour qu'il fit un nouveau lien. Ce lien étoit uni & ſouple comme un ſimple cordon, & cependant très fort comme vous allez en juger. Lorſqu'on l'apporta aux Dieux, ils remercierent bien ceux qui en avoient été les porteurs, & emmenant le loup avec eux dans l'Isle d'un certain lac, ils lui montrerent ce cordon, le priant d'eſſayer de le rompre, & l'aſſurant qu'il étoit un peu plus fort qu'on ne le croiroit en le voiant ſi mince. Ils le prenoient eux mêmes tour à tour dans leurs mains, eſſayant inutilement de le rompre, & lui diſoient, qu'il n'y avoit que lui qui pût en venir à bout. Le loup leur répondit: Ce cordon que vous me préſentez eſt ſi mince, qu'il n'y aura point de gloire à le rompre, ou s'il y a quelque artifice dans la maniere dont il eſt fait, quoiqu'il paroiſſe fragile, je vous aſſure qu'il ne touchera jamais mes pieds. Les Dieux l'aſſurerent qu'il romproit aiſément un lien ſi léger, puiſqu'il avoit déja briſé les fers les plus ſolides; ajoutant que s'il ne pouvoit y réuſſir, comme alors il auroit montré qu'il n'étoit plus à craindre pour eux, ils ne ſe feroient aucune peine de le délivrer auſſitôt. Je crains bien, repliqua le monſtre, que ſi vous m'attachez une fois, & que je ne puiſſe me délivrer moi-même, vous ne me lâchiez bien tard: C'eſt pourquoi je ne me laiſſe pas lier volontiers, mais ſeulement pour vous montrer que je ne ſuis pas un poltron: Cependant il faut qu'un de vous mette ſa main dans ma gueule pour m'être un gage que vous ne me trompez pas. Alors les Dieux ſe regardant les uns les autres ſe trouverent dans une alternative très embarraſſante, jusqu'à ce que *Tyr* ſe préſenta pour lui confier ſa main droite. Les Dieux ayant alors lié le loup, il s'éten-

dit fortement, comme il avoit déja fait, & tâcha de toutes ſes forces de ſe dégager; mais plus il faiſoit d'effort, plus le lien le ſerroit étroitement, & tous les Dieux, excepté *Tyr*, faiſoient à cette vûe de grands éclats de rire. Le voyant donc pour jamais arrêté, ils prirent un bout de ſon lien, & le firent paſſer par le milieu d'un grand rocher plat, qu'ils enfoncerent bien avant dans la terre: Enſuite pour s'en aſſurer encore mieux ils attacherent le bout qui paſſoit à une groſſe pierre qu'ils jetterent encore plus bas. Le loup ouvrant ſa gueule énorme s'efforçoit de les mordre, & ſe rouloit avec violence ce que les Dieux voyant, ils lui lancerent dans la gueule une épée qui lui perçant la machoire inférieure, s'enfonça juſqu'à la garde, enſorte que la pointe atteignoit juſqu'au palais. Les hurlemens qu'il pouſſa alors furent horribles, & depuis ce tems là l'écume ſort ſans ceſſe de ſa bouche avec tant d'abondance, qu'elle forme un fleuve, qu'on nomme *Vam*, (*les vices:*) Mais ce monſtre rompra ſes chaînes au crépuſcule des Dieux, c'eſt à dire, à la fin du monde (*a*). Telle eſt la race ſcélérate que *Loke* a engendrée. La-deſſus *Gangler* dit à *Har:* Mais puiſque les Dieux ont tant à craindre de la part de ce loup, & de tous les monſtres qu'il a produits, pourquoi ne les ont-ils pas mis à mort? *Har* lui repliqua: Les Dieux ont tant de reſpect pour la ſainteté de leurs tribunaux & de leurs villes d'azyle, qu'ils n'ont pas voulu les ſouiller du ſang de ce loup, quoique les Prophéties leur ayent appris qu'il ſeroit un jour funeſte à *Odin* (*b*).

REMARQUES SUR LA DIX-SEPTIEME FABLE.

(*a*) On ne ſauroit douter que ce loup ne ſoit l'emblême du mauvais Principe, ou de quelque Puiſſance ennemie de la nature. Ce fleuve

de vices formé de ſon écume eſt un de ces traits qui indiquent manifeſtement une allégorie. Je montrerai dans un autre endroit, que celle qu'on vient de lire, auſſi bien que toutes celles du même genre qui ſe trouvent dans l'*Edda*, n'ont été que des manieres figurées & poëtiques de propoſer ce dogme de la Philoſophie des Celtes, des Stoïciens, & de quelques Orientaux, qui établiſſoit que le monde & les Dieux inférieurs devoient ſuccomber un jour à leurs ennemis, & renaître enſuite pour remplir de nouvelles deſtinées.

(*b*) Perſonne n'a encore remarqué que les peuples Celtes euſſent des azyles. La choſe devient cependant bien vraiſemblable quand on a lû ce paſſage de l'*Edda*. Cette inſtitution connue des Grecs, des Romains, des Orientaux, & autoriſée par la Loi Judaïque, auroit-elle été ignorée des nations religieuſes des Celtes? L'idée a dû s'en préſenter par tout aux eſprits: Quand on a commencé à deſtiner des lieux au culte de la Divinité, & que d'une maniere ſolemnelle on eſt convenu de l'y adorer comme l'arbitre de notre deſtinée, comme un juge préſent, & redoutable, n'a-t-il pas été naturel de penſer qu'il ne faloit pas paroître inflexible pour ſes égaux devant un maître qu'on vouloit fléchir, & que cette Divinité ne pardonneroit pas à ceux qui auroient oſé repandre à ſes yeux un ſang qu'elle avoit réſolu d'épargner?



DIX-HUITIEME FABLE.

Des Déeſſes.

Gangler demande: Qui ſont les Déeſſes? La principale, répond *Har*, eſt *Frigga* qui poſſéde un palais magnifique nommé *Fanſal* (*illuſtre demeure*) (*a*). La ſeconde ſe nomme *Saga*. *Eira* fait la fonction de medecin des Dieux. *Géfione* eſt vierge & prend à ſon ſervice toutes les filles chaſtes après leur mort. *Fylla* qui eſt auſſi vierge, porte ſes beaux cheveux flottans ſur ſes épaules; ſa tête eſt ornée d'un ruban d'or, c'eſt elle à qui eſt confiée la toilette & la chauſſure de *Frigga*. Elle eſt de plus la confidente de ſes ſecrets les plus cachés. *Freya* eſt la plus illuſtre des Déeſſes après *Frigga*, elle a épouſé *Oder*, dont elle a eu *Noſſa*, fille ſi belle qu'on appelle de ſon nom tout ce qui eſt beau & précieux. *Oder* l'a quittée pour voyager dans des contrées extrêmement éloignées. *Freya* depuis ce tems-là ne ceſſe de pleurer, & ſes larmes ſont de pur or: On lui donne pluſieurs noms, parce qu'ayant été chercher ſon mari dans pluſieurs pays, chaque peuple lui a donné un nom différent, comme *Vanadis* (*Déeſſe de l'Eſpérance*) &c. Elle porte ordinairement une chaîne d'or. La ſeptieme Déeſſe eſt *Siöna*: Elle s'applique à tourner le coeur & les penſées vers l'amour, & met bien enſemble les garçons & les filles; c'eſt pourquoi les amans portent ſon nom. *Lövna* eſt ſi favorable, ſi bonne, & répond ſi bien aux voeux des hommes, que par un pouvoir particulier que lui ont donné *Odin* & *Frigga*, elle peut reconcilier les amans les plus déſunis. *Vara*, la neuvieme Déeſſe, préſide aux ſer-

mens que font les hommes, & surtout aux promesses des amans; elle est attentive à tous les mysteres de ce genre, & punit ceux qui ne gardent pas la foi donnée. *Vöra* est prudente, sage & si curieuse, que rien ne peut lui demeurer caché. *Synia* est la portiere du palais, elle ferme la porte à ceux qui ne doivent pas entrer. Elle est aussi préposée sur les procès où il s'agit de nier quelque chose par serment, d'où vient le proverbe: *Synia est près de celui qui va nier.* La douzieme se nomme *Lyna;* elle a la garde de ceux que *Frigga* veut délivrer de quelque péril. *Snotra* est une Déesse sage & savante; les hommes & les femmes vertueux & prudens portent son nom. *Gna* est la messagere que *Frigga* dépêche dans les divers mondes pour faire ses commissions. Elle a un cheval qui court dans les airs, & à travers les feux (*b*). On compte aussi *Sol & Bil* au nombre des Déesses, mais on vous a déja expliqué leur nature. Outre cela il y a plusieurs vierges qui servent dans le *Valhalla*, versent à boire de la biere aux héros, & ont soin des coupes & de tout ce qui regarde la table. C'est à quoi se rapporte ce qui est dit dans le Poëme de *Grimnis :* „ Je veux „ que *Rista* & *Mista* me servent des cornes pour boire: „ Ce sont elles qui doivent donner des coupes aux hé- „ ros: „ On nomme ces Déesses *Valkyries; Odin* les envoye dans les combats pour choisir ceux qui doivent être tués, & pour dispenser la victoire. *Gadur*, *Rosta*, & la plus jeune des Fées qui président au tems, *Skulda* (*l'avenir*,) vont tous les jours à cheval choisir les morts, & régler le carnage qui doit se faire. *Jord* ou la terre, mere de *Thor*, & *Rinda*, mere de *Vale*, doivent être aussi rangées parmi les Déesses.

REMARQUES SUR LA DIX-HUITIEME FABLE.

(*c*) J'ai déja remarqué que *Frigga* étoit la Terre, l'Epouſe d'*Odin*, la Mére des Divinités inférieures; & que *Thor* étoit ſon premier-né. Elle faiſoit avec ces deux autres Dieux le Trio ſacré, qu'on ſervoit avec tant de reſpect dans le fameux Temple d'*Upſal*. *Frigga* ou *Frea* y étoit répréſentée couchée ſur des couſſins, entre *Odin* & *Thor*, avec divers attributs qui faiſoient reconnoître la Déeſſe de l'abondance, de la fécondité, & de la volupté. Le vendredi eſt dans les langues du Nord, le jour de *Frea*. Parcequ'elle étoit la Mere du genre humain, les hommes ſe regardoient comme des freres, & vivoient dans une étroite union pendant le peu de tems que duroient les fêtes qui lui étoient conſacrées. *Non bella ineunt*, diſoit *Tacite* de ce tems-là, *non arma ſumunt*, *clauſum omne ferrum*, *pax & quies tunc tantum amata.* On ſe dédommageoit bien enſuite de ce repos forcé, & le Dieu de la guerre n'en étoit que mieux ſervi le reſte de l'année. Je n'ai rien à remarquer au ſujet des autres Déeſſes qui ne nous ſont connues que par l'*Edda*, & qui paroiſſent nées pour la plûpart dans le cerveau des Poëtes du Nord.

(*b*) Les voyages des Déeſſes & des Fées au travers des airs ſont très-ordinaires dans les Poëſies, & dans les Fables des anciens peuples du Nord, & la plupart des nations de l'Europe en ont été perſuadées avec eux. Quand la Religion Chrétienne fut enſuite devenue dominante, on regarda comme l'effet d'un art Diabolique, ce que l'on recherchoit auparavant comme un don précieux, & une marque ſinguliere de la faveur des Dieux. Les Eccleſiaſtiques aſſemblés firent des défenſes très ſéveres, & lancerent des anathêmes contre ceux qui voyageroient dans les airs pendant la nuit. Dans l'ancienne loi de Norvege, nommée *Gulathings Lagen* &c. c. 1. on trouve ce réglement: *Que le Roi & l'Evêque recherchent avec tout le ſoin poſſible ceux qui exercent des ſuperſtitions payennes, qui ſe ſervent d'arts magiques, qui adorent les génies des lieux, des tombeaux ou des fleuves, & qui par une diabolique maniere de voyager ſont portés au travers des airs* &c. Un Concile de *Rouen* cité dans *Burchard*, renferme une défenſe ſemblable. *Conc. Rotom.* L. I,

c. 94. §. 44. Dans quelques endroits le peuple ſe perſuade encore de nos jours que les ſorcieres ſe rendent au ſabbat à cheval & par le milieu des airs, vid. *Keysler Antiq. Sept.* p. 88. Il y a peu de ſuperſtitions populaires qui ne remontent juſques à quelque opinion conſacrée par la Religion Celtique: Il ne faut pas même toujours excepter celles qui ſemblent tenir par certains endroits à des dogmes ou à des faits que la Religion Chretienne peut ſeule nous avoir appris. Des noms ſubſtitués à d'autres, & un vernis de dévotion, ne peuvent faire méconnoître l'ancien fonds à des yeux un peu exercés.



DIX-NEUVIEME FABLE.

De Frey & de Gerde.

Il y avoit un homme appellé *Gimer*, qui étoit de la race des Géans des montagnes; il avoit eu de sa femme *Örboda* une fille nommée *Gerde*, qui étoit la plus belle de son sexe. Un jour *Frey* montant sur le Trône du Pere Universel pour considérer delà tout le monde, apperçût vers le septentrion un magnifique palais au milieu d'une ville; il en vit ensuite sortir une femme dont la chevelure étoit si brillante, que les airs & les eaux en étoient éclairés. A cette vûe *Frey*, par une juste punition de ce qu'il avoit eu l'audace de monter sur ce Trône sacré, fut frappé d'une tristesse soudaine, & de retour chez lui il ne vouloit ni parler, ni dormir, ni boire, & personne n'osoit seulement l'interroger. Cependant *Niord* fit venir *Skirner* qui étoit le confident de *Frey*, & le chargea de demander à son maître quel ennemi juré il pouvoit avoir,' puisqu'il ne vouloit parler à personne. *Skirner* promit de le faire, & allant à *Frey* il lui demanda hardiment pourquoi il étoit si triste & si taciturne; *Frey* lui répondit, qu'il avoit vû une fille si belle & si bienfaite, qu'il mourroit bientôt, s'il ne pouvoit la posséder, & que c'étoit ce qui le rendoit si rêveur. *Va donc*, ajouta-t-il, *obtiens moi la en mariage, si tu l'aménes, tu auras pour récompense tout ce que tu souhaiteras.* *Skirner* s'y engagea à condition que *Frey* voulut lui donner son épée, qui étoit si bonne qu'elle faisoit d'elle même un grand carnage aussi-tôt que son possesseur le lui ordonnoit. *Frey* ne voulant point souffrir de délai, lui en fit aussi tôt présent;

ſent ; après quoi *Skirner* s'étant mis en chemin, obtint cette fille de ſes parens qui lui promirent qu'elle le ſuivroit neuf nuits après qu'il ſeroit parti, & que les nôces ſe feroient dans le lieu nommé *Barey*. *Skirner* ayant été rapporter à *Frey* le ſuccès de ſon meſſage, ce Dieu impatient prononça ces vers: „ Une nuit eſt bien longue, „ deux nuits le ſont plus encore, comment paſſerai-je la „ troiſieme? Souvent un mois entier m'a paru plus „ court que la moitié d'une pareille nuit. „ *Frey* ayant ainſi donné ſon épée ſe trouva ſans armes lorſqu'il combattit contre *Bela;* c'eſt pourquoi il le tua avec une corne de cerf. *Gangler* dit alors : Il me paroit bien étonnant qu'un auſſi brave héros que *Frey* ait donné ſon épée à un autre, ſans en garder une également bonne; il faut qu'il s'en ſoit mal trouvé, lorſqu'il s'eſt battu avec *Bela*, & je jurerois qu'il s'en repentit bien. *Har* lui repliqua: Ce combat ne fut pas bien conſidérable, *Frey* auroit pû tuer *Bela* d'un coup de poing s'il avoit voulu, mais lorſque les fils de *Muſpell*, (*les mauvais Génies*) viendront combattre contre les Dieux, c'eſt alors qu'il aura un véritable regret de n'avoir plus ſon épée.



VINGTIEME FABLE.

De la nourriture des Dieux.

Mais, dit *Gangler:* Si tous les hommes qui ont été tués à la guerre depuis le commencement du monde ſe rendent au palais d'*Odin*, quelle nourriture eſt-ce que ce Dieu donne à une ſi grande multitude? *Har* lui répondit: Vous avez raiſon de dire qu'elle eſt grande, cependant elle s'augmentera encore à l'infini; mais les Dieux ſouhaiteront qu'elle ſoit beaucoup plus conſidérable encore, lorſque le loup *Fenris* arrivera au dernier jour (*a*). Le nombre n'en peut jamais être ſi grand que la chair du ſanglier *Serimner* ne ſuffiſe pour les nourrir: Tous les matins on le cuit, & le ſoir il redevient entier; Je crois que peu de perſonnes ſeroient en état de vous expliquer la choſe comme elle eſt décrite dans ces vers: „ Le cuiſinier *Audhrimer* met cuire le ſanglier *Serimner* „ dans le pot *Eldhrimer*. C'eſt de ce lard le meilleur de „ tous que les héros ſe nourriſſent (*b*). „ Mais, dit *Gangler*, eſt-ce qu'*Odin* mange à la même table que les Héros? *Har* lui répondit: Quand on lui ſert à manger ſur ſa table, il diſtribue ce qu'on lui donne à deux loups nommés *Geri* & *Freki :* Pour lui, il n'a beſoin d'aucune nourriture, le vin lui tient lieu de tout autre aliment, comme cela eſt dit dans ces vers: „ L'illuſtre Pere des „ armées, le victorieux *Odin* raſſaſie lui même ſes deux „ loups, & ne ſe nourrit qu'en beuvant ſans ceſſe du „ vin. „ Deux corbeaux ſont toujours placés ſur ſes épaules, & lui diſent à l'oreille tout ce qu'ils ont vû & entendu de nouveau; l'un s'appelle *Hugin*, (*l'eſprit,*) &

l'autre *Munnin* (*la mémoire.*) *Odin* les lâche tous les jours, & après qu'ils ont parcouru le monde, ils reviennent le soir vers l'heure du repas. C'est pour cela que ce Dieu sait tant de choses, & qu'on l'appelle le Dieu des corbeaux. *Gangler* poursuit & demande : Quelle est cette boisson des héros qu'ils ont en aussi grande abondance que la nourriture? Est-ce qu'ils ne boivent que de l'eau? *Har* lui dit : vous faites une question ridicule : Pouvez-vous croire, que le Pere Universel inviteroit des Rois, des Ducs & des grands Seigneurs pour ne leur faire boire que de l'eau ? Et certainement plusieurs de ceux qui vont au palais d'*Odin*, trouveroient avec raison que cet honneur est bien chérement acheté, s'ils n'y étoient pas mieux régalés, eux qui ont souffert de cruels tourmens, & reçu des blessures mortelles pour y avoir accès. Vous allez voir qu'il en va tout autrement. Il y a dans le *Valhalla* une chévre qui se nourrit des feuilles de l'arbre *Lerada*. De ses mammelles coule de l'hydromel en si grande abondance, qu'on en remplit tous les jours une cruche assez vaste pour que tous les Héros ayent largement dequoi s'enyvrer (*c*). Voilà, dit *Gangler*, une chévre bien commode & bien merveilleuse, & je crois que l'arbre dont elle se nourrit, a de bien grandes vertus. *Har* lui répondit : Ce que l'on dit d'un certain *Cerf* est bien plus merveilleux. Ce Cerf est aussi dans le *Valhalla* & se nourrit des feuilles du même arbre, il coule de ses cornes une vapeur si abondante, qu'elle forme la fontaine de *Vergelmer* d'où naissent les fleuves qui arrosent le séjour des Dieux. *Gangler* continue & dit : Il faut que le *Valhalla* soit un vaste palais, & je crois qu'il s'éléve souvent des disputes à la porte, puisqu'il y

a tant de gens qui entrent & ſortent? *Har* lui répondit: Pourquoi ne demandez vous pas combien il y a de portes, & de quelle grandeur elles ſont? Après cela vous ſerez en état de juger s'il eſt difficile d'y entrer & d'en ſortir; ſachez donc qu'il n'y manque ni de ſièges ni de portes, comme cela eſt dit dans le poëme de *Grimnis*. „ Je „ ſais qu'il y a cinq cent portes, & encore quarante por- „ tes dans le *Valhalla ;* huit héros ſortent par chacune, „ ſuivis d'une foule de ſpectateurs pour aller combattre. „ Voilà bien du monde, dit *Gangler*, & il faut qu'*Odin* ſoit un grand héros, puiſqu'il commande à une ſi nombreuſe armée. Mais dites moi, quelle eſt la récréation des héros lorſqu'ils ne boivent pas? Tous les jours, répond *Har*, lorſqu'ils ſont habillés, ils prennent leurs armes, entrent en lice, & ſe mettent en piéces les uns les autres; c'eſt leur divertiſſement; mais auſſi-tôt que l'heure du repas approche, ils remontent à cheval tous ſains & ſaufs, & s'en retournent boire au palais d'*Odin* (*d*). Ainſi vous avez raiſon de dire, qu'*Odin* eſt le plus grand, & le plus puiſſant des ſeigneurs; ce qui ſe trouve auſſi confirmé par ces vers faits à la louange des Dieux: *Le frêne Ydraſil eſt le plus grand des arbres, Skidbladner des vaiſſeaux, Sleipner des Chevaux, Brage des Poëtes, Garm des chiens, Odin des Dieux, Bifroſt des ponts, Habroc des faucons.*

REMARQUES SUR LA VINGTIEME FABLE.

(*a*) J'ai déja remarqué que l'*Edda* ne perd jamais de vûe le grand événement de la deſtruction du monde. Les Dieux inférieurs devoient à la même époque ſoutenir de rudes combats. C'eſt le but de la fable précédente, où l'on donne d'avance la raiſon pourquoi *Frey*

ne pourra résister aux attaques des mauvais génies. Dans cette attente ils recevoient avec plaisir des guerriers d'une valeur éprouvée, sur lesquels ils pussent compter dans les derniers tems.

(*b*) Cette description du Palais d'*Odin* est une peinture naïve des mœurs de nos anciens Scandinaves & Germains. Inspirés par les besoins de leur climat & l'instinct du tempérament, ils se font un Paradis délicieux à leur maniere, où l'on doit boire, manger & se battre. Les femmes qu'ils y placent ne sont là que pour remplir leurs coupes. Un sanglier fait même tous les fraix de ce festin céleste: Il leur suffit d'en avoir en abondance. La chair de cet animal aussi bien que celle du porc étoit autrefois le mêts favori de toutes ces nations. Les anciens François n'en faisoient pas moins de cas; un troupeau de porc étoit à leurs yeux une si grande affaire, que le second chapitre de la loi Salique, composé de 20. Articles, ne traite que de ceux qui en dérobent. Dans *Grégoire* de *Tours*, la Reine *Fredegonde* voulant noircir un certain *Nectaire* dans l'esprit du Roi, l'accuse d'avoir enlevé plusieurs jambons de l'endroit où *Chilpéric* mettoit ses provisions. Le Roi n'entendit point raillerie, & le cas fut regardé comme très grave.

(*c*) Le vin étoit cher dans ces tems-là, & presque inconnu: La bière étoit une boisson trop vulgaire pour des Héros. L'*Edda* leur fait donc boire de l'hydromel; cette liqueur étoit extrêmement estimée de toutes les nations Germaniques. Les anciens François en faisoient grand usage. *Grégoire* de *Tours* parlant d'un Seigneur qui en beuvoit ordinairement, ajoute: *Ut mos barbarorum habet. Greg. Turon.* L. 8. c. 3.

(*d*) On peut prendre de cet endroit de l'*Edda* une idée des amusemens des anciens Celtes. Lorsqu'il n'y avoit point de guerre sérieuse, ils cherchoient à repaître par l'image des combats cette passion effrénée qui les portoit au métier des armes, *Lusitani*, dit *Strabon* (III. §. 155.) *certamina gymnica armata & equestria edunt, pugno, cursu, velitatione, & instructo cohortatim prælio. Les Goths aiment extrêmement à lancer des traits, à s'exercer au maniement des Armes, & c'est leur*

usage journalier que de représenter des combats dans leurs jeux. Isidor. *Chronic.* La même chose avoit lieu chez les Gaulois & les Germains, comme il paroit par un passage des fragmens de *Varron.* C'est à cet usage qu'il faut rapporter l'établissement des Tournois. Il y a plusieurs institutions de ce genre dont l'origine n'est pas moins reculée, & va se perdre dans les ténébres de la plus haute antiquité, quoiqu'en puissent dire quelques savans, qui leur assignent des époques beaucoup plus récentes, ne considérant pas qu'un usage est d'ordinaire plus ancien que l'historien qui en parle le premier, & qu'un nom & une forme plus reguliere qu'on peut lui avoir donnés, n'emportent pas l'idée d'une véritable création. En effet on n'a jamais vû, on ne verra jamais un usage considérable sortir tout à coup du néant & s'établir avec succès, sans que rien d'analogue y ait auparavant préparé & amené les esprits. Pour revenir au Palais d'*Odin*, les Héros devant se rendre de bon matin au Tournois céleste, il y avoit un coq dans le voisinage pour les éveiller. Au grand jour du bouleversement du monde ses cris aigus devoient être le premier signal de l'approche des mauvais génies. Cette particularité est rapportée dans le Poëme de la *Voluspa*, Poëme d'où s'échappent quelques traits pleins de feu à travers des flots de fumée. Voici l'endroit: *L'animal qui fait briller une crête dorée, a deja percé de ses cris le séjour des Dieux, il a réveillé les Héros, ils courent à leurs armes, ils courent vers le Pere des armées. A ses chants répondent sous terre les chants lugubres du coq noirâtre, qui se tient dans le Palais de la Mort.* Voy. *Barthol. Antiq. Dan.* p. 563.



VINGT ET UNIEME FABLE.

Du Cheval Sleipner, & de ſon origine.

G*angler* demanda : D'où vient le Cheval *Sleipner* dont vous parlez, & à qui appartient-il ? *Har* lui répondit : Son origine eſt fort merveilleuſe. Un jour certain Architecte vint s'offrir aux Dieux pour leur bâtir dans l'eſpace de deux ſaiſons, une ville ſi bien fortifiée qu'ils y ſeroient parfaitement à l'abri des incurſions de toute ſorte de Géans, quand bien même ils auroient déja pénétré dans l'enceinte de *Midgard:* Mais il demandoit pour récompenſe la Déeſſe *Freya*, & de plus le Soleil & la Lune. Après une longue déliberation, les Dieux firent accord avec lui, ſous condition qu'il finiroit tout l'ouvrage ſans ſe faire aider de perſonne, & dans l'eſpace d'un ſeul hyver, & que s'il reſtoit encore quelque choſe à faire au premier jour de l'été, il perdroit ſa récomſe. L'Architecte entendant cela, demanda de pouvoir ſe ſervir de ſon cheval, & les Dieux par le conſeil de *Loke* lui accorderent ſa demande. Ce traité fut confirmé par pluſieurs ſermens & par la dépoſition de pluſieurs témoins, car ſans cette précaution un Géant n'eut pas crû être en ſureté parmi les Dieux, ſurtout ſi *Thor* étoit revenu des voyages qu'il étoit allé faire en Orient pour vaincre les Géans. Dès le premier jour, l'ouvrier fit donc trainer des pierres prodigieuſes, de nuit, par ſon cheval, & les Dieux voyoient avec ſurpriſe que cet animal faiſoit beaucoup plus d'ouvrage que ſon maître même. L'hyver s'avançoit cependant, & comme il étoit près de ſa fin, la conſtruction de cette ville imprenable touchoit auſſi à ſa perfection:

Enfin lorſqu'il ne reſtoit plus que trois jours, l'ouvrage étoit achevé à la réſerve des portes qui n'étoient pas poſées. Alors les Dieux commencerent à tenir conſeil, & à ſe demander les uns aux autres, qui étoit celui d'entr'eux qui avoit pû conſeiller de marier *Freya* dans le païs des Géans, & de plonger les airs & le Ciel dans les ténebres en laiſſant enlever le ſoleil & la lune. Ils convinrent tous que *Loke* étoit l'auteur de ce mauvais conſeil, & qu'il falloit lui faire ſouffrir une mort cruelle, s'il ne trouvoit quelque moyen de fruſtrer l'ouvrier de la récompenſe qu'on lui avoit promiſe. On ſe ſaiſit auſſitôt de lui, & tout effraié il promit par ſerment de faire ce que l'on ſouhaitoit, quoiqu'il lui en dut couter. Le même ſoir, l'Architecte faiſant porter à ſon ordinaire des pierres par ſon cheval, il ſortit tout à coup de la forêt voiſine une jument qui appelloit le Cheval par ſes henniſſemens. Cet animal ne l'eut pas plutôt vue qu'entrant en fureur, il rompit ſa bride & ſe mit à courir après la jument; l'ouvrier voulut auſſi courir après ſon cheval, & l'un & l'autre ayant ainſi perdu toute la nuit, l'ouvrage fut differé juſqu'au lendemain. Cependant l'Architecte convaincu qu'il n'y avoit pas d'autres moiens d'achever l'ouvrage, reprit ſa forme naturelle, & les Dieux voyant clairement que c'étoit en effet un Géant avec qui ils avoient fait accord, ne tinrent plus aucun compte de leur ſerment, & appellerent le Dieu *Thor* qui accourut auſſi-tôt, & paya à l'ouvrier ſon ſalaire en lui donnant un coup de ſa maſſue, qui lui mit la tête en pièces, & le précipita dans le *Niflheim* (*les enfers.*) Peu après *Loke* revint, racontant que le cheval de l'Architecte avoit produit un poulain qui avoit huit pieds;

C'eſt

C'eſt ce cheval qu'on nomme *Sleipner*, & qui eſt le plus excellent de tous ceux que les Dieux & les hommes poſſédent.

VINGT ET DEUXIEME FABLE.

Du Vaiſſeau des Dieux.

Gangler dit à *Har :* Vous m'avez dit que le vaiſſeau *Skidbladner* étoit le meilleur de tous les navires. Sans doute répondit *Har :* C'eſt le meilleur & le plus artiſtement conſtruit, mais celui qu'on nomme *Nagelfara* eſt le plus grand. Ce ſont certains Nains qui ont fabriqué le *Skidbladner*, & qui l'ont donné à *Frey*. Il eſt ſi vaſte que tous les Dieux armés peuvent y avoir place. Auſſi-tôt qu'on en déploye les voiles, il eſt pouſſé par un vent favorable en quelque lieu qu'il doive aller : Et lorſque les Dieux ne veulent pas naviger, ils peuvent le démonter en tant de petites parties qu'étant plié on peut le mettre en poche. C'eſt un vaiſſeau commode que cela, répondit *Gangler*, & il a fallu ſans doute beaucoup d'art & de magie pour venir à bout de le faire.

VINGT ET TROISIEME FABLE.

Du Dieu Thor.

Gangler continue & dit : N'eſt-il jamais arrivé à *Thor* dans ſes voyages d'être vaincu ſoit par des preſtiges, ſoit de force ouverte ? *Har* lui répondit : Il y a

peu de perſonnes qui puiſſent vous raconter qu'il ſoit jamais arrivé un pareil accident à ce Dieu, & quand bien même il auroit véritablement eu du deſſous en quelque rencontre, il n'en faudroit pas parler, puiſque tout le monde doit croire que rien ne peut réſiſter à ſa puiſſance. J'ai donc fait une queſtion, dit *Gangler*, à laquelle aucun de vous n'eſt en état de répondre. Alors *Jafnhar* prit la parole, & lui dit: Nous avons entendu certains bruits peu croyables, à la vérité; Vous avez ici près quelqu'un qui peut vous en faire part, & vous devez d'autant mieux le croire, que comme il n'a jamais menti, il ne voudroit pas commencer à préſent à vous débiter des choſes fauſſes. Voyons, interrompit *Gangler*; j'attens votre explication, mais ſi vous ne ſatisfaites pas aux queſtions que je vous ai propoſées, tenez vous ſûr que je vous déclare vaincus. *Har* lui dit: Voici le commencement de l'hiſtoire que vous voulez ſavoir. Un jour le Dieu *Thor* partit avec *Loke* dans ſon char trainé par deux boucs, & le ſoir étant venu ils allerent loger chez un payſan. Le Dieu *Thor* tua auſſi-tôt ſes deux boucs, & les ayant écorchés les mit cuire. Quand cela fut fait, il ſe mit à table pour ſouper, & invita le payſan & ſes enfans à manger avec lui; le fils de ſon hôte ſe nommoit *Tialfe* & ſa fille *Raska*. *Thor* leur recommanda de jetter tous les os dans les peaux de ces boucs qu'il tenoit étendues près de la table; mais le jeune *Tialfe* pour avoir de la moëlle rompit avec ſon couteau l'os d'une jambe d'un des boucs. Après avoir paſſé la nuit dans ce lieu, *Thor* ſe leva de grand matin, & s'étant habillé il leva le manche de ſa maſſue, ce qu'il n'eut pas plutôt fait, que les deux boucs reprirent leur forme, mais l'un d'eux boitoit d'une jambe de derriere.

Le Dieu voyant cela ne douta pas que le payſan ou quelqu'un de ſa maiſon n'eut manié trop rudement les os de ſes boucs ; irrité de cette imprudence il fronce les ſourcils, tourne les yeux, empoigne ſa maſſue, & la ſerre avec tant de force que les jointures de ſes doigts blanchiſſoient. Le payſan tremblant craignoit d'être terraſſé d'un ſeul de ſes regards ; ſes enfans ſe joignent à lui pour ſupplier *Thor* de leur pardonner, lui offrant tous leurs biens en dédommagement de la perte qu'il a faite : Enfin touché de leur extrême crainte il s'appaiſa, & ſe contenta d'emmener avec lui *Tialfe* & *Raska*. Laiſſant donc ſes boucs dans ce lieu, il ſe mit en route pour ſe rendre dans le pays des Géans, & étant arrivé au bord de la mer il la traverſa à la nage accompagné de *Tialfe*, de *Raska*, & de *Loke*. Le premier étoit un excellent coureur, & portoit la valiſe de *Thor*. Quand ils eurent fait quelque pas, ils trouverent une vaſte plaine, dans laquelle ils marcherent tout le jour, quoique réduits à une grande diſette de vivres. Comme la nuit s'approchoit, ils chercherent de tous côtés un endroit où ils puſſent ſe repoſer, & ils trouverent enfin dans les ténèbres la maiſon d'un certain Géant dont la porte étoit auſſi large qu'un des côtés. Ce fut là qu'ils paſſerent la nuit, mais comme elle étoit à peu près à moitié paſſée, ils ſentirent un grand tremblement de terre, qui ſecouoit violemment toute la maiſon. *Thor* ſe levant appella ſes compagnons pour chercher avec lui quelque azyle, ils trouverent à main droite une chambre voiſine dans laquelle ils entrerent. Mais *Thor* ſe tenant à la porte pendant que les autres frappés de crainte ſe cachoient au fonds de leur retraite, s'arma de ſa maſſue pour ſe dé-

fendre à tout événement. Cependant on entendoit un terrible bruit, & le matin étant venu *Thor* ſortit & apperçut près de lui un homme qui étoit prodigieuſement grand, ronfloit de toutes ſes forces, & *Thor* comprit que c'étoit là le bruit qu'il avoit entendu pendant la nuit. Auſſi-tôt il prit ſa vaillante ceinture qui a le pouvoir d'accroître ſes forces, mais le Géant s'étant éveillé, *Thor* effraié n'oſa lui lancer ſa maſſue, & ſe contenta de lui demander ſon nom. Je m'appelle *Skrymner*, répond l'autre; pour moi je n'ai pas beſoin de te demander, ſi tu ès le Dieu *Thor*, & ſi tu ne m'as pas pris mon gant? En même tems il étendit la main pour le reprendre, & *Thor* s'apperçut que cette maiſon où ils avoient paſſé la nuit, étoit ce gant même, & la chambre un des doigts du gant. Là-deſſus *Skrymner* lui demanda s'il ne voyageoit pas en compagnie, à quoi *Thor* ayant répondu qu'oui, le Géant prit ſa valiſe & en tira dequoi manger. *Thor* en ayant été faire autant avec ſes compagnons, *Skrymner* voulut joindre enſemble les deux valiſes, & les mettant ſur ſon épaule, il commença à marcher à grands pas. Le ſoir quand ils furent arrivés le Géant s'alla coucher ſous un chêne, montrant à *Thor* le lieu où il vouloit dormir, & lui diſant de prendre à manger dans la valiſe. En même tems il ſe mit à ronfler fortement. Mais *Thor* ayant voulu ouvrir la valiſe, (choſe incroyable) ne put jamais défaire un ſeul nœud, auſſi prenant de dépit ſa maſſue, il la lance dans la tête du Géant. Celui-ci s'éveillant demande, quelle feuille lui eſt tombée ſur la tête, & qu'eſt-ce que cela peut être? *Thor* fait ſemblant de vouloir aller dormir ſous un autre chêne; comme il étoit environ minuit, ce Dieu entendant ronfler de nouveau *Skrymner*,

prend ſa maſſue & la lui enfonce par derniere dans la tête. Le Géant s'éveille & demande à *Thor*, s'il lui eſt tombé quelque grain de pouſſiere ſur la tête, & pourquoi il ne dort pas: *Thor* répond qu'il va s'endormir. Mais un moment après réſolu de porter à ſon ennemi un troiſieme coup, il recueille toutes ſes forces & lui lance ſa maſſue dans la joue avec tant de violence qu'elle s'y enfonce juſqu'au manche. *Skrymner* ſe reveillant porte ſa main à la joue diſant: Y a-t-il des oiſeaux perchés ſur cet arbre, il me ſemble qu'il eſt tombé une plume ſur moi? Puis il ajoute: Pourquoi veilles-tu *Thor?* Je crois qu'il eſt tems de nous lever, & de nous habiller. Vous n'avez pas beaucoup de chemin à faire encore pour arriver à la ville qu'on nomme *Utgard*, je vous ai entendu vous dire à l'oreille les uns aux autres que j'étois d'une bien grande taille, mais vous en verrez là de beaucoup plus grands que moi. C'eſt pourquoi je vous conſeille, quand vous y ſerez arrivé, de ne pas trop vous vanter, car on ne ſouffre pas volontiers dans cet endroit là de petits hommes comme vous; je crois même que ce que vous auriez de mieux à faire, ſeroit de vous en retourner; cependant ſi vous perſiſtez dans votre réſolution, prenez votre route à l'orient, pour moi, mon chemin me méne au Nord. Là deſſus il mit ſa valiſe ſur ſon dos & entra dans une forêt. On n'a pas entendu dire que le Dieu *Thor* lui ait ſouhaité bon voyage, mais continuant ſa route avec ſes compagnons il apperçut, comme il étoit près de midi, une ville ſituée au milieu d'une vaſte campagne: Cette ville étoit ſi élevée, qu'il ne pouvoit la voir juſqu'au haut ſans renverſer la tête ſur les épaules. La porte étoit fermée par une

grille que *Thor* ne put jamais ouvrir, mais lui & ſes compagnons paſſerent à travers les barreaux : Etant entrés ils virent un grand palais, & des hommes d'une taille prodigieuſe : S'adreſſant enſuite au Roi qu'on nommoit *Utgarda-Loke*, ils le ſaluerent civilement. Le Roi les ayant enfin regardé ſe mit à rire en tordant la bouche de fort mauvaiſe grace. Il eſt trop tard, dit-il, pour vous interroger ſur le long voyage que vous avez fait; cependant, ſi je ne me trompe, ce petit homme que je vois là, doit être *Thor ;* peut-être eſt il plus grand qu'il ne me paroît, mais pour m'en aſſûrer, ajoute-t-il en leur adreſſant la parole, voyons un peu quels ſont les arts dans leſquels tu te diſtingues, toi, & tes compagnons; car perſonne ne peut reſter ici, à moins qu'il n'entende quelque art, & qu'il n'y excelle même par deſſus tous les autres hommes. *Loke* dit alors que ſon art étoit de manger plus que perſonne au monde, & qu'il étoit prêt à ſoutenir un défi dans ce genre d'eſcrime. Certainement, repliqua le Roi, il faudra convenir que vous ne ſerez pas mal adroit, ſi vous pouvez tenir votre promeſſe ; nous allons donc vous mettre à l'épreuve : En même tems il fit venir un de ſes Courtiſans, qui étoit aſſis ſur un banc à l'écart, & ſe nommoit *Loge* (*Flamme*,) & il lui ordonna de ſe meſurer avec *Loke* dans l'art dont on vient de parler. Alors on fit placer ſur le parquet un bacquet plein de viande, & les deux champions à chaque bout qui ſe mirent auſſi-tôt à dévorer ces viandes avec tant de viteſſe qu'ils ſe rencontrerent bien-tôt au milieu du bacquet & furent obligés de s'arrêter: Mais *Loke* n'avoit mangé de ſa portion que la chair ſeulement au lieu que l'autre avoit dévoré & la chair

& les os : Tout le monde jugea donc que *Loke* devoit être censé vaincu.

VINGT ET QUATRIEME FABLE.

De l'art de Tialfe.

Après cela le Roi demanda : Quel tour ſavoit faire ce jeune homme qui étoit avec *Thor ? Tialfe* répondit : qu'il diſputeroit avec lequel de ſes courtiſans que ce fut, à qui courroit le plus vite en patins. Le Roi dit que c'étoit là un très beau talent, mais qu'il lui falloit uſer de diligence, s'il vouloit demeurer vainqueur. Il ſortit donc, & conduiſant *Tialfe* dans une plaine, il lui donna un jeune homme appellé *Hugo* (*l'eſprit ou la penſée*) pour diſputer le prix de la courſe avec lui : Mais cet *Hugo* devança tellement *Tialfe*, qu'en revenant au but d'où ils étoient partis, il le rencontra encore face à face. Alors le Roi dit : Une autre fois il te faut dépêcher d'avantage. Ils tenterent donc une ſeconde courſe, & *Tialfe* n'étoit plus qu'à une portée de traits du but, lorſque *Hugo* y arriva. Ils coururent une troiſieme fois, mais *Hugo* avoit déja touché la borne, lorſque *Tialfe* n'étoit pas encore à moitié chemin. Là deſſus tous ceux qui étoient préſens, s'écrierent, que c'étoit aſſez s'eſſayer dans cet exercice-là.



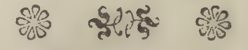
VINGT ET CINQUIEME FABLE.

Des épreuves que Thor ſoutint.

Alors le Roi demanda à *Thor*, dans quel art il vouloit faire preuve de ſon habileté ſi renommée? *Thor* répondit: Qu'il vouloit diſputer avec quelqu'un de ſa cour à qui boiroit le mieux. Le Roi y ayant conſenti, il entre dans le palais & va chercher une grande corne, dans laquelle les Courtiſans étoient obligés de boire, lorſqu'ils avoient fait quelque faute contre les coutumes de la cour. L'Echanſon la remplit & la préſente à *Thor*, pendant que le Roi lui diſoit: Lorſqu'un homme boit bien, il doit vuider cette corne d'un ſeul coup, quelques uns le font en deux, mais il n'y a point de ſi petits bûveurs qui ne la vuide en trois. *Thor* conſidére cette corne, & n'eſt étonné que de ſa longueur; Cependant comme il avoit extrêmement ſoif, il ſe met à boire avec force & auſſi longtems qu'il le put, ſans reprendre ſon ſouffle, afin de n'être pas obligé d'y revenir une ſeconde fois; mais quand il eut éloigné la coupe de ſa bouche pour regarder dedans, à peine s'apperçut-il que la liqueur eut diminué. S'étant remis à boire de toutes ſes forces il n'avança pas plus que la premiere fois; enfin plein de colere il approche encore de ſes lévres la corne, & fait les plus grands efforts pour la vuider entierement; après cela il regarde & trouve que la liqueur s'eſt un peu abaiſſée, ce qui fit que ne voulant plus eſſayer il rendit la corne. On voit bien, lui dit alors le Roi, que tu n'es pas ſi vaillant que nous l'avons

crû,

crû, mais veux-tu faire encore de nouvelles tentatives? Certainement, dit *Thor*, des coups comme ceux que j'ai bus, ne ſeroient pas cenſés petits parmi les Dieux, mais quel jeu voulez vous me propoſer? Il y a ici un jeu de peu d'importance auquel nous exerçons les enfants, lui répondit le Roi; il conſiſte à lever de terre mon chat, & je ne t'en parlerois pas, ſi je n'avois pas vû que tu n'étois pas tel que l'on te diſoit être. En même tems un grand chat, couleur de fer, ſauta au milieu de la ſale; *Thor* s'approchant lui paſſe la main ſous le ventre, & le ſouleve de toutes ſes forces; mais le chat courbant le dos n'éleva jamais qu'un ſeul pied. Le ſuccès, dit le Roi, a été tel, que je le préſageois, le chat eſt grand, mais *Thor* eſt petit en comparaiſon des hommes d'ici. Si je ſuis petit, répond *Thor*, faites paroître quelqu'un avec qui je puiſſe lutter. Le Roi entendant cela regarde de tous côtés, & dit: Je ne vois ici perſonne qui ne regarde au deſſous de lui d'entrer en lice avec toi. Mais qu'on faſſe venir ma nourrice *Hella* (*la mort*) pour lutter avec le Dieu *Thor;* elle en a terraſſé de plus forts que lui. Au moment même une vieille édentée entre dans la ſale; voilà, dit le Roi à *Thor,* celle avec qui tu dois lutter; mais après que de part & d'autre ils ſe furent portés de grands coups, & qu'ils eurent longtems & vigoureuſement combattu, *Thor* tomba ſur un genou, & le Roi s'approchant leur ordonna de finir, ajoutant qu'il n'y avoit plus dans ſa cour perſonne à qui on put honnêtement propoſer de ſe battre avec lui.



VINGT ET SIXIEME FABLE.

Explication des preſtiges.

T*hor* paſſa dans ce lieu la nuit avec ſes compagnons, & le lendemain de grand matin il ſe prépara à partir; mais le Roi le fit appeller, & lui donna un magnifique feſtin après lequel il accompagna *Thor* hors de la ville. Comme ils étoient prêts à ſe dire adieu, le Roi demanda à *Thor* ce qu'il penſoit du ſuccès de ſon voyage. *Thor* lui répondit: Qu'il ne pouvoit nier qu'il ne ſortit de chez lui honteux & mécontent. Il faut donc, dit le Roi, que je vous découvre à préſent la vérité, puiſque vous êtes hors de nôtre ville, dans laquelle vous ne rentrerez jamais tant que je vivrai & que je regnerai: Je vous aſſure bien auſſi, que ſi j'avois pu prévoir que vous euſſiez tant de forces, je ne vous y euſſe point laiſſé entrer; mais je vous ai enchanté par mes preſtiges d'abord dans la forêt où je vins au devant de vous; car vous ne pûtes défaire vôtre valiſe, parce que c'étoit moi qui l'avois fermée avec une chaîne magique: Enſuite vous voulutes me frapper trois fois avec votre maſſue; le premier coup, quoique léger, m'eut terraſſé ſi je l'euſſe reçu; mais lorſque vous ſerez ſorti d'ici, vous trouverez un très grand rocher, dans lequel il y a trois vallées de forme quarrée, & l'une d'elles extrêmement profonde; ce ſont les endroits que votre maſſue a frappés, parceque je me cachois alors derriere un rocher que vous ne pouviez voir. J'ai uſé des mêmes preſtiges dans les combats que vous avez ſoutenu contre les gens de ma Cour. Dans le premier *Loke* a dévoré comme un affamé

toute ſa portion, mais *Loge* ſon adverſaire étoit un feu errant qui a bientôt conſumé & les viandes & les os & le bacquet même. *Hugo* qui a diſputé le prix de la courſe contre *Tialfe*, étoit mon eſprit & il n'étoit pas poſſible que *Tialfe* put l'égaler en rapidité. Quand vous avez voulu vuider la corne, vous avez fait, ſur ma foi, une merveille que je ne pourrois pas croire ſi je ne l'avois vûe; car un des bouts de la corne s'étendoit juſques à la mer, ce que vous n'avez pas apperçû. Et quand vous irez pour la premiere fois au bord de la mer, vous verrez combien elle eſt diminuée. Vous n'avez pas fait un moindre miracle en ſoulevant le chat, & pour vous parler vrai, quand nous avons vû qu'une de ſes pattes quittoit la terre, nous avons tous été extrêmement ſurpris & effrayés, car ce qui vous paroiſſoit un chat, étoit en effet le grand ſerpent de *Midgard*, qui environne toute la terre, & alors il étoit à peine aſſez long pour que ſa queue & ſa tête touchaſſent encore la terre, tant votre main en l'élevant s'eſt approché du Ciel. A l'égard de vôtre lutte avec une vieille, il eſt bien étonnant qu'elle ne vous ait fait tomber que ſur un genou, car c'eſt contre la mort que vous avez combattu; & il n'y a, ni n'y aura perſonne qu'elle n'abatte à la fin. Mais à préſent, puiſque nous allons nous quitter, je vous déclare qu'il eſt également avantageux pour l'un & pour l'autre, que vous ne reveniez plus vers moi, & ſi vous voulez le faire, je me défendrai encore par d'autres preſtiges, enſorte que vous ne pourrez jamais rien contre moi. Comme il diſoit ces mots, *Thor* indigné prend ſa maſſue & la veut lancer ſur le Roi, mais celui-ci diſparoit, & le Dieu ayant voulu retourner vers la ville pour la détrui-

re, ne trouva plus que de vaſtes campagnes couvertes de verdure : Continuant donc ſa route il revint ſans ſe repoſer dans ſon Palais.

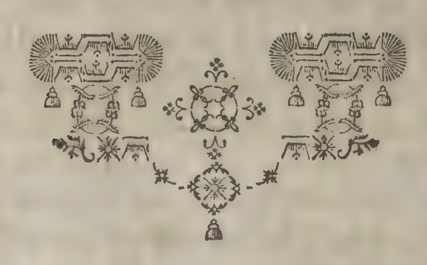
REMARQUES SUR LES FABLES VINGT ET TROISIEME ET SUIVANTES.

Je n'ai point voulu ſupprimer les fables qu'on vient de lire quelque futiles qu'elles puiſſent paroître d'abord, ſoit afin de donner mon original complet, ſoit parce qu'elles ne me paroiſſent pas entierement inutiles pour faire connoître de plus en plus le tour d'eſprit des anciens habitans de l'Europe. On a vû plus haut que *Thor* étoit regardé comme une Divinité favorable aux hommes, comme leur protecteur contre les attaques des Géans & des mauvais Génies ; il eſt aſſez remarquable que ce même Dieu ſoit ici expoſé à des preſtiges, à des pieges, à des épreuves, & que ce ſoit le mauvais principe qui le perſécute. *Utgarda-Loke* ſignifie le *Loke* ou le *Démon de dehors.* Toute cette fable ſeroit-elle imaginée d'après les travaux d'Hercule ? Il y a en général ſi peu d'analogie entre la Mythologie Grecque, & celle des peuples du Nord, que je ne puis donner beaucoup d'autorité au rapport imparfait qui ſe trouve entre ces deux Fables. Je ſuis perſuadé qu'il eſt beaucoup plus ſûr d'en chercher l'origine dans la Religion répandue autrefois en Perſe, & dans les contrées voiſines, d'où nos anciennes Chroniques nous apprennent que ſont ſortis *Odin* & ſes compagnons. C'eſt là qu'eſt né le dogme du bon & du mauvais principe dont on voit ici les combats exprimés d'une maniere allégorique.

Il me paroît vraiſemblable que cette doctrine, apportée dans le Nord par les Aſiatiques qui s'y établirent, n'a été chargée de tant de circonſtances puériles qu'en paſſant ſucceſſivement par la bouche des Poëtes, ſeuls dépoſitaires des opinions de ces tems. En effet on trouve dans quelqu'une de ces additions ce qu'on appelle le goût du terroir ; ce combat, par exemple, à qui mangera & boira

le mieux, à qui courra le plus vîte ſur la glace, ces cornes dans leſquelles les Courtiſans ſont obligés de boire quand ils tombent en faute, & quelques autres traits pareils. Ce qui décéle le plus un fond oriental & myſtérieux eſt cette lutte de *Thor* avec la mort ou la vieilleſſe, à qui il ſemble payer un tribut paſſager en tombant ſur un genou, & en ſe relevant enſuite. Dans la fable ſuivante il conſerve, comme dans toute cette Mythologie, le caractere & les fonctions qui lui ſont d'abord attribuées. Il va combattre le grand ſerpent, ce monſtre engendré par le mauvais principe, & l'ennemi des Dieux & des hommes; mais il n'en triomphera parfaitement qu'au dernier jour, lorſqu'après avoir, en le foudroyant, reculé de neuf pas, il le détruira pour jamais.

Il y a ſans doute peu de manières d'interpréter plus équivoque, plus ſujette aux abus, plus décriée que celle qui recourt à l'allégorie. Mais le tour d'eſprit qui ſemble avoir dicté toute cette Mythologie, & ces noms ſignificatifs qu'elle affecte d'employer, ne nous preſcrivent-ils pas d'en faire uſage dans cette occaſion? De plus, il ne faut pas oublier que ce ſont des Poëtes qui nous l'ont tranſmiſe, & des Poëtes Orientaux & Celtes tout à la fois. Voilà bien des titres pour ne rien dire d'une maniere ſimple & naturelle.



VINGT ET SEPTIEME FABLE.

Du voyage que fit Thor pour aller pêcher le grand ſerpent.

Je comprends par vos récits, dit *Gangler*, que la puiſſance de ce Roi dont vous venez de parler, doit être grande, & c'en eſt une forte preuve que d'avoir, comme il a, des Courtiſans ſi habiles en tout genre. Mais dites moi, *Thor* n'a-t'il jamais vangé cette injure? Nous ſavons, répondit *Har*, (quoique perſonne n'en ait parlé) que *Thor* avoit réſolu d'attaquer le grand ſerpent, s'il s'en préſentoit une occaſion, c'eſt pourquoi il entreprit un nouveau voyage, & il partit d'*Asgard* ſous la forme d'un jeune garçon pour ſe rendre auprès du Géant *Hymer*. Y étant arrivé, il pria ce Géant de lui permettre de monter avec lui ſur ſa barque quand il iroit pêcher. Le Géant lui répondit, qu'un petit garçon ne pouvoit lui ſervir de rien, & qu'il mourroit de froid lorſque, ſuivant ſa coutume, il auroit gagné la haute mer. *Thor* répondit, qu'il ne craignoit rien, & lui demanda ce qu'il vouloit employer pour amorce. *Hymer* lui dit de chercher lui même quelque choſe. *Thor* s'approcha donc d'un troupeau de boeufs, qui appartenoit au Géant, & prenant un de ces animaux il lui arracha la tête de ſa main, & retournant à la barque où étoit *Hymer*, ils s'y aſſirent tous deux. *Thor* ſe plaça au milieu de la barque, faiſant mouvoir deux rames à la fois; *Hymer* qui ramoit auſſi à la proue, voyoit avec ſurpriſe combien *Thor* faiſoit avancer rapidement la barque, & il lui dit, qu'ils

étoient déja arrivés à l'endroit reconnu par la ſituation des côtes, pour être le plus propre à la pêche des poiſſons plats. Mais *Thor* aſſuroit qu'il falloit aller beaucoup plus avant, enſorte qu'ils ramerent encore longtems, juſqu'à ce que *Hymer* dit, que s'ils s'éloignoient d'avantage, ils ne ſeroient pas en ſûreté contre le grand ſerpent. Malgré cela, *Thor* s'obſtina à vouloir ramer encore, & en dépit du Géant il ne s'arrêta que fort tard. Alors tirant une ligne à pêcher extrêmement forte, il y attacha la tête du boeuf, la déploya & la jetta dans la mer. L'amorce ayant gagné le fond, le ſerpent avide de cette tête la voulut dévorer, & le hameçon lui reſta enfoncé dans le palais. Auſſi-tôt la douleur l'ayant fait remuer avec force, *Thor* fut obligé de ſe tenir fortement des deux mains aux chevilles qui ſoutiennent les rames, mais l'effort qu'il fit de tout ſon corps, fut cauſe que ſes pieds percerent la barque & allerent juſqu'au fonds de la mer, tandisque de ſes mains il tiroit avec violence le ſerpent ſur ſon bord. C'eſt une choſe qu'on ne peut exprimer, que les regards terribles que ce Dieu lançoit ſur le ſerpent, pendant que ce monſtre élevant la tête ſouffloit du poiſon contre lui: Cependant le Géant *Hymer* voyant avec effroi que l'eau entroit de tous côtes dans ſa barque, coupa de ſon couteau la corde de la ligne, dans le tems que *Thor* alloit frapper le ſerpent avec ſa maſſue. Alors le monſtre retomba dans le fond de la mer; cependant quelques uns ajoutent, que *Thor* lança après lui ſa maſſue & qu'il lui briſa la tête au milieu des flots. Mais il eſt plus ſûr de dire qu'il vit encore dans les eaux. *Thor* donna enſuite un coup de poing au Géant près de l'oreille, d'où il le jetta la tête la premiere dans la mer, après quoi il s'en alla à gué juſqu'à terre.

VINGT ET HUITIEME FABLE.

De Balder le Bon.

Certainement, dit *Gangler*, ce fut une belle victoire que celle de *Thor*. Le songe que *Balder* eut un soir, est quelque chose de plus important encore, répondit *Har* : Il sembloit à ce Dieu que sa vie devoit être en grand danger ; c'est pourquoi ayant raconté ce songe aux autres Dieux, ils convinrent de conjurer tous les périls dont *Balder* étoit menacé. *Frigga* exigea donc un serment du feu, de l'eau, du fer, & des autres métaux, des pierres, de la terre, des arbres, des animaux, des oiseaux, des maladies, du poison, & des vers, qu'ils ne feroient point de mal à *Balder* (*a*). Cela étant fait, les Dieux & *Balder* lui même se faisoient un amusement dans leurs grandes assemblées de lancer à *Balder* les uns des traits, les autres des pierres, & d'autres de lui donner des coups d'épée. Mais quoiqu'ils fissent, ils ne pouvoient le blesser, ce qui étoit regardé comme un grand honneur pour *Balder*. Cependant *Loke* excité par l'envie, s'en alla sous la forme d'une femme étrangere au palais de *Frigga*, & cette Déesse la voyant lui demanda si elle savoit quelle étoit l'affaire dont les Dieux étoient le plus occupés dans leur conseil. La feinte vieille lui répondit, que les Dieux jettoient des traits, & des pierres à *Balder*, sans lui faire de mal. Oui, dit *Frigga*, & ni les armes de métal, ni celles de bois ne peuvent lui être mortelles ; car j'ai exigé un serment de toutes ces choses. Quoi, dit la femme, est-ce que toutes choses vous

vous ont juré de rendre les mêmes honneurs à *Balder?* Il n'y a qu'un ſeul arbuſte, repliqua *Frigga*, qui croit au côté occidental du *Valhalla*, & qu'on nomme *Miſtil-teinn* (*du gui*) à qui je n'ai pas voulu demander de ſerment, parce qu'il m'a paru trop jeune & trop foible. La vieille entendant cela diſparut, & reprenant la forme de *Loke*, alla arracher l'arbuſte par la racine, & de là ſe rendit à l'aſſemblée des Dieux. Là étoit *Höder* placé à l'écart ſans rien faire, parce qu'il étoit aveugle. *Loke* s'approchant lui demanda, pourquoi il ne lançoit pas auſſi quelques traits à *Balder*. C'eſt, répond l'autre, parce que je ſuis aveugle & ſans armes. Faites comme les autres, repliqua *Loke*, rendez honneur à *Balder* en lui jettant cette baguette, je vous enſeignerai l'endroit où il eſt. *Höder* ayant donc pris le gui & *Loke* lui dirigeant la main, il le lança à *Balder*, qui en fut percé de part en part & tomba ſans vie (*b*); & l'on n'avoit jamais vu ni parmi les Dieux, ni parmi les hommes un crime plus atroce que celui là. *Balder* étant mort, les Dieux étoient ſans parole & ſans force, & ils n'oſoient ſe vanger par reſpect pour le lieu où ils étoient. Tous étoient donc plongés dans le deuil le plus profond, & *Odin* ſurtout qui ſentoit mieux que les autres la perte qu'on avoit faite. Après que leur douleur fut un peu appaiſée, ils porterent le corps de *Balder* vers la mer, où étoit le vaiſſeau de ce Dieu qui paſſoit pour le plus grand de tous. Mais les Dieux l'ayant voulu lancer à l'eau pour en faire un bûcher à *Balder*, ils ne purent jamais le remuer: C'eſt pourquoi ils firent venir du païs des Géans une certaine magicienne qui arriva à cheval ſur un loup, ſe ſervant de ſerpens en place de bride. Ayant mis pied à

terre, *Odin* fit venir quatre Géans ſeulement pour garder ſa monture, & elle lui paroiſſoit ſi redoutable qu'il voulut s'aſſurer auparavant s'ils pourroient la renverſer, car, diſoit-il, ſi vous ne pouvez la jetter par terre, vous ne pourrez pas non plus la tenir arrêtée. Alors la magicienne ſe courbant ſur la proue du vaiſſeau, le mit à flot d'un ſeul effort, enſorte que le feu étinceloit ſous le bois violemment entrainé, & que la terre trembloit. *Thor*, irrité à la vûe de cette femme prit ſa maſſue, & lui auroit briſé la tête, ſi les Dieux ne l'euſſent appaiſé par leurs interceſſions. Le corps de *Balder* ayant donc été porté ſur le vaiſſeau, on alluma le bucher, & *Nanna* ſa femme qui étoit morte de douleur, y fut brûlée avec lui. *Thor* qui étoit préſent, conſacra le feu avec ſa maſſue, & y jetta un nain qui couroit ordinairement devant lui, & qui y fut conſumé. Il y avoit auſſi à cette cérémonie, outre tous les Dieux, & toutes les Déeſſes un grand nombre de Géans. *Odin* poſa ſur le bucher un anneau d'or, auquel il donna enſuite la propriété de produire chaque neuvieme nuit, huit anneaux d'un poids pareil. Le Cheval de *Balder* fut auſſi conſumé dans les mêmes flammes que le corps de ſon maître (*c*).

REMARQUES SUR LA VINGT ET HUITIEME FABLE.

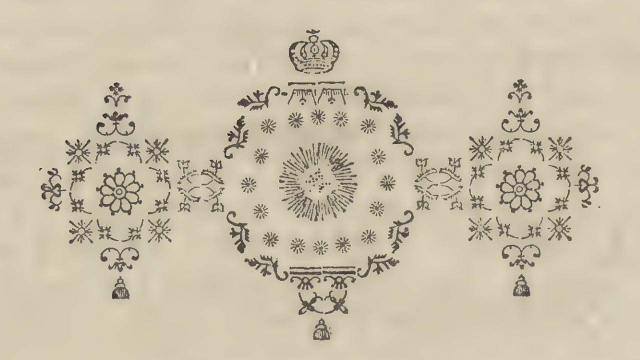
(*a*) On ſait, quand on a lû les anciens Romans, qu'il y avoit autrefois des magiciens & des magiciennes qui enchantoient ſi bien les lances & les épées qu'elles ne pouvoient plus faire aucun mal. Le peuple ne s'eſt pas encore deſſaiſi partout de cette ridicule opinion. Nos anciennes hiſtoires du Nord ſont remplies de traits qui y font alluſion. *Saxon* L. 6. nous aſſure qu'un certain gladiateur nommé *Wiſin* enchantoit les épées d'un ſeul regard: Il y avoit des caractéres

Runiques qui produiſoient cet effet, mais en général c'étoient les Fées & les Déeſſes qui excelloient dans ce bel art. *Frigga* étoit même celle qui le poſſédoit éminemment; On voit ici qu'elle enchantoit tout ce qu'elle vouloit. *Tacite* qui la déſigne par l'épithéte de *mere des Dieux*, (l'*Edda* lui donne ce nom en plus d'un endroit) parle auſſi du pouvoir qu'elle avoit de protéger ſes adorateurs au milieu des traits lancés par leurs ennemis. *Matrem Deûm venerantur (Æſtyi); inſigne ſuperſtitionis formas aprorum geſtant. Id pro armis omniumque tutelâ ſecurum deæ cultorem etiam inter hoſtes præſtat.*

(*b*) Si les Scandinaves avoient été une nation différente des Germains, les Germains des Gaulois, les Gaulois des Bretons, d'où viendroit cette conformité ſinguliere qui ſe trouve entre eux, juſques dans des opinions que le caprice ſeul peut avoir imaginées? J'inſiſte ſur cette réflexion qui juſtifie le titre de mythologie Celtique que je donne à l'*Edda*, & je la rappelle à l'occaſion de ce paſſage. On y apprend que les Scandinaves, comme les Gaulois & les Bretons, ont attribué au *gui* quelque vertu divine. Le gui, & en particulier celui de chêne, a été vénéré, non chez les Gaulois ſeulement, comme on l'a ſouvent avancé ſans fondement, mais chez toutes les nations Celtiques de l'Europe. Les peuples de *Holſtein* & des contrées voiſines l'appellent encore aujourd'hui *Marentacken*, *rameau des ſpectres*, ſans doute à cauſe de ſes proprietés magiques. En quelques endroits de la haute Allemagne le peuple à conſervé le même uſage qui ſe pratique en pluſieurs provinces de France: Les jeunes gens vont au commencement de l'année frapper les portes & les fenêtres des maiſons, en criant *Guthyl* qui ſignifie le *gui*. Voy. *Keysler* Antiq. Sept. & Celt. p. 304. & ſeqq. Les anciens Italiens étoient dans les mêmes idées: *Apulée* nous a conſervé quelques vers de l'ancien Poëte *Lelius*, où le gui eſt cité comme une des choſes qui peuvent rendre un homme magicien. *Apul.* Apolog. prior.

(*c*) Je pourrois faire ici diverſes remarques ſur les funérailles des anciens Scandinaves, & en particulier ſur ce bucher où l'on brûle à la fois une femme, un eſclave & un cheval, avec le corps de celui

qui en étoit possesseur : Mais les circonstances & le but de cet usage barbare ont été, je pense, exposés assez au long dans le cinquieme livre de *l'Introduction à l'histoire de Dannemarc.* Il n'est pas plus nécessaire de faire observer ici, que tout ce qu'on a avancé dans cet ouvrage des mœurs & des coutumes de cet ancien peuple, se trouve confirmé par l'*Edda*, ou le sera par les pièces suivantes. On avoit promis des preuves, & l'on ose s'assurer que ceux qui auront lû avec attention l'un & l'autre ouvrage, conviendront qu'on a tenu scrupuleusement parole.



VINGT ET NEUVIEME FABLE.

Du voyage de Hermode aux enfers.

B*alder* ayant ainſi péri, *Frigga* ſa mere fit publier par tout que celui des Dieux qui voudroit aller aux enfers pour y chercher *Balder*, & offrir à la mort la rançon qu'elle exigeroit pour le rendre à la vie, mériteroit par là tout ſon amour. *Hermode* ſurnommé l'*Agile*, fils d'*Odin*, offrit de ſe charger de cette commiſſion : Il prit pour cela le propre cheval d'*Odin*, & l'ayant monté il partit. Pendant neuf jours & neuf nuits il voyagea dans des vallées profondes & ſi ténébreuſes, qu'il ne commenca à voir où il alloit, que quand il arriva au fleuve de *Giall*, qu'il paſſa ſur un pont dont le toit étoit couvert d'or brillant. La garde de ce pont eſt confiée à une fille, nommée *Mod-Gudur*, (l'adverſaire des Dieux :) Quand elle vit *Hermode*, elle lui demanda ſon nom & ſa famille, ajoutant que le jour précédent il avoit paſſé ſur ce pont cinq eſcadrons de morts, qui ne le faiſoient pas autant trembler ſous eux que lui ſeul, & d'ailleurs, ajouta-t-elle, vous n'avez pas la couleur que doit avoir un mort : Qu'allez vous donc faire aux enfers ? *Hermode* répondit : Je vais chercher *Balder*, ne l'as-tu pas vû paſſer par ici ? *Balder*, repliqua-t-elle, a paſſé ſur ce pont ; mais le chemin des morts eſt là en bas vers le nord. *Hermode* continua donc ſa route juſqu'à ce qu'il arriva vers la grille des enfers ; alors il deſcendit de cheval, lia ſa ſelle pour l'affermir, & remontant piqua des deux ; auſſi-tôt le cheval ſauta par deſſus la grille ſans la toucher le moins du monde avec ſes pieds. Etant

entré il vit *Balder* ſon frere aſſis à la place la plus diſtinguée du palais & il y paſſa la nuit. Le lendemain matin il pria *Hela* (*la mort*) de permettre que *Balder* s'en retournât avec lui, l'aſſurant que les Dieux avoient tous été vivement affligés de ſa mort. Mais *Hela* lui répondit, qu'elle vouloit ſavoir, s'il étoit vrai que *Balder* fut autant aimé de toutes les choſes du monde, qu'on le lui avoit dit; qu'elle vouloit donc que toutes choſes animées & inanimées pleuraſſent ſa mort, que dans ce cas là elle le renvoyeroit chez les Dieux, & qu'au contraire elle le retiendroit, ſi une ſeule choſe refuſoit de pleurer. Là-deſſus *Hermode* ſe leva, & *Balder* le reconduiſant hors du palais, & prenant ſon anneau d'or, il le lui remit pour qu'il le donnât à *Odin* en ſigne de ſouvenir. *Nanna* envoya auſſi à *Frigga* un dé d'or & pluſieurs autres préſens. *Hermode* reprit donc le chemin d'*Asgard*, & y étant arrivé, il rapporta fidélement aux Dieux tout ce qu'il avoit vû & entendu.

Les Dieux envoyerent donc des meſſagers par tout le monde, faiſant prier qu'on voulut bien pleurer pour délivrer *Balder* des enfers. Toutes les choſes s'y prêterent volontiers, les hommes, les bêtes, la terre, les pierres, les arbres, & les métaux, & quand toutes ces choſes enſemble pleuroient, c'étoit comme lorſqu'il y a un dégel général. Les meſſagers reviennent alors comptant d'avoir bien fait leur commiſſion, mais ils trouverent chemin faiſant dans une caverne une magicienne qui ſe faiſoit nommer *Thok;* les meſſagers l'ayant priée de vouloir bien auſſi pleurer pour la délivrance de *Balder*, elle leur répondit par ces vers: „ *Thok* pleurera d'un „ œil ſec le bucher de *Balder;* qu'*Hela* garde ſa proye. „

On conjecture que cette Magicienne doit avoir été *Loke* lui même, qui ne cessoit de faire du mal aux autres Dieux. Il étoit cause que *Balder* avoit été tué, il le fut aussi de ce qu'on ne put le délivrer de la mort.

REMARQUES SUR LA VINGT ET NEUVIEME FABLE.

Balder n'ayant pas été tué en combattant, devoit aller comme ceux qui meurent de maladie, dans le séjour de la Mort. *Saxon le Grammairien* raconte la même avanture avec quelques circonstances différentes. L. III. p. 43. Ce qui semble prouver qu'il s'étoit passé chez les Asiatiques deïfiés quelque événement dont les Poëtes auront fait la fable qu'on vient de lire. *Loke* & *Hela* joüent ici très bien leur rôle. Il n'est pas encore hors d'usage parmi le peuple du Duché de *Sleswig*, s'il en faut en croire *Arnkiel*, de personifier la Mort, & de lui donner le nom de *Hell* ou *Hela*. Ainsi pour dire que la contagion est dans un lieu, on dit que *Hela* s'y promene, que *Hela* y est arrivée; & qu'un homme a fait accord avec *Hela* lorsque il est relevé d'une maladie qu'on jugeoit mortelle. C'est du même mot qu'est encore emprunté celui qui désigne l'Enfer dans les langues du Nord & de l'Allemagne. Voy. *Arnkiel* in Cimbria, c. 9. §. 2. p. 55. *Keysl.* Antiq. p. 180.



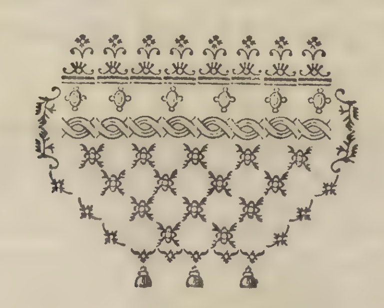
TRENTIEME FABLE.

Fuite de Loke.

Enfin les Dieux étant extrêmement irrités contre *Loke*, il fut obligé de s'enfuir, & il ſe cacha dans une montagne, où il bâtit une maiſon ouverte de quatre côtés, d'où il pouvoit voir ce qui ſe paſſoit par tout le monde: Souvent il ſe cachoit au milieu du jour ſous la forme d'un ſaumon dans les eaux d'un fleuve, & là il s'occupoit à deviner & à prévenir les ſtratagêmes que les Dieux pouvoient employer pour le prendre dans ce fleuve. Un jour comme il étoit dans ſa maiſon, il prit du fil & en forma des rêts, tels que ceux que les pêcheurs ont enſuite inventés: Cependant *Odin* ayant vû du haut de ſa ſublime guérite le lieu où s'étoit retiré *Loke*, s'y rendit avec les autres Dieux. Mais *Loke* ayant découvert leur marche jetta promptement ſon filet dans le feu, & courut ſe cacher dans la riviere. Les Dieux s'étant approchés, *Kuaſer* qui étoit le plus pénétrant de tous, démêla dans la cendre chaude les veſtiges du filet brûlé, & comprit par là l'invention de *Loke*. Ayant fait remarquer la choſe aux autres Dieux, ils ſe mirent à faire un filet ſur le modele qu'ils voyoient empreint dans les cendres, & le jetterent dans l'eau du fleuve où *Loke* ſe tenoit caché: *Thor* tenoit un des bouts du filet, & tous les Dieux enſemble tenoient l'autre, le tirant ainſi de concert le long du fleuve. Cependant *Loke* ſe cachant entre deux pierres, les rèts paſſerent deſſus lui ſans le prendre, & les Dieux ſentirent ſeulement que quelque

choſe

choſe de vivant avoit touché le filet. Ils le jetterent donc une ſeconde fois, après y avoir attaché un ſi grand poids qu'il raſoit par tout le fonds de l'eau; mais *Loke* ſe ſauva en remontant promtement à fleur d'eau, & en ſe replongeant enſuite dans un endroit où le fleuve formoit une cataracte. Les Dieux allerent donc de nouveau vers cet endroit là, & ſe partagerent en deux bandes: *Thor* marchant dans l'eau ſuivoit le filet, qu'ils traînerent ainſi juſqu'aux rivages de la mer. Alors *Loke* ſentit le danger qui le menaçoit, ſoit qu'il ſe ſauvat dans la mer, ſoit qu'il voulut échapper au filet; cependant il prit ce dernier parti, & ſauta de toutes ſes forces par deſſus le filet: Mais *Thor* courant après lui, le prit dans ſa main; malgré cela comme il étoit extrêmement gliſſant, il lui eut ſans doute échappé, ſi *Thor* ne l'eut arrêté par la queue; & c'eſt la raiſon pour laquelle les ſaumons ont depuis ce tems là, cette partie du corps ſi mince.



TRENTE ET UNIEME FABLE.

De la punition de Loke.

Loke ayant été ainſi pris, on le traîna dans une caverne ſans miſéricorde. Les Dieux ſe ſaiſirent auſſi de ſes fils *Vale* & *Narfe :* Le premier ayant été changé en bête féroce par les Dieux, déchira & dévora ſon frere. Les Dieux firent de ſes inteſtins des chaînes à *Loke*, le liant à trois pierres aiguës, dont l'une lui preſſoit les épaules, l'autre les côtés, la troiſieme les jarrets : Et ces liens furent enſuite changés en chaînes de fer. *Skada* ſuſpendit de plus ſur ſa tête un ſerpent dont le venin lui tombe goute à goute ſur le viſage. Cependant ſa femme *Signie* eſt aſſiſe à côté de lui, & reçoit ces goutes dans un baſſin, qu'elle va vuider lorſqu'il eſt rempli : Durant cet intervalle le venin tombe ſur *Loke*, ce qui le fait hurler & frémir avec tant de force que toute la terre en eſt ébranlée, & c'eſt ce qu'on appelle parmi les hommes tremblement de terre; il reſtera là dans les fers juſques au jour des ténébres des Dieux (*a*).

REMARQUES SUR LA TRENTE ET UNIEME FABLE.

(*a*) *Loke* ayant enfin laſſé la patience des Dieux, ils ſe ſaiſiſſent de lui & le puniſſent. Le fonds de cette idée a appartenu à preſque tous les anciens peuples, mais châcun l'a ornée ou alterée à ſa maniere. On ne peut douter que nos Scandinaves n'ayent apporté de l'Aſie une croyance qui paroît y avoir été répandue très anciennement. Dans le livre de la prétendue prophétie de *Henoc*, on trouve des détails très reſſemblans à ce que nous liſons ici. Les Anges révoltés ne ceſſant de cauſer mille deſordres, Dieu ordonna à l'Archange *Raphael* de lier

les mains & les pieds à un des principaux d'entre eux nommé *Azael*, de le jetter dans un endroit obſcur du déſert, & de l'y tenir attaché ſur des pierres pointues juſqu'au dernier jour. On peut conjecturer auſſi ſans témérité que les fables de *Prométhée*, de *Typhon*, d'*Encelade* tiennent à la même origine, ſoit qu'on doive la chercher dans l'Hiſtoire ſainte mal entendue & défigurée, ou dans d'autres événemens oubliés, ou ſeulement dans l'ancien uſage de cacher toutes les inſtructions ſous le voile de l'allégorie, uſage ordinaire à tous les peuples dont la raiſon eſt encore dans l'enfance, mais ſingulierement propre aux Orientaux. Toute l'induſtrie des Savans ne pouvant ſuppléer au défaut des monumens néceſſaires, je me borne à indiquer les principaux fondemens de leurs conjectures; les rapporter, les apprécier, en faire l'application à cette fable de l'*Edda* ce ſeroit un travail aſſez grand, peu agréable, plus inutile encore, & dont très peu de lecteurs me ſauroient quelque gré.



TRENTE ET DEUXIEME FABLE.

Du crépuſcule des Dieux.

G*angler* dit alors : Que pouvez vous m'apprendre de ce jour là ? *Har* lui répondit : Il y a beaucoup de choſes & de grandes choſes à vous en dire. Premierement viendra le grand-hyver, pendant lequel la neige tombera des quatres coins du monde. La gélée ſera forte, la tempête violente & dangereuſe, & le ſoleil cachera ſon éclat. Trois hyvers pareils ſe ſuivront, ſans qu'aucun été les tempére. Trois autres ſe paſſeront auſſi, pendant leſquels le monde entier ſera en guerre & en diſcorde ; les freres ſe tueront les uns les autres par méchanceté, perſonne n'épargnera ſon pere, ou ſon fils, ou ſes autres parens : Voici ce qu'en dit la *Voluſpa:* „ Les freres ſe tueront les uns les autres, & deviendront „ meurtriers. Les parens oublieront les droits du ſang ; „ la vie ſera à charge, on ne verra qu'adultere. Age „ barbare ! âge d'épée ! âge de tempêtes ! âge de loups ! „ les boucliers ſeront mis en piéces ; & les malheurs ſe „ ſuivront juſqu'à la chûte du monde. „ Alors il ſe paſſera des choſes, qu'on peut appeller des prodiges. Le loup *Fenris* dévorera le ſoleil, ce que tous les hommes regarderont comme une grande perte. Un autre monſtre emportera la lune, & la rendra entierement inutile ; les étoiles s'évanouïront dans le Ciel : On apprendra alors que la terre & les montagnes ſont violemment ébranlées ; on verra les arbres arrachés de la terre, les montagnes chancelantes s'écrouler, tous les liens

& les fers des prisonniers rompus & mis en piéces. Alors le loup *Fenris* est lâché, la mer s'élance sur la terre, parce que le grand serpent se changeant en spectre gagne le rivage. Le vaisseau nommé *Naglefare*, est mis à flot ; ce vaisseau est fait des ongles des hommes morts ; c'est pourquoi l'on doit prendre garde à ne pas mourir sans se faire les ongles ; car un homme qui meurt ainsi, fournit de la matiere pour la construction de ce vaisseau que les Dieux & les hommes voudroient bien ne voir achevé que fort tard. Le pilote de ce vaisseau que la mer débordée entraîne, se nomme le Géant *Rymer*. Le loup *Fenris* s'avance, ouvrant sa gueule énorme, sa machoire d'en bas touche la terre, celle d'en haut s'étend jusqu'au Ciel, & iroit plus loin encore s'il y avoit place : Le feu sort brûlant de ses yeux & de ses naseaux ; le grand serpent vomit des flots de venin qui inondent l'air & l'eau. Ce monstre épouvantable se tient a côté du loup. Dans ce tumulte le ciel se fend, & par cette ouverture les fils de *Muspell* (*les Génies du Feu*) entrent à cheval ; *Surtur* est à leur tête ; devant & après lui un feu ardent étincelle, son épée brille plus que le soleil même, l'armée de ces génies passe à cheval sur le pont de *Bifrost*, le met en piéces ; delà ils se rendent dans une plaine où ils sont joints par le loup *Fenris*, & le grand serpent. Là se trouvent aussi *Loke*, & le Géant *Rymer*, & avec eux tous les Géans de la gélée qui suivent *Loke* jusqu'à la mort. Les fils de *Muspell* marchent les premiers en ordre de bataille, formant un corps très brillant dans cette plaine qui a de tous côtés

cent degrés d'étendue. Cependant durant ces prodiges, *Heimdal*, le huissier des Dieux, se leve, il souffle avec force dans sa trompette pour réveiller les Dieux, qui s'assemblent aussi-tôt. Alors *Odin* s'en va à la fontaine de *Mimis*, pour lui demander conseil sur ce qu'il doit faire, lui & son armée. Le grand frêne d'*Ydrasil* est agité, & il n'y a rien dans le ciel & sur la terre, qui soit exempt de crainte & de danger. Les Dieux s'arment, *Odin* se couvre d'un casque d'or, & d'une brillante cuirasse; il prend son épée nommée *Gugner*, & marche droit au loup *Fenris*. Il a *Thor* à ses côtés, mais ce Dieu ne peut le secourir, car lui-même combat contre le grand serpent. *Frey* tient tête à *Surtur* & de part & d'autre on se porte de grands coups, jusqu'à ce que *Frey* soit abbatu, & la cause de sa défaite c'est qu'il a donné autrefois son épée à son écuyer *Skyrner*. Ce jour là est aussi lâché le chien nommé *Garme*, qui avoit été attaché à l'entrée d'une caverne; c'est un monstre redoutable pour les Dieux, il attaque *Tyr*, & ils se tuent tous les deux. *Thor* terrasse le grand serpent, mais en même tems il recule de neuf pas, & tombe mort par terre, étouffé par les flots de venin, que ce serpent vomit sur lui. Le loup *Fenris* dévore *Odin*, & ce fut ainsi que ce Dieu périt. Au moment même *Vidar* s'avance & appuyant son pied sur la machoire inférieure du monstre, il prend l'autre de sa main & le déchire ainsi jusqu'à ce qu'il meure. *Loke* & *Heimdal* se battent & se terrassent l'un l'autre: Après cela *Surtur* lance des feux sur toute la terre, & le monde entier est bientôt consumé. Voici comment cela est raconté dans la *Voluspa :* „ *Heimdal* éleve sa trompette recourbée & la „ fait retentir. *Odin* consulte la tête de *Mimis ;* le grand

„ frêne, ce frêne ſublime & fécond, s'agite avec violen-
„ ce & mugit. Le Géant rompt ſes fers. Qu'eſt-ce qui
„ ſe paſſe chez les Dieux? Qu'eſt-ce qui ſe paſſe chez
„ les génies? La terre des Géans eſt remplie de tumul-
„ te: Les Dieux ſe réuniſſent & s'aſſemblent. Les
„ nains ſoupirent & gémiſſent devant les portes de leurs
„ cavernes. O vous habitans des montagnes, ſavez-vous
„ s'il ſubſiſtera encore quelque choſe? „



TRENTE-TROISIEME FABLE.

Des ſuites de l'embraſement du monde.

G*angler* entendant cela demande : Qu'eſt-ce qui reſtera après que le monde aura été brûlé, & que les Dieux, les héros & les hommes auront péri ? Car je vous ai entendu dire, ajoute-t-il, que les hommes devoient vivre toujours dans un autre monde. *Tredie* lui répondit : Il y aura après tous ces prodiges pluſieurs demeures agréables, & pluſieurs mauvaiſes ; mais la meilleure maiſon de toutes, ce ſera *Gimle* (*le Ciel*) où l'on pourra avoir toutes ſortes de boiſſons dans la ſale nommée *Brymer*, ſituée dans le pays de *Okolm* (*a*). C'eſt auſſi un agréable palais que celui qui eſt ſur les montagnes d'*Inda*, & qui eſt bâti d'un or brillant. Ce ſera dans ce palais que demeureront les hommes bons & juſtes. Dans *Naſtrande* (*le rivage des morts*) il y a un bâtiment vaſte & infame, dont la porte eſt tournée contre le Nord, qui n'eſt conſtruit que de cadavres de ſerpens, dont toutes les têtes ſont tournées vers l'intérieur de la maiſon ; ils y vomiſſent tant de venin qu'il s'en forme un long fleuve empoiſonné ; c'eſt dans ce fleuve que flottent les parjures & les meurtriers, comme il eſt dit dans ces vers de la *Voluſpa :* „ Je ſçais qu'il y a dans *Naſtrand* une demeu-
„ re éloignée du ſoleil, dont les portes regardent le
„ Nord ; des goutes de venin y pleuvent par les fenê-
„ tres, elle eſt conſtruite de cadavres de ſerpens : Là
„ dans des fleuves rapides nagent les parjures, les aſſaſ-
„ ſins, & ceux qui cherchent à ſéduire les femmes d'au-
„ trui. Dans un autre lieu leur condition eſt pire enco-

„ re,

„re, car un loup, un monftre dévorant, y tourmente „les corps qui y font envoyés„ (*b*). *Gangler* prend la parole, & dit: Quels feront donc les Dieux qui furvivront, mourront-ils tous & n'y aura-t-il pas encore un Ciel & une terre? *Har* lui répondit: Il fortira de la mer une autre terre belle & agréable, couverte de verdure & de champs, où le grain croîtra de lui même & fans qu'on le feme. *Vidar* & *Vale* vivront auffi, parceque ni l'inondation, ni le noir incendie ne leur auront fait du mal; ils habiteront dans les plaines d'*Ida*, où étoit auparavant la demeure des Dieux; là fe rendent les fils de Thor, *Mode* & *Magne*, là viennent auffi *Balder* & *Hauder* du féjour des morts. Ils fe placent & s'entretiennent enfemble, fe rappellant les adverfités qu'ils ont eues à effuyer. On trouve enfuite dans l'herbe les dez d'or, dont les Dieux s'étoient fervis auparavant. Cependant tandis que le feu dévoroit tout, deux perfonnes de l'efpèce humaine s'étoient cachées fous une colline, c'étoit un homme & une femme qui s'appelloit *Lif* & *Lifthrafer*, ils fe nourriffent tous les deux de rofée, & produifent une fi nombreufe poftérité que la terre eft bientôt couverte de nouveaux habitans. Ce qui vous paroîtra bien merveilleux encore, c'eft que *Sunna* (*le Soleil*) avant que d'être dévorée par le loup *Fenris*, aura produit une fille auffi belle & auffi brillante qu'elle même, qui marchera dans la route décrite autrefois par fa mere, comme cela eft dit dans ces vers: *Le Roi brillant du feu engendrera une fille unique avant que d'être englouti par le loup; Cette fille fuivra les traces de fa mere après la mort des Dieux* (*c*). A préfent, continue *Har*, fi vous voulez me faire de nouvelles queftions, je ne fçais qui pourra y répon-

dre, puisque je n'ai pas ouï dire, que personne puisse vous raconter ce qui se passera dans les autres âges du monde: Je vous conseille donc de vous contenter de ma relation, & de la garder dans vôtre mémoire. Là dessus *Gangler* entend de tous côtés autour de lui un bruit terrible; il regarde par tout, mais il n'apperçoit rien qu'une vaste plaine; il se met donc en chemin pour s'en retourner dans ses états, où il raconte tout ce qu'il a vû & entendu: Et depuis ce tems là ce récit est passé de bouche en bouche parmi les peuples (*d*).

REMARQUES SUR LES DEUX DERNIERES FABLES.

Quand bien même l'*Edda* n'auroit d'autre mérite que d'être le seul livre qui nous apprenne ce qu'ont pensé les Celtes sur l'important sujet d'une vie à venir, il mériteroit d'être préservé de l'oubli; En effet il prête par là une lumiere nouvelle & inattendue à l'histoire; soit à celle qui s'occupe principalement des faits, soit à celle qui se plait d'avantage à considerer les diverses révolutions des mœurs & des opinions. Ceux qui n'aiment que ce premier genre, trouveront dans ces dernieres fables le principe de cette valeur fanatique qui anima les destructeurs de l'Empire Romain, & les conquérans de la meilleure partie de l'Europe. Ceux qui s'interessent plus au second, ne verront pas sans plaisir & sans surprise des peuples qu'on n'a crû que barbares, s'occuper de recherches & de méditations sublimes, & marcher plus conséquemment, peut-être même toucher de plus près au but, que les Nations fameuses qui s'arrogeoient le privilege exclusif du savoir & de la raison.

J'ai dit que la nature étoit, suivant la pensée des Celtes, dans un état de combat & de travail continuels: Sa vigueur se consumoit ainsi peu à peu, & son dépérissement devoit de jour en jour se rendre plus sensible. Enfin le dérangement des saisons, un hyver long &

extraordinaire, feront les dernieres marques de fa caducité. Le monde moral ne fera pas moins troublé que le phyfique: La nature agonifante ne parlera plus aux hommes; fes fentimens affoiblis, éteints avec elle, laifferont leurs cœurs en proye aux paffions cruelles & inhumaines. Alors toutes les puiffances ennemies, que les Dieux tenoient enchainées avec beaucoup de peine, rompant leurs fers, acheveront de plonger l'Univers dans la confufion. Envain les Dieux feront foutenus de l'armée des Guerriers du *Valhalla*, ils n'en périront pas moins en détruifant leurs ennemis, c'eft à dire, que dans ce grand jour les Divinités inférieures, foit bonnes, foit mauvaifes, retomberont, en fe combattant, dans le fein de la grande Divinité, d'où toutes chofes font émanées, & qui furvit à toutes chofes. Après cela le monde devient la proye des flammes deftinées plutôt à le purifier qu'à le détruire, puifqu'il reparoît dans la fuite plus beau, plus agréable & plus fécond. Telle eft en peu de mots la doctrine de l'*Edda*, dépouillée des ornemens poëtiques, & des tours allégoriques qui lui font acceffoires: On a pû entrevoir, que le Poëme nommé *Voluſpa* a été le texte dont cette fable eft le commentaire. Les mêmes idées fe trouvent en effet dans cette ancienne Poëfie, mais exprimées avec plus de pompe & de force. On en verra peut-être avec plaifir les traits fuivans, rendus prefque mot à mot d'après *Bartholin.* Voy. *De Cauſ. Cont. Mort.* L. 2. c. 14.

✻ ✻ ✻

Le géant Rymer arrive d'Orient, porté fur un char: La mer s'enfle, le grand ferpent fe roule dans les eaux avec fureur, & fouleve la mer: L'aigle dévore en criant les corps morts, le vaiffeau des Dieux eft mis à flot.

✻ ✻ ✻

L'armée des mauvais génies arrive d'Orient fur ce vaiffeau. C'eft Loke qui les conduit. Leurs troupes furieufes marchent efcortées du loup Fenris, Loke paroit avec eux.

✻ ✻ ✻

Surtur, (le noir Prince des Génies du feu) sort du Midi entouré de flammes: Les épées des Dieux sont rayonnantes comme le soleil. Les rochers ébranlés vont tomber, les Géantes errent éplorées, les hommes suivent en foule les sentiers de la mort: Le Ciel est fendu.

✻ ✻ ✻

Nouvelle douleur pour la Déesse qui défend Odin! Odin s'avance contre Fenris, le Dieu Frey contre Surtur. Bientôt l'époux de Frigga est abattu.

✻ ✻ ✻

Vidar, l'illustre fils d'Odin, court venger la mort de son Pere. Il attaque le monstre auteur du meurtre, ce monstre né d'un géant; & de son épée il lui perce le cœur.

✻ ✻ ✻

Le soleil se noircit, la mer inonde la terre, les brillantes étoiles s'évanouïssent, le feu exerce sa rage, les âges tendent à leur fin, la flamme s'étend & s'éleve jusqu'au Ciel.

Je pourrois citer encore plusieurs autres pieces de Poësie qui montreroient, que les Scandinaves avoient l'esprit très rempli de toutes ces prophéties, & qu'ils leur donnoient un très grand poids; mais les lecteurs qui craignent de trop grands détails, aimeront mieux m'en croire sur ma parole: Il sera plus important de remarquer, que tout ce qu'on vient de lire n'est presque autre chose que la Doctrine de *Zenon* & des Stoïciens. Ce rapport singulier n'a jamais été approfondi, & mérite pourtant de l'être.

Tous les anciens nous apprennent que la Philosophie du Portique établissoit une Divinité éternelle, répandue dans toutes les parties du monde, & qui étoit l'ame & le moteur universel de la matiere. De cette Divinité étoient émanées, avec le monde, des Intelligences destinées à le gouverner sous ses ordres, & qui devoient subir les mêmes révolutions que lui, au jour fixé pour le renouvellement de cet

univers. Le feu caché dans les veines de la terre en consumoit sans cesse l'humidité & devoit enfin l'embraser entiérement. *Un tems arrivera*, dit *Séneque*, *où le monde prêt à se renouveller sera enflammé, où les forces opposées se détruiront en se combattant, où les étoiles iront heurter les étoiles, & où tout l'Univers précipité dans le même feu sera brûlé. (Senec. Consol. ad Marciam* c. ult.) Ce bouleversement devoit être précédé d'une inondation, & à cet égard l'*Edda* s'accorde encore très bien avec *Zénon*; *Sénéque* traite au long de ce déluge futur dans ses *Questions naturelles*. L. 3. c. 29. Il devoit, dit-il, contribuer à purifier la terre préparée pour de nouveaux habitans, plus vertueux & plus innocens que nous.

Mais c'étoit sur l'embrasement du monde que les Stoïciens insistoient le plus. On connoit ces vers de *Lucain*, parent des *Sénéques*;

Hos populos si nunc non usserit ignis,
Uret cum terris, uret cum gurgite ponti,
Communis mundo superest rogus. . . .

C'est à dire: *Si ce n'est pas à présent que ces peuples doivent périr par le feu, ce sera au jour où il consumera la terre, & les gouffres mêmes de la mer. Un bûcher est destiné au monde entier.*

Mais la preuve la plus forte de l'identité des deux systêmes, c'est que cette destruction du monde entraînoit celle des Dieux, c'est à dire, des Divinités créées, ou inférieures. C'est ce que *Sénéque* le *Tragique* exprime dans les vers suivans d'une maniere qui n'a rien d'équivoque:

Jam jam legibus obrutis
Mundo cum veniet dies,
Australis polus obruet
Quicquid per Libyam jacet. . . .
Arctous polus obruet,
Quicquid subjacet axibus;
Amissum trepidus polo
Titan excutiet diem,

Coeli regia concidens
Ortus atque obitus trahet,
Atque OMNES PARITER DEOS
PERDET MORS ALIQVA, & *chaos* &c.

C'eſt à dire: *Lorſque les loix de la nature ſeront enſevelies, & que le jour du monde arrivera, le Pole du midi écraſera, en tombant, les régions de la Libye, le Pole du Nord s'écroulera ſur les païs qu'il couvre; le Soleil épouvanté perdra ſon éclat; le palais des Cieux tombera, & ſa chûte produira à la fois la vie & la mort.* TOUS LES DIEUX PERIRONT AUSSI PAR QUELQUE CAUSE, *& rentreront dans le chaos* &c. (*Senec. Hercul.* v. 1112.) *Sénéque* explique dans un autre endroit cette mort des Dieux. Ils n'étoient point détruits proprement, mais ils ſe réuniſſoient en ſe réſolvant dans l'Ame du monde, en ſe fondant dans cette Intelligence de Feu, dans ce principe éternel & univerſel dont ils étoient émanés. C'étoit ſans doute auſſi dans ce ſens que nos Philoſophes du Nord prenoient la choſe: L'analogie nous autoriſe d'autant plus à ſuppléer cette circonſtance, que les Poëtes ont toujours été plus occupés du ſoin d'embellir les dogmes reçus que de celui de les expoſer avec préciſion. Enfin ce qui doit rendre ce parallele complet & frappant, c'eſt que dans l'Ecole du Portique, comme dans les Prophéties des Islandois, la ſcène effrayante qu'on vient de voir, étoit ſuivie d'une nouvelle création, repréſentée encore de part & d'autre avec les mêmes traits.

Le monde étant réſolu, dit *Sénéque*, & rentré dans le ſein de *Jupiter*, ce Dieu ſe concentre quelque tems en lui même, & ſe cache, uniquement attentif à ſes propres penſées: Enſuite on voit naître de lui un nouveau monde, parfait en toutes ſes parties; les animaux naiſſent de nouveau, des hommes innocens ſont produits ſous de meilleurs auſpices, pour peupler cette terre digne ſéjour de la vertu: Tout reprend, en un mot, une face plus riante & plus belle. (Voy. *Senec.* Epiſt. 9. & Queſt. nat. l. 3. c. ult.)

L'*Edda* vient de nous faire en d'autres termes les mêmes deſcriptions. Elles ſe trouvent auſſi dans le Poëme de la *Voluſpa* dont j'ai

cité plus haut quelques Strophes: En voici encore quelques unes où l'on reconnoitra aisément les mêmes dogmes.

✽ ✽ ✽

Alors (c. d. après la mort des Dieux, & l'embrasement du monde) *on voit ressortir du sein des flots la terre couverte d'une agréable verdure. Les eaux se retirent; L'aigle vole déja librement, & prend des poissons sur le sommet des montagnes.*

✽ ✽ ✽

Les champs portent des fruits sans culture, les maux sont bannis du monde. Balder, (le soleil) & son frere, ces Dieux guerriers reviennent habiter les palais démolis d'Odin. Savez-vous ce qui se passe alors?

✽ ✽ ✽

Les Dieux s'assemblent dans les campagnes d'Ida, ils s'entretiennent des Palais célestes, dont ils voyent les ruines: Ils se rappellent leurs précédentes conversations, & les anciens discours d'Odin.

✽ ✽ ✽

Un Palais plus brillant que le soleil se découvre, il est orné d'un toit d'or; on l'appelle Gimle. C'est là que le peuple des gens de bien habitera, & se livrera à la joye durant tous les âges.

Il y a loin assurément de la Scandinavie, jusqu'aux lieux où la Philosophie Stoïque avoit cours; cette distance étoit même bien plus grande autrefois que dans ces derniers âges où le commerce & les livres prêtent des aîles aux opinions, pour se répandre par tout en un instant. D'un autre côté le systême dont il est ici question, n'est pas de ceux auxquels tout homme peut arriver seul, dès qu'il se met en train de refléchir. Il paroît donc vraisemblable que tous ceux qui l'ont adopté, l'ont tenu de la même main, je veux dire des Philosophes Orientaux, particulierement des Perses, & l'histoire me paroît favoriser cette conjecture. On sait que nos Scandinaves sont venus de quelque contrée de l'Asie. *Zénon*, né en *Chypre* de parens Phéni-

ciens, avoit probablement emprunté des Philosophes Orientaux les principaux points de sa Doctrine. Cette Doctrine étoit à beaucoup d'égards la même que celle des Mages. *Zoroastre* avoit enseigné que le combat d'*Oromasde* & d'*Arimane*, c. d. de la Lumiere & des Ténébres, du bon & du mauvais principe, dureroit jusqu'au dernier jour; qu'alors le bon principe se réuniroit au Dieu suprême dont il étoit émané, que le mauvais seroit vaincu, assujetti, que les ténébres seroient détruites, & que le monde purifié par un incendie universel, deviendroit une demeure lumineuse où le mal ne trouveroit plus d'entrée. (Voy. *Brücker* Hist. Crit. Philos. T. I. L. 2. c. 3.)

Les arts, les sciences, la Philosophie avoient autrefois leur progression de l'Orient à l'Occident. Plusieurs siècles avant qu'*Odin* se rendit de la Scythie Asiatique dans le Nord, le dogme du renouvellement du monde, avoit déja passé chez quelques peuples Celtes. *Orphée* l'avoit enseigné chez les *Thraces*, au rapport de *Plutarque* & de *Clement d'Alexandrie*, & l'on en trouve des vestiges dans les vers qui lui sont attribués. Les Grecs & les Romains en avoient aussi quelque idée, mais la plûpart n'embrassoient point le tronc entier du systême, se contentant d'en détacher ce qui regardoit l'embrasement du monde, pour en augmenter l'assemblage bizarre & confus de leurs opinions religieuses.

Je ne puis finir cette note sans en justifier la longueur; un mot suffira pour cela. Différens points de la Doctrine que je viens d'y exposer d'après l'*Edda*, ont été consacrés par la Révélation. Il ne sera pas inutile d'avoir sous les yeux les passages qui en font foi. Voici les principaux: *Les Cieux & la terre qui sont maintenant, sont reservés pour le feu au jour du jugement.* (St. Pierre II. Ep. c. 3. v. 1.) *Ce jour là les Cieux passeront avec un bruit effrayant de tempête, les élémens embrasés se dissoudront, la terre sera brûlée avec tout ce qu'elle contient.* (v. 10.) *Mais nous attendons ensuite de nouveaux Cieux & une nouvelle terre où la justice habite.* (v. 13.) *Au dernier jour plusieurs seront scandalisez, se trahiront l'un l'autre, & se hairont* (St. Matth. c. 24. v. 10.) *L'iniquité sera multipliée, & la charité se refroidira*, (v. 12.) *Et aussi-tôt après l'affliction de*

de ces jours-là, le Soleil deviendra obſcur, & la lune ne donnera point ſa lumiere, les étoiles tomberont du ciel, & les vertus des cieux ſeront ébranlées. (St. Marc. c. 13. v. 25.) *Il y aura des ſignes dans le Soleil, dans la Lune & dans les étoiles; les nations ſeront plongées dans une telle douleur qu'on ne ſaura que devenir ſur la terre; La mer & les ondes mugiront deſorte que les hommes ſeront conſternés & abbattus par la crainte.* (Evang. ſ. St. Luc. c. 21. v. 25. & 26. Le livre de l'*Apocalypſe* ajoute à ces traits de nouveaux détails. *Alors* (c. d. au grand jour de la colere de Dieu) *il ſe fit un grand tremblement de terre, & le Soleil devint noir comme un ſac fait de poil, & la lune parut enſanglantée.* (Apocal. c. 6. v. 12.) *Les étoiles du Ciel tomberent ſur la terre; le ciel ſe retira comme un livre qu'on roule, & toutes les montagnes & les Iles furent remuées de leurs places.* (v. 13. 14.) *Et il y eut une bataille au Ciel: Michel & ſes Anges combattoient contre le Dragon, & le Dragon & ſes Anges combattoient. Mais ils ne furent pas les plus forts, & leur place ne fut plus trouvée dans le ciel.* (c. 12. v. 7. & 8.) *Et le grand Dragon, le ſerpent ancien, appellé le Diable & Satan, qui ſéduit le monde, fut précipité ſur la terre, & ſes Anges avec lui.* (v. 9.) *Alors j'ouïs une grande voix dans le Ciel qui diſoit, maintenant eſt le ſalut, & la force, & le règne de nôtre Dieu, & la puiſſance de ſon Chriſt: Car l'accuſateur de nos freres, celui qui les accuſoit devant nôtre Dieu jour & nuit a été précipité.* (v. 10.) *Après cela, je vis deſcendre du Ciel un Ange qui avoit la clef de l'Abyme, & une grande chaîne en ſa main, lequel ſaiſit le Dragon, le ſerpent ancien & le lia; & je vis les ames de ceux qui avoient été décapitez pour le témoignage de Jeſus, & pour la parole de Dieu lesquels devoient vivre & regner avec Chriſt. . .* (c. 20. v. 1. 2-4.) *Enſuite je vis un nouveau Ciel & une nouvelle Terre, car le premier ciel & la premiere terre s'en étoient allez, & la mer n'étoit plus.* (c. 21. v. 1.) *Et Dieu eſſuyera en ce jour toutes larmes des yeux des hommes & la mort ne ſera plus, & il n'y aura plus ni deuil, ni cri, ni travail.* (v. 4.) *Et la muraille de la grande Cité, de la ſainte Jeruſalem étoit de jaſpe, mais la cité étoit d'or pur.* (v. 18.) *Elle n'a beſoin, ni du Soleil ni de la Lune pour l'éclairer, car la clarté de Dieu l'illumine, & il n'y entrera aucune choſe ſouillée.* (v. 26.)

Il s'échappoit quelquefois du milieu des ténébres de la Philoſophie & de la Mythologie Greeques de foibles rayons de cette lumiere qu'a fait briller enſuite l'Evangile avec tant de force & de pureté. Si cela

eſt vrai des Grecs, il l'eſt encore plus des Orientaux. Leurs Philoſophes avoient entrevû des vérités ſublimes que le goût national enveloppoit d'emblêmes & d'allégories, à meſure qu'elles ſe montroient. Lorſque ces vérités reçurent dans la ſuite le ſceau d'une Révélation Divine, les hommes chargés de les annoncer aux peuples, emprunterent le langage & les figures qu'ils aimoient à entendre. C'eſt ainſi que les Philoſophes Celtes, ceux du Portique, & les Poëtes Théologiens des Scandinaves ont pû penſer & s'exprimer quelquefois comme les auteurs de nos livres ſacrés, quoique la diſtance des lieux & des tems n'ait pû permettre qu'il y eut quelque communication entr'eux. Après ces obſervations générales, il ne me reſte plus qu'à éclaircir quelques endroits de la derniere fable de cette partie de l'*Edda*.

(*a*) *Brymer* eſt, ſelon la force du mot, une ſale bien chauffée, *Okolm* ſignifie un lieu inacceſſible au froid : Au dernier jour les calamités devoient commencer par un grand hyver : Les portes & les fenêtres de l'Enfer étoient ouvertes du côté du Nord ; On voit bien que tout cela a été imaginé dans un païs froid : Les anciens Scandinaves étoient de meilleure foi, que quelques-uns de leurs deſcendans, que le fameux *Rudbeck*, par exemple, qui ſemble avoir été tenté de placer le Paradis terreſtre dans ſa patrie. Voy. *Keysl.* p. 123.

(*b*) Avant cette Strophe de la *Voluſpa*, *Bartholin* en place une autre qui mérite d'être rapportée. *Alors le Maître, celui qui gouverne tout, ſort avec puiſſance des demeures d'enhaut pour rendre ſes divins jugemens, & prononcer ſes ſentences. Il termine les différens, & établit les ſacrés deſtins qui dureront toujours.*

Quelques perſonnes ont crû que cette Strophe avoit été ajoutée par un chrétien, mais on n'en a donné aucune preuve. Diverſes nations n'ont-elles pas eu quelque idée d'un dernier jugement, avant que la Révélation ait pû les en inſtruire?

(*c*) Dans la nouvelle Terre qui ſuccédoit à celle où nous habitons, il devoit y avoir auſſi des Divinités ſubalternes pour la gouverner,

& des hommes pour la peupler. C'eſt en général ce que veut dire l'*Edda*. Les circonſtances dont ce récit eſt accompagné, ſont obſcures & allégoriques. *Lif* ſignifie *la vie*, ce qui prouve que par la fable de ces deux hommes qui ſurvivent au bouleverſement du monde, les Celtes vouloient dire qu'il reſtoit dans la terre un principe, un germe de vie, propre à réparer la perte du genre humain. Un tour pareil eſt employé pour déſigner le renouvellement du Soleil. Il eſt certain que toutes ces façons de s'exprimer n'étoient priſes chez ces anciens peuples que pour ce qu'elles étoient, des figures, des ornemens du diſcours, & que nous qui perdons ſans ceſſe ce point de vûe, en liſant leurs ouvrages, nous leur prêtons gratuitement une bonne partie des abſurdités que nous croyons y voir.

(*d*) On me demandera peut-être avant que je finiſſe, ſi la doctrine qui vient d'être expoſée, a été propre aux peuples du Nord, ou ſi les autres Celtes l'avoient embraſſée avec eux. Il me paroît probable qu'ils en avoient adopté du moins les principaux points; En effet ils avoient tous puiſé leurs opinions religieuſes dans la même ſource. *Il eſt très vraiſemblable*, dit fort bien le ſavant Abbé *Banier*, *que les Celtes du Nord, peres de nos Gaulois, avoient emprunté leur Doctrine des Perſes, ou de leurs voiſins, & que c'étoit ſur le modele des Mages que les Druides s'étoient formés.* Mythol. expl. T. II. in 4to p. 628. Nous ſommes, à la vérité très peu inſtruits de ce que penſoient ſur ce ſujet les Gaulois, les Bretons, les Germains, mais le peu que nous en ſavons s'accordant très bien avec l'*Edda*, nous ſommes autoriſés à ſuppoſer la même conformité dans ce que nous ignorons. Ceux qui en pourroient douter, n'ont qu'à jetter les yeux ſur les paſſages ſuivans.

Zamolxis (célébre Druide des Gétes & des Scythes) *enſeignoit à ſes conviés, que ni lui, ni eux, ni les hommes qui naîtroient, ne devoient périr, mais qu'au contraire ils ſe rendroient au ſortir de cette vie dans un lieu, où ils jouïroient d'une affluence de toute ſorte de biens.* Hérodote L. IV. §. 95.

S'il faut vous en croire, dit *Lucain* aux Druides, *les ames ne deſcendent pas dans le ſéjour des ténébres & du ſilence, ni dans l'empire ſouterrain de*

Pluton; vous dites que le même esprit anime le corps dans un autre monde, & que la mort est le passage à une longue vie. L. I. v. 454.

Les Gaulois s'attachent surtout à prouver que les ames ne perissent point. Cesar. L. 6. c. 14.

Valere Maxime dans un passage que j'ai rapporté ci-dessus dans mes remarques sur la 17me Fable, s'approche encore plus du dogme de l'*Edda* puisqu'il nous apprend que les *Celtes* regardoient une mort paisible comme une fin honteuse & misérable, & qu'ils sautoient de joye à l'approche d'un combat qui leur fournissoit des occasions de mourir les armes à la main.

Chez les Irlandois, dit *Solin*, *lorsqu'une femme vient d'accoucher d'un fils, elle prie les Dieux de lui faire la grace de mourir en combattant.* C'étoit souhaiter le salut à son enfant. Voy. *Solin.* c. 25. p. 252. Ces autorités peuvent suffire; elles ne disent assurément pas tout ce que dit l'*Edda*, mais c'est ce qui fait le prix de ce livre.



IDÉE DE LA SECONDE PARTIE

DE L'EDDA.

Tous les points les plus importans de la Mythologie Celtique ont été exposés dans le dialogue qu'on vient de lire, & qui fait la premiere partie de l'*Edda.* Dans cette seconde, l'auteur laissant le ton dogmatique, se borne à raconter diverses avantures arrivées aux Dieux qu'il vient de faire connoître. Les anciens Scaldes ou Poëtes sont toujours les guides qu'il suit, & son but l'explication des épithétes & des synonymes consacrés dans leur langage. On y voit aussi regner constamment le même gout & le même ton, des allégories, des combats, des géans aux prises avec les Dieux, *Loke* qui les trompe, *Thor* qui prend leur cause en main &c. Voilà, à peu près, le fonds de cette seconde partie : Quoique des trois quarts moins longue que l'autre, ce seroit abuser de la patience des lecteurs que de l'insérer ici toute entiere : J'aurai même peut-être besoin de leur indulgence pour l'idée très succincte que je vais en donner.

Un Seigneur Danois appellé *Æger* voulut à l'imitation de *Gylfe* aller à *Asgard* pour faire une visite aux Dieux. Ceux-ci l'ayant sçu, monterent aussi-tôt sur leurs sieges sublimes afin de le recevoir avec plus de dignité, &

les Déeſſes qui ne leur cédoient en rien, y prirent place avec eux. *Æger* fut traité ſplendidement; *Odin* avoit fait ranger dans la ſale du feſtin des épées ſi bien polies & ſi brillantes qu'on n'avoit pas beſoin d'autres lumieres. Des boucliers luiſans couvroient tous les murs. On but longtems & largement de l'excellent hydromel: *Brage* le Dieu de l'éloquence étoit aſſis à côté d'*Æger*, & les Dieux l'avoient chargé d'entretenir leur hôte. La converſation du Dieu & d'*Æger* fait le ſujet de cette ſeconde partie de l'*Edda*. *Brage* commença par raconter un tour malin que *Loke* avoit joué aux Dieux. On ſe ſouvient qu'ils mangeoient certaines pommes confiées à la garde d'*Iduna*, par le moyen deſquelles ils prévenoient la vieilleſſe & le dépériſſement; *Loke* enleva par ruſe cette *Iduna*, & la cacha dans un bois où il la fit garder par un géant. Les Dieux qui commençoient déja à griſonner & à devenir caduques, ayant découvert l'auteur de cette noirceur, lui firent de ſi terribles menaces, qu'il fut obligé d'employer toute ſon adreſſe pour reſtituer aux Dieux *Iduna* & ſes pommes.

Je fais grace aux lecteurs du duel du géant *Rugner* & du Dieu *Thor*. Ce géant portoit une lance faite de pierre à aiguiſer. *Thor* la lui briſa d'un coup de ſa maſſue & en fit ſauter les éclats ſi loin, que c'eſt de là que viennent toutes les pierres à aiguiſer qu'on trouve dans le monde, & qui paroiſſent évidemment rompues par quelque effort. Je dois m'arrêter d'avantage à l'origine de la Poëſie. C'eſt une allégorie où l'on trouvera quelque invention.

Les Dieux avoient formé un homme, à peu près de la même maniere que l'*Orion* des Grecs l'avoit été par

les Dieux de ſon pays. Cet homme s'appelloit *Kuaſer;* il étoit ſi habile qu'on ne pouvoit lui propoſer de queſtions auxquelles il ne ſatisfit pleinement: Il parcourut toute la terre pour enſeigner la ſageſſe aux peuples: Mais ſa gloire ayant réveillé l'envie, deux Nains le tuèrent par trahiſon, reçurent ſon ſang dans un vaſe, & le mêlant avec du miel, ils en firent un breuvage, qui rend Poëtes ceux qui en boivent (*a*). Les Dieux ne voyant plus leur fils, en firent demander des nouvelles aux Nains, qui ſe tirerent d'affaire en répondant, que *Kuaſer* étoit mort ſuffoqué de ſa ſcience, par ce qu'il ne s'étoit trouvé perſonne en état de le ſoulager par des queſtions aſſez fréquentes ou aſſez doctes. Mais leur perfidie fut découverte enſuite par un événement imprévu. Les Nains s'étant attiré le reſſentiment d'un Géant nommé *Suttung*, celui-ci ſe ſaiſit d'eux, & les expoſa ſur un écueil environné de tous côtés des eaux de la mer. Dans le trouble où la crainte de périr jetta ces malheureux, ils ne virent plus d'autre reſſource que d'offrir le breuvage divin pour prix de leur délivrance: *Suttung* en fut ſatisfait, & l'ayant emporté chez lui, il le donna à garder à ſa fille *Gunlöda;* c'eſt pour cela, ajoute l'auteur, qui ne perd point ſon objet de vûe, qu'on appelle indifféremment la Poëſie *le ſang de Kuaſer*, *le breuvage des Nains*, *la rançon des Nains* &c.

Les Dieux ſouhaitoient fort de leur côté de ſe rendre maîtres de ce tréſor; mais la choſe étoit difficile parce

(*a*) On voit bien que par le ſang de cet homme ſi ſage mêlé avec du miel, on vouloit déſigner la raiſon & les graces, ſans leſquelles il n'y a point de véritable Poëſie.

que le breuvage étoit gardé ſous des rochers : Cependant *Odin* voulut tenter cette conquête, & voici comment il s'y prit. Il paſſa près d'une prairie où il y avoit neuf ouvriers occupés à faucher à qui il propoſa d'aiguiſer leurs faulx, ce que ces gens ayant accepté, il rendit les faulx ſi tranchantes, que chacun d'eux le ſollicitoit de lui vendre ſa pierre à aiguiſer; *Odin* la leur ayant abandonnée en la jettant en l'air, tous les ouvriers accoururent imprudemment pour s'en ſaiſir, & s'entre-tuerent tous en s'agitant avec leurs faulx. *Odin* continuant ſon chemin, ſe déguiſa, & prit le nom de *Bolverck*, après quoi il ſe rendit chez *Bauge*, frere du Géant *Suttung*, qui s'affligeoit beaucoup de la perte de ſes ouvriers, car c'étoit à lui à qui ils appartenoient. *Bolverck* lui dit, qu'il lui en tiendroit lieu, & qu'il achéveroit leur ouvrage en peu de tems, s'il vouloit engager ſon frere *Suttung* à lui laiſſer boire un ſeul coup du breuvage poëtique. Le marché ayant été conclu, *Bolverck* faucha pendant tout l'été, mais aux approches de l'hyver il demanda ſon ſalaire. *Bauge* lui promit de faire tous ſes efforts pour qu'il lui fut accordé, & tous les deux ſe rendirent auprès de *Suttung* qui les aſſura poſitivement qu'ils n'en boiroient pas ſeulement une goutte. Conſternés de ce refus opiniâtre, ils ſe retiroient tous deux, lorſque le faux *Bolverck* dit à *Bauge*, que s'il vouloit le ſeconder, ils obtiendroient par adreſſe ce qu'ils n'avoient pû avoir par prieres. Au même inſtant il produiſit un foret, avec lequel *Bauge* fit un trou au rocher, ſous lequel étoit la liqueur : *Bolverck* s'étant changé en ver, s'inſinua par ce trou dans la caverne, où il reprit ſa premiére forme, & gagnant le coeur de *Gunlöda*, il obtint d'elle la permiſſion de boire trois coups de la liqueur confiée à ſa gar-

garde : Mais le Dieu rufé fût fi bien faire, qu'il ne laiffa rien dans les vafes à la troifieme fois qu'il but : Alors prenant la forme d'un aigle, il s'envola pour retourner à *Asgard*, mettre en fureté le tréfor dont il s'étoit rendu maître. Cependant *Suttung* qui étoit magicien, foupçonnant l'artifice fe change auffi en aigle, & vole rapidement après *Odin* qui étoit déja bien près des portes d'*Asgard :* Alors les Dieux accourent hors de leurs palais pour foutenir leur maître, & prévoyant qu'*Odin* auroit de la peine à conferver la liqueur fans s'expofer à être pris par fon ennemi, ils expofent en grande hâte tous les vafes qu'ils trouvent. En effet *Odin* ne pouvant échapper autrement fe débaraffe du poids qui appefantit fon vol, les vafes font remplis en un inftant de la liqueur enchantée, & c'eft de là qu'elle eft paffée aux Dieux & aux hommes ; mais dans la précipitation de ces momens, la plûpart ne s'apperçurent point qu'*Odin* n'avoit rendu qu'une partie du breuvage par le bec ; c'eft de cette partie dont ce Dieu donne à boire aux bons Poëtes, à ceux qu'il veut animer d'un efprit divin. A l'égard de l'autre, c'eft la portion des mauvais rimeurs ; comme elle coula fort abondamment de fa fource impure, & que les Dieux en laiffent boire à tous ceux qui veulent, la preffe eft fort grande autour des vafes qui la contiennent, & c'eft la raifon pour laquelle il fe fait tant de méchans vers dans ce monde.

Après cette finguliere fiction, on trouve dans l'*Edda* diverfes fables qui n'ont prefque aucun rapport à la Mythologie : Ce font des traits d'hiftoire mêlés de fables, qui ne font ni importans par l'inftruction, ni agréables par

l'invention. Je pafferai donc fans m'y arrêter au Dictionnaire Poëtique, appellé *Scalda*, dont j'ai déja dit un mot dans mon avant-propos.

On a vû qu'il a été compilé par *Snorro Sturleson* à l'ufage des Islandois qui fe deftinoient à la profeffion de Scaldes. Comme cet auteur écrivoit dans le treizieme fiecle, il a voulu y donner non feulement les epithétes que l'ancienne Poëfie lui fourniffoit, mais auffi celles qui étoient devenues néceffaires, depuis qu'une nouvelle Religion & de nouvelles connoiffances avoient été apportées dans le Nord. L'ouvrage commence par les noms des douze Dieux, que *Snorro* reprend enfuite pour ranger fous chacun les épithétes & les fynonymes qui lui appartiennent. *Odin* en a 126 à lui feul, ce qui peut faire juger du nombre des poëfies anciennes où il étoit queftion de cette Divinité. Voici quelques-unes de ces épithetes qu'on n'a pas vues dans l'*Edda*.

Odin le pere des fiecles, le *Sourcilleux*, l'*Aigle*, le *Pere des vers*, le *Tourbillon*, l'*Incendiaire*, *Celui qui fait pleuvoir les traits* &c. *Thor* eft défigné par douze épithétes, dont la plus ordinaire eft celle de *Fils d'Odin & de la terre*.

Loke eft le *Pere du grand ferpent*, *le Pere de la Mort*, l'*adverfaire des Dieux*, leur *accufateur*, *celui qui les trompe* &c.

Frigga eft la *Reine des Dieux*; *Freya* la *Déeffe de l'amour*, la *Fée aux larmes d'or*, la *Déeffe bénigne & libérale* &c.

Après les épithétes des Dieux, on trouve rangées par ordre alphabetique celles des mots les plus en ufage dans

la Poëſie. Il y en a qui ſont aujourd'hui inintelligibles, quelques unes paroiſſent inſipides, d'autres reſſemblent aſſez à ces épithétes oiſives des anciens qui ſuivent un mot auſſi conſtamment que l'ombre ſuit le corps, & rempliſſent le vers ſans rien ajouter au ſens. Cependant il y en a qui méritent d'être connues, du moins par leur ſingularité. Ainſi les fleuves ſont appellés chez les Scaldes, la *Sueur de la terre*, & le *ſang des vallées;* les flêches ſont, les *filles de l'infortune*, la *grêle des caſques;* La hache d'armes, eſt la *main de l'homicide;* L'oeil eſt le *flambeau du viſage*, le *diamant de la tête;* L'herbe la *chevelure*, la *toiſon de la terre;* Les cheveux, la *forêt de la tête;* S'ils ſont blancs, la *neige du cerveau;* La terre, le *vaiſſeau qui flotte ſur les âges*, la *baze des airs*, la *fille de la nuit.*

La nuit eſt le *voile des diſcours, & des ſoucis;* Un combat, le *fracas des armes*, la *grêle des traits*, le *cliquetis des épées*, un *bain de ſang.*

La mer, eſt le *champ des Pirates;* un vaiſſeau leur *patin*, & le *Cheval des flots;* les pierres, les *os de la terre;* Le vent eſt le *tigre*, le *lion qui ſe jette ſur les maiſons, & ſur les vaiſſeaux* &c. &c.

C'eſt par ce recueil d'épithétes qu'eſt terminé l'ouvrage de *Snorro Sturleſon*, tel qu'il a été publié par *Reſenius;* mais dans le manuſcrit conſervé à *Upſal*, & dans quelques autres encore, on trouve après ce dictionaire un petit traité du même auteur ſur le méchaniſme de la Poëſie Gothique ou Islandoiſe. S'il nous étoit reſté un plus grand nombre de vers des anciens Celtes, cet ouvrage ſeroit très précieux, puiſqu'il faciliteroit l'intelligence d'une

Poëſie dont il y auroit peut-être divers uſages à tirer; mais il a de plus l'inconvenient d'être devenu très obſcur. Cependant quelques ſavans d'un mérite diſtingué ayant entrepris de l'expliquer, il y a lieu d'eſperer que ceux qui ſe plaiſent dans les recherches de ce genre, n'auront bientôt plus rien à deſirer là deſſus.

Ce qu'on entrevoit juſqu'à préſent, c'eſt que cette verſification étoit fondée ſur le nombre des ſyllabes, combiné avec le retour régulier de certaines lettres, à la fin, ou au commencement du vers, ce qui ſe rapprochoit tout à la fois de notre verſification moderne, & du goût des acroſtiches. Si l'on pouſſe plus loin ces recherches, je préſume qu'on trouvera le modéle de tout ce mechaniſme, chez quelque peuple de l'orient, chez les anciens Perſes ou chez les Hébreux. La Poëſie Hebraïque étoit pleine d'acroſtiches de différens genres. Il y en a de même dans toutes les anciennes odes de nos Islandois. Il n'eſt pas moins probable que les vers que compoſoient les Bardes, ces Poëtes des Bretons & des Gaulois, étoient du même genre; on a quelques fragmens de Poëſie Galloiſe ou Bretonne qui ne laiſſent preſque aucun lieu d'en douter. La choſe eſt encore plus certaine à l'égard des vers Anglo-Saxons qui ſont parvenus juſqu'à nous.



IDE'E DE L'ANCIENNE
EDDA.

Il eſt tems de paſſer à ce qui nous reſte de la premiere *Edda* compilée par *Sæmund* dit le *Savant*, plus de 100 ans avant celle de *Snorro Sturleſon*. C'étoit un recueil de quelques Poëſies qui avoient pour objet quelque point de la Religion & de la morale d'*Odin*. Le travail de *Sæmund* n'avoit probablement conſiſté qu'à les raſſembler & à les écrire pour la premiere fois. On regarde aujourd'hui ce recueil comme perdu, à la réſerve des trois pieces dont je parlerai tout à l'heure, mais quelques perſonnes penſent avec plus de fondement, que cette ancienne *Edda* ſubſiſte encore. Ce n'eſt peut-être pas une raiſon d'eſperer qu'elle ſoit jamais publiée. Quoiqu'il en ſoit, il y a abondamment de quoi ſatisfaire les étrangers curieux des Antiquités du Nord dans la partie de cet ouvrage que nous pouvons voir & conſulter aujourd'hui. L'autre partie eſt vraiſemblablement moins intéreſſante, & il faut croire, que c'eſt la raiſon de l'oubli dans lequel on l'a laiſſée.

La premiere de ces pieces eſt celle que j'ai tant de fois citée, ſous le titre de *Voluſpa :* Ce mot ſignifie l'*Oracle*, ou la Prophétie de *Vola*. On ſait qu'il y avoit parmi les Celtes des femmes qui, s'il faut les en croire, prédiſoient l'avenir, rendoient des oracles, & vivoient dans un com-

merce étroit avec la Divinité. *Tacite* fait ſouvent mention de celle qui ſe rendit fameuſe chez les *Bructeres*, peuple Germain, ſous le nom de *Velleda*, & qui fut enſuite menée à Rome. Il y en avoit une en Italie dont le nom approche encore plus de celui de *Vola;* c'eſt cette Sybille qu'*Horace* appelle *Ariminenſis Folia*, (Horat. Epod. v.) ce nom étoit peut-être un terme générique par lequel on déſignoit toutes ces femmes : Elles le méritoient du moins par l'enthouſiaſme qui les animoit, & l'agitation furieuſe avec laquelle elles rendoient leurs oracles prétendus. *Fol* ſignifioit en Gothique ce qu'il ſignifie en François, en Anglois & dans preſque toutes les langues du Nord.

Ce Poëme attribué à la Sibylle du Nord contient dans deux ou trois cens vers tout le ſyſtême de Mythologie qu'on a vû dans l'*Edda;* mais ce laconiſme, & l'ancienneté du langage en rendent l'intelligence très difficile. Cela n'empêche pas qu'on n'y obſerve de tems en tems de la grandeur, de la force & quelques belles images: Du reſte le ton, le défaut de liaiſon, le deſordre du ſtyle, y retracent l'idée d'une haute antiquité, autant que les choſes mêmes. Tels étoient ſans doute les vrais vers ſibyllins conſervés ſi longtems à Rome, & ſi mal adroitement contrefaits. Le Poëme de la *Voluſpa* eſt aujourd'hui le ſeul monument où nous puiſſions en prendre une juſte idée.

Je n'en citerai ici aucun trait : Le texte de l'*Edda* en eſt rempli, comme on l'a vû : J'en ai rapporté d'aſſez longs dans mes remarques ; il ſuffit de dire, que la Prophéteſſe après avoir impoſé ſilence à toutes les intelligen-

ces, annonce qu'elle va leur révéler les décrets du Pere de la Nature, les actions & les ouvrages des Dieux que personne n'a connus avant elle. Elle commence en effet par la description du chaos; delà elle passe à la formation du monde & à celle de ses différentes espèces d'habitans, les géans, les hommes, les nains: Ensuite elle explique les emplois des Fées, les fonctions des Dieux, ce qui leur est arrivé de plus singulier, leur démêlé avec *Loke*, la vengeance qu'ils exercent contre lui. Après quoi elle finit par une longue description des dernieres destinées de l'Univers, de son déperissement, de l'incendie qui doit le consumer, du combat des Dieux inférieurs & des intelligences mauvaises, du renouvellement du monde, de l'état heureux des gens de bien, & des supplices des méchans.

Ce Poëme est suivi d'un autre qui n'est pas moins digne d'attention. Il entroit dans l'*Edda* de *Sæmund* & ne céde pas en ancienneté à la *Voluspa*: On le nomme *Havamaal*, c. d. *Discours sublime* ou la *Morale d'Odin*. C'est à ce Dieu lui même qu'on l'attribuoit, c'est lui qui est censé y donner des leçons de sagesse aux hommes: Cette piéce est absolument unique dans son espèce: Nous ne tenons directement des Celtes & des Scythes aucun autre monument qui ait leur morale pour objet; ce que nous en savons d'ailleurs est imparfait, alteré, incertain. Ainsi cette morale d'*Odin* peut suppléer jusqu'à un certain point à la perte que nous avons faite des maximes que dictoient *Zamolxis*, *Dicenæus*, *Anacharsis* à leurs compatriotes les Scythes, maximes que ces Philosophes prétendoient tenir du ciel, & que les plus sages des Grecs leur envioient avec raison.

Le *Havamaal*, ou *Difcours fublime* eft compofé d'environ cent & vingt ftrophes. Il y en a très peu qui ne foient bonnes & fenfées, mais quelques unes renfermant des verités trop communes, & d'autres des allufions qu'il feroit long & difficile d'expliquer, je me borne à donner les fuivantes, en affurant de nouveau qu'on les trouvera rendues ici avec la plus fcrupuleufe exactitude.

* * *

Confidérez bien toutes les entrées avant que de vous engager quelque part, car on ne peut jamais favoir trop bien où font les ennemis qui vous dreffent des embuches.

* * *

L'hôte qui vient chez vous, a les genoux froids, donnez lui du feu : Celui qui a parcouru les montagnes, a befoin de nourriture, & de vêtemens bien fechez.

* * *

Il faut de l'eau à celui qui vient s'affeoir à votre table, il a befoin de s'effuyer les mains; mais tenez lui des difcours agréables, fi vous voulez qu'il vous parle, ou qu'il vous écoute.

* * *

Celui qui voyage a befoin de fageffe. On peut faire chez foi tout ce qu'on veut, mais celui qui ne fait rien, s'attirera des regards dédaigneux, lorfqu'il fera affis avec des hommes bien appris.

Celui

* * *

Celui qui va à un repas où il n'eſt pas attendu, parle avec ſoumiſſion, ou ſe tait; il prête l'oreille à tout, il parcourt tout des yeux; par là il acquiert de la ſcience & de la ſageſſe.

* * *

Heureux celui qui s'attire la louange & la bienveillance des hommes; car tout ce qui dépend de la volonté des autres, eſt hazardeux & incertain!

* * *

Il n'y a point d'ami plus ſûr en voyage qu'une grande prudence; Il n'y a point non plus de proviſion plus agréable. Dans un lieu inconnu la prudence vaut mieux que les tréſors, c'eſt elle qui nourrit le pauvre.

* * *

Il n'y a rien de plus inutile aux fils du ſiècle que de trop boire de bière, car plus un homme boit, plus il perd de raiſon. L'oiſeau de l'oubli chante devant ceux qui s'enyvrent, & leur dérobe leur ame.

* * *

L'homme dépourvu de ſens croit qu'il vivra toujours, s'il évite la guerre, mais ſi les lances l'épargnent, la vieilleſſe ne lui fait point de quartier.

* * *

L'homme gourmand mange ſa propre mort, s'il n'y prend garde, & l'avidité du ſot fait rire les ſages.

* * *

Les troupeaux ſavent retourner à l'étable & quitter le pâturage; mais l'homme ſans honneur ne ſait point mettre de frein à ſa bouche.

* * *

L'homme méchant rit de tout, ſans penſer que ce qui lui convient, eſt de s'abſtenir de faute.

* * *

L'homme dépourvu de ſens veille toutes les nuits, il conſidére tout, mais quand il eſt las au point du jour, il n'eſt pas plus ſavant qu'il n'étoit la veille.

* * *

Il croit ſavoir tout lorſqu'il a appris quelque choſe de facile, mais il n'a rien à répondre, quand on l'interroge ſur une choſe obſcure.

* * *

Pluſieurs hommes ſe croyoient ſincérement unis, mais l'expérience les a détrompés : C'eſt la quérelle des ſiecles, qu'un hôte n'eſt pas fidele à ſon hôte.

* * *

Ce qu'on poſſéde, quoique petit, eſt toujours le meilleur. . . .

* * *

Je n'ai jamais trouvé d'homme ſi libéral & ſi magnifique, que chez lui recevoir ne fut pas recevoir, & qui mépriſat un préſent, s'il pouvoit l'obtenir.

* * *

Que les amis ſe réjouiſſent réciproquement par des préſens d'armes & d'habits. Ceux qui donnent & qui reçoivent, reſtent longtems amis, & ſe donnent ſouvent des feſtins les uns aux autres.

* * *

Aimez vos amis, & ceux de vos amis, mais ne favoriſez par l'ennemi de vos amis.

* * *

La paix brille plus que le feu pendant cinq nuits, entre des amis mauvais, mais elle s'éteint quand la ſixieme approche, & alors toute l'amitié ſe tourne en haine.

* * *

Quand j'étois jeune, j'errois ſeul dans le monde, il me ſembloit que j'étois devenu riche quand j'avois trouvé un compagnon. Un homme fait plaiſir à un autre homme.

* * *

Qu'un homme ſoit ſage modérement, & qu'il n'ait pas plus de prudence qu'il ne faut. Qu'il ne cherche point à ſavoir ſa deſtinée, s'il veut dormir tranquille.

* * *

Levez-vous matin ſi vous voulez vous enrichir ou vaincre un ennemi. Le loup qui eſt couché, ne gagne point de proye, ni l'homme qui dort, de victoire.

* * *

On m'invite çà & là à des feſtins, ſi je n'ai beſoin que d'un dejeuné, & mon fidele ami eſt celui qui me donne un pain quand il en a deux.

* * *

Il vaut mieux vivre bien que longtems. Quand un homme allume du feu, la mort eſt chez lui avant qu'il ſoit éteint.

* * *

Il vaut mieux avoir un fils tard que jamais. Rarement voit-on des pierres ſépulchrales élevées ſur les tombeaux des morts, par d'autres mains que celles de leurs fils.

* * *

Les richeſſes paſſent comme un clin d'oeil; elles ſont les plus inconſtantes des amies. Les troupeaux périſſent, les parens meurent, les amis ne ſont pas plus immortels, vous mourrez vous-même: Mais je connois une ſeule choſe qui ne meurt point, c'eſt le jugement qu'on porte des morts.

* * *

Que l'homme prudent uſe avec modération de ſon pouvoir; car lorſqu'il viendra parmi des hommes diſtingués, il trouvera qu'il n'eſt pas le plus excellent de tous.

* * *

Louez la beauté du jour quand il eſt fini, une femme quand vous l'aurez connue, une épée quand vous l'aurez eſſayée, une fille après qu'elle ſera mariée, la glace

quand vous l'aurez traverſée, la bière quand vous l'aurez bûe.

❦ ❦ ❦

Ne vous fiez pas aux paroles d'une fille, ni à celles que dit une femme, car leurs cœurs ont été faits tels que la roue qui tourne, la légéreté a été miſe dans leurs cœurs. Ne vous fiez ni à la glace d'un jour, ni à un ſerpent endormi, ni aux careſſes de celle que vous devez épouſer, ni à une épée rompue, ni au fils d'un homme puiſſant, ni à un champ nouvellement ſemé.

❦ ❦ ❦

La paix entre des femmes malignes, eſt comme ſi vous vouliez faire marcher ſur la glace un cheval qui ne ſeroit pas ferré, ou comme ſi vous vous ſerviez d'un cheval de deux ans, ou comme ſi vous étiez dans une tempête ſur un vaiſſeau qui n'auroit point de gouvernail.

❦ ❦ ❦

Que celui qui veut ſe faire aimer d'une fille, lui tienne de beaux diſcours & lui offre de bonnes choſes. Qu'il la loue auſſi ſans ceſſe de ſa beauté. Il faut de la ſageſſe pour être habile amant.

❦ ❦ ❦

Il n'y a point de maladie plus cruelle que de n'être pas content de ſon ſort.

❦ ❦ ❦

Le cœur ſeul connoit ce qui ſe paſſe dans le cœur, & celui qui trahit l'eſprit, c'eſt l'eſprit même.

❀ ❀ ❀

Si vous voulez fléchir votre maitreſſe, ne l'allez voir que de nuit. Quand trois perſonnes ſavent ces choſes là, elles ne réuſſiſſent point.

❀ ❀ ❀

Ne cherchez point à ſeduire les femmes d'autrui.

Soyez humain à l'égard de ceux que vous rencontrez ſur vôtre route.

Celui qui a une bonne proviſion en voyage, ſe réjouit aux approches de la nuit.

❀ ❀ ❀

Ne découvrez jamais vos chagrins à un méchant homme, car vous n'en recevrez aucun ſoulagement.

❀ ❀ ❀

Sachez que ſi vous avez un ami, vous devez le viſiter ſouvent. Le chemin ſe remplit d'herbes, & les arbres le couvrent bientôt, ſi l'on n'y paſſe ſans ceſſe.

❀ ❀ ❀

Ne rompez jamais le premier avec votre ami. La douleur ronge le cœur de celui qui n'a perſonne à conſulter que lui-même.

❀ ❀ ❀

Il vaut mieux flatter les autres que ſoi-même.

❦ ❦ ❦

N'ayez jamais trois paroles de diſpute avec le méchant. Souvent le bon céde lorſque le méchant s'irrite & s'enorgueillit. Cependant il y a du danger à ſe taire, ſi l'on vous reproche d'avoir un cœur de femme, car alors on vous prend pour un lâche.

❦ ❦ ❦

Je vous prie, ſoyez circonſpect, mais non pas trop; ſoyez-le cependant lorſque vous avez trop bû, lorſque vous êtes près de la femme d'autrui, & quand vous vous trouvez parmi des voleurs.

❦ ❦ ❦

Ne vous moquez point, ne riez point de votre hôte, ou d'un étranger : Ceux qui demeurent chez eux, ne ſavent point qui eſt l'étranger qui arrive.

❦ ❦ ❦

Il n'y a point d'homme vertueux qui n'ait quelque vice, ni de méchant quelque vertu.

❦ ❦ ❦

Ne riez point du vieillard, ni de votre vieux ayeul. Il ſort ſouvent des rides de la peau des paroles pleines de ſens.

❦ ❦ ❦

Le feu chaſſe les maladies, le chêne la ſtrangurie, la paille conjure les enchantemens, les Runes détruiſent les imprécations, la terre abſorbe les inondations, & la mort éteint les haines.

Les fragmens de l'ancienne *Edda* ſont terminés dans l'Edition de *Reſenius*, par le petit poëme intitulé le *Chapitre Runique*, ou *la Magie d'Odin.* J'ai déjà remarqué que le conquérant qui uſurpa ce nom, s'attribua l'invention des lettres, dont on n'avoit probablement aucune idée avant lui dans la Scandinavie. Mais quoique cet art ſoit aſſez merveilleux en lui même pour attirer à celui qui l'enſeigne toute la vénération d'un peuple ignorant, *Odin* le fit regarder encore comme l'art magique par excellence, l'art d'opérer toute ſorte de miracles, ſoit que ce nouveau menſonge fut utile à ſon ambition, ſoit qu'il fut lui même aſſez barbare pour croire qu'il y avoit quelque-choſe de ſurnaturel dans l'écriture. Il s'exprime du moins dans ce Poëme du ton d'un homme qui veut perſuader.

Savez-vous, dit-il, *comment il faut graver les lettres runiques? Comment il faut les expliquer: Comment on ſe les procure: Comment on éprouve leur vertu?* Delà il paſſe à l'énumeration des prodiges qu'il peut opérer, ſoit par le moyen de ces lettres, ſoit par celui de la Poëſie;

Je ſais chanter un Poëme que la femme du Roi ne ſait pas, ni le fils d'aucun homme; il s'appelle le ſecours, il chaſſe les quérelles, les maladies, la triſteſſe.

J'en ſais un que les fils des hommes doivent chanter s'ils veulent devenir habiles médecins.

J'en ſais un par lequel j'émouſſe & j'enchante les armes de mes ennemis, & je rends inutiles leurs artifices.

J'en

J'en ſais un que je n'ai qu'à chanter, lorſque les hommes m'ont chargé de liens, car dès que je le chante, mes liens tombent en pièces, & je me promene librement.

J'en ſais un qui eſt utile à tous les hommes, car auſſitôt que la haine vient à s'enflammer entre les fils des hommes, je l'appaiſe au moment que je le chante.

J'en ſais un dont la vertu eſt telle, que ſi je ſuis ſurpris par la tempête, je fais taire le vent & je rends la paix à l'air.

On peut remarquer ſur cette derniere prérogative des vers que ſavoit *Odin*, que chez tous les peuples Celtes les magiciens avoient les vents & la tempête en leur pouvoir. *Pomp. Mela* nous apprend, qu'il y avoit dans une Ile de la côte de Bretagne (probablement *l'Ile des Saints*, vis à vis de *Breſt*) des Prêtreſſes ſéparées du reſte du monde, qu'on regardoit comme les Déeſſes de la navigation, parcequ'elles diſpoſoient des vents & des tempêtes. L. 3. c. 6. Il y a des peines ſtatuées dans les Capitulaires de *Charlemagne*, dans les Canons de pluſieurs Conciles, & dans les anciennes loix de Norvege, contre ceux qui excitent des tempêtes, *Tempeſtarii*, c'étoit le nom qu'on leur donnoit. Il y a eu de ces impoſteurs ſur les côtes de Norvege, comme il y en a encore chez les *Lappons :* La peur & la ſuperſtition leur payerent longtems tribut. Delà ces bruits ridicules répétés ſérieuſement par tant de voyageurs imbécilles, que des ſorciers vendoient du vent aux navigateurs qui fréquentent ces mers. Ce qu'il y a de vrai, c'eſt que depuis bien des

années les pêcheurs même de Norvege auroient ignoré que cette folle opinion eut jamais existé, si des marins étrangers qui n'en étoient pas desabusés comme eux, ne fussent souvent venus leur demander du vent à acheter, & si les premiers n'eussent pas trouvé plaisant de gagner l'argent des autres en se moquant d'eux.

Les Missionaires, les Evêques s'appliquerent de bonne heure à arracher toutes ces mauvaises herbes du champ où ils vouloient semer la Doctrine de l'Evangile. Ils attaquoient la Religion Celtique de tout côté, & avec toute sorte d'armes. Comme ils avoient souvent la foiblesse de croire aux faux prodiges du Paganisme, ils avoient aussi celle de vouloir leur en opposer qui ne l'emportoient que par la pureté de l'intention : Dans la Chronique intitulée *K. Oloff Trygguason saga*, c. 33., on voit un Evêque qui appaise une tempête avec de l'eau benite & quelques autres cérémonies. Mais c'est trop interrompre le discours d'*Odin*.

Quand je vois, poursuit-il, *des magiciennes traverser les airs, je les trouble d'un seul regard, & je les oblige à abandonner leur entreprise.* On a parlé plus haut de ces voyages aëriens.

Si je vois un homme mort, & pendu au haut d'un arbre je grave des lettres runiques si merveilleuses, qu'aussi-tôt cet homme descend & vient s'entretenir avec moi.

Odin avoit souvent évoqué des morts par le moyen de ses runes, & quelquefois aussi par des vers. Nous

avons encore une Ode fort ancienne, conſervée par *Bartholin*, où ce Dieu fait ſortir de ſon tombeau une Devinereſſe qu'il veut conſulter. Voici le commencement qui peut donner une idée de ce qu'étoit cette Poëſie magique connue autrefois de preſque tous les peuples du monde.

✠

Odin, ce ſouverain des hommes, ſe leve : Il ſelle ſon cheval Sleipner, il le monte, & ſe rend dans le ſéjour ſouterrain de Hela (la mort.)

✠

Le chien qui garde les demeures de la mort, court au devant de lui ; Sa poitrine & ſa mâchoire ſont teintes de ſang, il ouvre ſa gueule avide de mordre, & aboye longtems à la vûe du Pere de la Magie.

✠

Odin pourſuit ſa route, ſon cheval fait trembler & retentir les cavernes ſouterraines : Enfin il touche au profond ſéjour de la mort, & s'arrête près de la porte orientale, où eſt le tombeau de la Prophéteſſe.

✠

Il lui chante des vers propres à évoquer les morts, il regarde au ſeptentrion, il grave ſur ſon tombeau des lettres runiques, il profére des paroles myſtérieuſes ; il demande qu'on lui réponde : Enfin la Prophéteſſe contrainte ſe lève, & parle ainſi:

Quel eſt cet inconnu qui oſe troubler mon repos, & me tirer du ſépulchre où je ſuis depuis ſi longtems couchée, couverte de neige, & arroſée par les pluies? &c.

Les autres prodiges qu'*Odin* ſe vante de pouvoir faire dans le *Chapitre Runique*, ne ſont pas d'une moindre importance.

Si je veux qu'un homme ne périſſe jamais dans les combats, ne ſoit jamais abattu par le fer, je l'arroſe avec de l'eau lorſqu'il vient de naître. On peut ſe rappeller ici ce que j'ai dit du baptême des peuples du nord encore Payens, dans le 5. livre de *l'Introduction à l'hiſtoire de Dannemarc*, p. 209.

Si je le veux, je puis expliquer la nature des diverſes eſpèces d'hommes, de Génies, & de Dieux. Il n'y a que des ſages qui puiſſent connoître toutes leurs différences.

Si j'aſpire à l'amour & aux faveurs de la fille la plus vertueuſe, je ſais tourner ſon eſprit, & fléchir à mon gré ſa volonté.

Je ſais un ſecret que je ne perdrai jamais, c'eſt celui de me faire aimer conſtamment de ma maîtreſſe.

Mais j'en ſais un que je n'enſeignerai jamais à aucune femme, excepté à ma ſœur, ou à celle qui me tient dans ſes bras.

Ce qu'on eſt ſeul à ſavoir, eſt toujours d'un bien plus grand prix.

L'auteur conclud après cela par des exclamations ſur la beauté des choſes qu'il vient de dire.

A préſent, dit-il, *j'ai chanté dans mon auguſte demeure mes ſublimes vers, néceſſaires aux fils des hommes, & inutiles aux fils des hommes. Benit ſoit celui qui a chanté! Benit ſoit celui qui a compris! Puiſſe en profiter celui qui a retenu! Benits ſoient ceux qui ont prêté l'oreille!*

Fin de l'Edda.



ODES ET AUTRES POESIES ANCIENNES.

J'ai cru devoir joindre à l'*Edda* les pieces ſuivantes, choiſies parmi cette multitude de vers que nous ont conſervés les auteurs des anciennes Chroniques.

Ce ſont celles qui m'ont paru les plus propres à caracteriſer les mœurs, & le génie de ces premiers âges de notre hiſtoire Danoiſe, à ſervir de preuves à ce que j'ai avancé dans l'Introduction à cette hiſtoire, & à montrer que la Mythologie de l'*Edda* a été celle de tous les Poëtes du Nord, & la Religion de pluſieurs peuples ornée de fictions & d'allégories.

On trouvera d'abord l'*Ode* que *Regner Lodbrog* compoſa dans les tourmens qui précéderent ſa mort. Le fanatiſme de la gloire animé par celui de la Religion, a dicté cette Ode. *Regner*, fameux guerrier, Poëte, & Pirate regnoit en Dannemarc, dans le commencement du neuvieme ſiècle : Après mille courſes maritimes dans les pays les plus éloignés, il éprouva enfin la mauvaiſe fortune en Angleterre. Pris en combattant par ſon ennemi *Ella*, Roi d'une partie de cette Ile, il périt des morſures des ſerpens dont on avoit rempli ſa priſon. Il laiſſa pluſieurs fils qui vangerent cette horrible mort, comme *Regner* l'avoit prévu dans les vers qu'on va lire. On conjecture avec beaucoup de fondement, que ce Prin-

ce n'a composé lui même qu'une Strophe ou deux de cette Ode, & que les autres y ont été ajoutées après sa mort par le *Scalde* chargé, suivant l'usage du tems, de relever l'éclat de ses funérailles par le chant de quelque ode à sa louange. Quoiqu'il en soit, cette piece se trouve dans diverses Chroniques Islandoises, & la versification, le langage, le style ne laissent aucun doute sur son ancienneté. *Wormius* en a donné le texte en lettres runiques avec une version latine, & d'amples notes dans *la Litterature Runique*, v. p. 197. Elle se trouve aussi dans le Recueil de Mr. E. J. *Biörner*. Des vingt & neuf Strophes dont elle est composée, j'ai cru que les suivantes étoient les seules que le plus grand nombre de mes lecteurs verroit avec quelque plaisir. Je n'ai point même toujours traduit les Strophes entieres, & de deux je n'en ai souvent fait qu'une pour leur épargner des endroits obscurs & peu intéressans.



Ode du Roi Regner Lodbrog.

Nous nous ſommes battus à coups d'épées, dans le tems où jeune encore j'allai vers l'Orient préparer une proye ſanglante aux loups dévorans. Toute la mer ne ſembloit qu'une ſeule playe, & les corbeaux nageoient dans le ſang des bleſſés.

❦ ❦ ❦

Nous nous ſommes battus à coups d'épées, le jour de ce grand combat, où j'envoyai les peuples de Helſingie dans le palais d'*Odin.* Delà nos vaiſſeaux nous porterent à *Jſa*, où les fers de nos lances, fumans de ſang, entamoient à grand bruit les cuiraſſes, & où les épées mettoient les boucliers en pieces.

❦ ❦ ❦

Nous nous ſommes battus à coups d'épées, ce jour où j'ai vû dix mille de mes ennemis couchés ſur la pouſſiere près d'un cap d'Angleterre. Une roſée de ſang dégouttoit de nos épées, les flêches mugiſſoient dans les airs en allant chercher les caſques : C'étoit pour moi un plaiſir auſſi grand que de tenir une belle fille dans mes bras.

❦ ❦ ❦

Nous nous ſommes battus à coups d'épées, le jour où mon bras fit toucher à ſon dernier crépuſcule ce jeune homme ſi fier de ſa belle chevelure, qui recherchoit les jeunes filles dès le matin, & ſe plaiſoit tant à entretenir

nir les veuves. Quelle eſt la deſtinée d'un homme vaillant, ſi ce n'eſt de tomber des premiers au milieu d'une grêle de traits ? Celui qui n'eſt jamais bleſſé, paſſe une vie ennuyeuſe, & le lâche ne fait jamais uſage de ſon cœur.

❦ ❦ ❦

Nous nous ſommes battus à coups d'épée. Il faut qu'un jeune homme ſe montre de bonne heure dans les combats, qu'un homme en attaque un autre, ou lui réſiſte. C'a été là toujours la nobleſſe d'un Héros, & celui qui aſpire à ſe faire aimer de ſa Maîtreſſe, doit être prompt & hardi dans le fracas des épées.

❦ ❦ ❦

Nous nous ſommes battus à coups d'épée; mais j'éprouve aujourd'hui que les hommes ſont entrainés par le deſtin ; il en eſt peu qui puiſſent réſiſter aux décrets des Fées. Euſſe-je cru que la fin de ma vie ſeroit reſervée à *Ella*, lorſqu'à demi mort je répandois encore des torrens de ſang, lorſque je précipitois les vaiſſeaux dans les golphes de l'Ecoſſe, je & que fourniſſois une proye ſi abondante aux bêtes ſauvages?

❦ ❦ ❦

Nous nous ſommes battus à coups d'épée ; mais je ſuis plein de joie en penſant qu'un Feſtin ſe prépare pour moi dans le Palais d'*Odin*. Bientôt, bientôt aſſis dans la brillante demeure d'*Odin*, nous boirons de la biere dans

les crânes de nos ennemis. Un homme brave ne redoute point la mort. Je ne prononcerai point des paroles d'effroi en entrant dans la Salle d'Odin.

❦ ❦ ❦

Nous nous ſommes battus à coups d'épée. Ah! ſi mes fils ſavoient les tourmens que j'endure, s'ils ſavoient que des vipéres empoiſonnées me déchirent le ſein, qu'ils ſouhaiteroient avec ardeur de livrer de cruels combats! La Mere que je leur ai donnée, leur a laiſſé un cœur vaillant.

❦ ❦ ❦

Nous nous ſommes battus à coups d'épée; mais à préſent je touche à mon dernier moment. Un ſerpent me ronge déja le cœur: Bientôt le fer que portent mes fils ſera noirci dans le ſang d'*Ella*; leur colere s'enflammera, & cette jeuneſſe vaillante ne pourra plus ſouffrir le repos.

❦ ❦ ❦

Nous nous ſommes battus à coups d'épée dans cinquante & un combats où les drapeaux flottoient. J'ai dès ma jeuneſſe appris à rougir de ſang le fer d'une lance, & je n'euſſe jamais crû trouver un Roi plus vaillant que moi: Mais il eſt tems de finir, *Odin* m'envoye ſes Déeſſes pour me conduire dans ſon palais: Je vais aſſis aux premieres places, boire de la biere avec les Dieux. Les heures de ma vie ſe ſont écoulées, je mourrai en riant.

Je ne dois pas prévenir les réflexions qui se présentent d'elles mêmes à l'esprit en lisant cette piece, mais je remarquerai cependant qu'elle confirme ce que j'ai dit dans mon Introduction, de la façon de penser des peuples du Nord à l'égard des femmes. On s'imagine ordinairement que nous devons aux loix de la Chevalerie, c. d. à une institution qui ne remonte pas plus haut que le onzieme siècle, cet esprit de générosité qui rendoit autrefois les femmes les arbitres de la gloire des hommes, qui faisoit de leurs faveurs l'objet & le prix des actions vertueuses, & en particulier de la valeur, qui attachoit au soin de les servir, de les défendre & de leur plaire l'idée du plus doux & du plus noble de tous les devoirs, & qui leur fait rendre encore aujourd'hui des déférences, ignorées par tout ailleurs. Mais il est certain que bien longtems avant l'onzieme siècle cette façon de penser étoit naturalisée chez les Germains & les Scandinaves. On se rappelle ce que dit *Tacite* du respect de ces peuples pour les femmes. Les Romains étoient bien éloignés d'avoir porté avec eux des sentimens pareils. Ce n'est point d'eux que les ont reçus l'Espagne, la France, l'Angleterre, pays soumis à Rome pendant quelque tems. D'où vient donc, qu'après la chûte de l'Empire, l'esprit de galanterie se trouve tout à coup répandu par tout ? On voit bien, que cet esprit propre aux peuples du Nord n'a pû se répandre qu'avec eux. Formé de leurs préjugés religieux, de leur goût pour la guerre, de la chasteté naturelle de leurs femmes, lié avec leurs usages & leurs mœurs, il dut les suivre partout où ils s'établirent, & s'y maintenir longtems. Mais chez les peuples plus riches & plus civilisés les effets qu'il produisoit, étant rele-

vées par cet éclat qui attire tous les regards, on en méconnut bientôt la ſource, & aujourd'hui l'on ne peut y remonter ſans avoir de fortes préventions contre ſoi.

Si l'on a trouvé divers traits de la galanterie chevalereſque dans l'Ode du Roi *Regner*, on croira l'entendre parler elle même dans celle d'un Prince de Norvege nommé *Harald le vaillant* qui ſe trouve dans l'ancienne Chronique Islandoiſe nommée *Knytlinga Saga*. Elle eſt beaucoup moins ancienne que la précédente, mais elle l'eſt encore aſſez pour montrer que les Peuples du Nord ont imaginé d'aſſocier l'amour & la valeur guerriere avant les nations mêmes dont ils ont eu enſuite le plus de pente à adopter tous les goûts. *Harald le vaillant* vivoit au milieu du onzieme ſiécle : Il étoit un des plus illuſtres avanturiers de ſon tems. Il avoit parcouru toutes les mers du Nord, & piraté dans la Méditerrannée même, & ſur les côtes d'Afrique ; Il fut pris enſuite & détenu quelque temps captif à Conſtantinople. Dans cette Ode il ſe plaint de ce que la gloire qu'il s'étoit acquiſe par tant d'exploits, n'avoit pû toucher *Eliſſif*, fille de *Jarislas* Roi de Ruſſie.

❦ ❦

Mes navires ont fait le tour de la Sicile. C'eſt alors que nous étions brillans & magnifiques, mon vaiſſeau brun chargé d'hommes, voguoit rapidément au gré de mes deſirs ; occupé de combats je croiois naviger toujours ainſi : Cependant une fille de Ruſſie me mépriſe.

❦ ❦

Je me ſuis battu dans ma jeuneſſe avec les peuples de *Drontheim.* Ils avoient des troupes ſupérieures en nombre : Ce fut un terrible combat ; je laiſſai leur jeune Roi mort ſur le champ de bataille : Cependant une fille de Ruſſie me mépriſe.

❦ ❦

Un jour nous n'étions que ſeize dans un vaiſſeau ; une tempête s'éléve & enfle la mer, elle remplit le vaiſſeau chargé, mais nous le vuidames en diligence. J'eſpérois delà un heureux ſuccès : Cependant une fille de Ruſſie me mépriſe.

❦ ❦

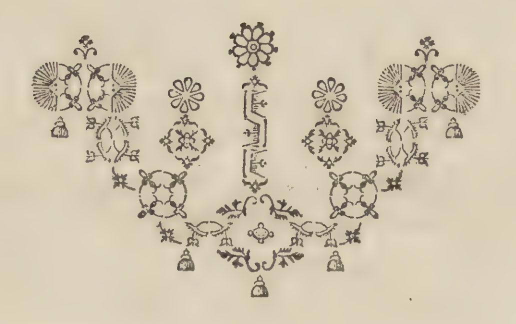
Je ſais faire huit exercices ; je combats vaillamment ; je me tiens fermement à cheval ; je ſuis accoutumé à nager ; je ſais courir en patins ; je lance le javelot ; je m'entens à ramer : Cependant une fille de Ruſſie me mépriſe.

❦ ❦

Peut-elle nier, cette jeune & belle fille, que ce jour où poſté près de la ville dans le pays du midi, je livrai un combat, je ne me ſois ſervi courageuſement de mes armes, & que je n'aye laiſſé après moi des monumens durables de mes exploits : Cependant une fille de Ruſſie me mépriſe.

❦ ❦

Je ſuis né dans le haut païs de Norvege, là où les habitans manient ſi bien les arcs, mais j'ai préféré de conduire mes vaiſſeaux, l'effroi des payſans, parmi les écueils de la mer, & loin du ſéjour des hommes j'ai parcouru les mers avec ces vaiſſeaux : Cependant une fille de Ruſſie me mépriſe.



L'Ode qui ſuit eſt d'un autre genre ; elle eſt nommée dans les anciennes Chroniques, *l'Eloge de Haquin.* Ce Prince étoit fils du célébre *Harald aux beaux cheveux*, premier Roi de toute la Norvege. Il fut tué environ l'an 960, dans une bataille, où huit de ſes freres périrent avec lui. *Eyvind* ſon couſin, Scalde fameux, qu'on nommoit *la croix des Poëtes* à cauſe de ſes talens ſuperieurs pour les vers, fut préſent à ce combat, & compoſa enſuite cette Ode pour être chantée dans les funérailles de ſon parent. C'eſt *Snorro Sturleſon*, le même à qui nous devons l'*Edda*, qui nous l'a conſervée dans ſa Chronique de Norvege.

* * *

Les Déeſſes qui préſident aux combats viennent d'être envoyées par *Odin :* Elles vont choiſir parmi les Princes de l'illuſtre famille d'*Yngue* celui qui doit périr, & aller habiter la demeure des Dieux.

* * *

Gondula, l'une de ces Déeſſes, appuyée ſur le bout de ſa lance, parle ainſi à ſes compagnes : L'aſſemblée des Dieux va s'accroître ; les ennemis de *Haquin* viennent d'inviter ce Prince avec ſa nombreuſe armée à entrer dans le Palais d'*Odin.*

* * *

Ainſi parloient enſemble ces belles *Valkyries ;* elles étoient à cheval, couvertes de leurs caſques & de leurs boucliers, & elles paroiſſoient occupées de quelque grande penſée.

* * *

Le Roi entendit leur discours. Pourquoi, dit-il à l'une d'elles, pourquoi as-tu ainsi disposé de ce combat? N'étions-nous pas dignes d'obtenir des Dieux une meilleure victoire: C'est nous, répond-elle, qui te l'avons donnée, qui avons fait fuir tes ennemis.

* * *

Allons, poursuivit-elle, poussons nos chevaux au travers de ces mondes tapissés de verdure qui sont la demeure des Dieux. Allons annoncer à *Odin* qu'un Roi va le visiter dans son Palais.

* * *

Odin apprend cette nouvelle & dit, *Hermode* & *Brage*, allez au devant du Roi. Un Roi estimé vaillant de tous les hommes, arrive aujourd'hui dans ce Palais.

* * *

Enfin le Roi *Haquin* s'approche, & sortant du combat, il est encore dégoutant de sang. A la vûe d'*Odin* il s'écrie, ah! Que ce Dieu me paroît sevére & terrible!

* * *

Le Dieu *Brage* lui répond: Venez vous qui fûtes l'effroi des plus illustres Guerriers, venez vous réunir à vos huit freres, les Héros qui demeurent ici cultiveront la paix avec vous: Allez boire de la biere au milieu de la troupe des Dieux.

Mais

* * *

Mais ce brave Roi s'écria : Je veux garder toujours mon armure : Il faut qu'un Héros conſerve avec ſoin ſa cuiraſſe & ſon caſque, & il eſt dangereux d'être un moment ſans avoir ſa lance en mains.

* * *

Alors on connut combien ce Roi avoit religieuſement ſacrifié aux Dieux, car le Sénat Divin & tous les moindres Dieux le reçurent en le ſaluant.

* * *

Heureux le jour où naît un Roi qui ſait ainſi s'attirer la faveur des Dieux ! L'âge où il a vêcu, reſte toujours dans le bon ſouvenir des hommes.

* * *

Les liens du loup *Fenris* ſeront rompus, il ſe jettera avec fureur ſur ſes ennemis, avant qu'un auſſi bon Roi reparoiſſe ſur la terre, réduite maintenant à un triſte veuvage.

* * *

Les richeſſes périſſent, les parens meurent, les campagnes ſont ravagées ; mais le Roi Haquin habitera avec les Dieux, tandis que ſon peuple s'abandonne à la douleur.

Je n'inſérerai plus ici qu'une ſeule piece, mais elle ſera plus conſidérable que les précédentes, & par les divers détails qui s'y trouvent, elle nous retracera plus vivement encore les mœurs & le génie des tems que nous

voulons connoître. Je l'ai tirée d'un Recueil d'anciens monumens hiſtoriques du Nord publié par Mr. E. J. *Biörner*, Savant Suédois, ſous le titre de *Nordiſka Kämpedater* &c. c'eſt à dire, *Exploits des Rois & des Héros du Nord* &c. *Stockholm* 1737. Cet auteur l'avoit publiée ſur un manuſcrit conſervé dans les Archives du Collége des Antiquités en Suéde, & il y a joint une verſion Suédoiſe & une latine. Je me ſuis autant aidé de la premiere, que j'ai pris ſoin de m'éloigner de la ſeconde; car Mr. *Biörner* après avoir ſuivi fidélement ſon original dans l'une, a employé dans l'autre un ſtyle ſi fleuri, ou, pour mieux dire, ſi empoulé, qu'au lieu d'un *Scalde* du Nord il ſemble qu'on entend parler un écolier nouvellement ſorti de Rhétorique. Il me ſemble qu'on ne ſauroit aſſez condamner ce goût puérile & infidéle de traduction, ſurtout quand il s'agit d'ouvrages anciens, dont la naïveté & la ſimplicité originales ſont le mérite principal.

On ne ſeroit pas fondé à dire que cette pièce appartenant aux antiquités de Suéde, & non à celles de Dannemarc, elle ne doit point avoir place ici. Ceux qui connoiſſent les unes & les autres, ſavent qu'anciennement les mœurs & les uſages des deux Royaumes ont ſi peu différé, que ces emprunts réciproques ne ſauroient cauſer aucune erreur un peu conſidérable. D'ailleurs le Poëme dont nous parlons, a été reclamé par des Savans Danois comme une production de leur patrie; on l'a même inſéré à peu près tel qu'on le verra ici dans un recueil d'anciennes chanſons Danoiſes (*a*). Pour moi je ſerois

(*a*) Voy. N. 20. in Centur. Cant. Danic. prior. Part. prim. ab *And. Velleio* compil. & edit. ann. 1695. cum cent. ſec. a *Pet. Syvio.*

aſſez porté à croire, qu'il a été chanté indifféremment dans toute la Scandinavie, & que chaque peuple plaçoit la ſcène chez lui, pour ſe faire honneur des grands coups d'épée qui y ſont décrits. Les exemples pareils ne ſont point rares dans ces ſiecles reculés.

A l'égard du tems où ce Poëme a été compoſé, ſi l'on en jugeoit par le langage de l'original que nous avons à préſent, on le croiroit du treizieme ou du quatorzieme ſiecle, mais il eſt conſtant qu'il doit être d'une datte beaucoup plus ancienne, puiſque les mœurs qui y ſont décrites, & la Religion Payenne à laquelle il y eſt fait plus d'une fois alluſion, appartiennent inconteſtablement aux tems qui ont précédé le dixieme Siecle. Il eſt donc très vraiſemblable qu'on a rajeuni le langage de ce Poëme auſſi ſouvent que le beſoin de l'entendre l'a exigé; le ſuccès qu'il a eu dans tout le Nord, a dû engager plus d'un Poëte à ſe charger de ce ſoin. Mr. *Biörner* nous apprend qu'il l'a encore entendu chanter dans ſa jeuneſſe, avec quelques légers changemens, par des Payſans de la Medelpadie & de l'Angermanie, provinces au Nord de *Stockholm.* A l'égard de ce qu'il ajoute que les Héros qui y ſont célébrés, doivent avoir vécu dans le troiſieme ſiècle, c'eſt une choſe qu'il eſt difficile d'avancer avec certitude.

L'HISTOIRE DE CHARLES ET DE GRYM ROIS EN SUÉDE, ET DE HIALMAR FILS DE HAREC ROI DE BIARMIE.

IL y avoit un Roi nommé *Charles* qui commandoit à de vaillans guerriers ; ſes Etats étoient en Suéde, & il y faiſoit regner le repos & la joie : Son pays étoit vaſte & peuplé, & ſon armée conſiſtoit en une jeuneſſe d'élite. La femme qu'il avoit épouſée étoit la plus belle que l'on pût voir. Elle avoit donné au Roi une aimable fille nommée *Inguegerde*. Cette Princeſſe croiſſoit tous les jours en vivacité, en honneur & en graces, & l'on diſoit d'elle qu'elle n'avoit point de pareille en beauté non plus qu'en richeſſes. Auſſi le cœur du Roi en étoit-il tout réjouï.

Or il faut ſavoir qu'il y avoit un brave Comte, nommé *Eric*, établi pour la défenſe du pouvoir & des Etats du Roi (*a*) C'étoit un Guerrier qui avoit paſſé ſa vie dans le fracas des lances & des épées, & qui avoit terraſſé pluſieurs ſuperbes Héros. Il avoit épouſé une Dame très illuſtre dont il avoit eu un fils nommé *Grym*. Ce *Grym* fut de bonne heure grand, & habile dans les exercices de la guerre. Il ſavoit rougir ſon épée dans le ſang ennemi, courir ſur les montagnes, lutter, jouer aux échecs, diſcerner les étoiles, jetter bien loin de groſſes pierres, en ſorte qu'il n'ignoroit aucune des ſciences qui peuvent il-

luſtrer un Héros. Auſſi dès qu'il eut atteint l'âge de douze ans, perſonne n'eut oſé le défier, ſoit à l'épée, ſoit à l'arc, ſoit à la lutte. Cependant il faiſoit ſouvent divers jeux dans la chambre des Demoiſelles, en préſence de la belle fille du Roi : Empreſſé à s'en faire aimer, il lui montroit comment il ſavoit manier ſon excellente épée, & en lui faiſant ainſi voir ſon habileté dans ces belles ſciences, qu'on lui avoit appriſes, il en vint enfin à lui faire cette demande : *Veux-tu, ma Princeſſe, me poſſéder pour époux, ſi j'en puis obtenir la permiſſion?* Cette ſage fille répondit ; *Je ne veux point me donner de mari, mais va parler à mon père, & eſſaie de lui faire la même propoſition.*

Ce brave guerrier s'en alla donc vers le Roi, & le ſalua reſpectueuſement en lui diſant : *O Roi! donne moi en mariage ta belle & riche fille.* Mais le Roi en colére répondit : *Tu t'ès exercé quelquefois à manier les armes, tu as gagné quelques marques d'honneur; mais as-tu jamais raſſaſſié par une victoire les bêtes feroces avides de ſang?* *Grym* répondit : *Où irai-je donc, ô Roi! pour enſanglanter mon épée, & mériter d'avoir cette belle & charmante épouſe.* *Je connois*, dit le Roi, *un homme qui s'eſt rendu redoutable par le tranchant de ſon ſabre, il met en pieces les plus forts bouckiers, il gagne des armes brillantes dans les combats, & comble ainſi ſes guerriers de richeſſes. Son nom eſt Hialmar; il eſt le fils de Harec qui gouverne la Biarmie* (*) *Je ne connois pas un homme plus brave, ni qui commande à des guerriers plus réſolus. Va donc ſans délai l'attaquer, & faire ainſi preuve de ta valeur. Livre lui de violens*

(*) Province qu'on croit être la Medelpadie, l'Angermanie &c. d'aujourd'hui. D'autres penſent cependant qu'elle étoit au levant du Golphe de Bothnie.

assauts, & fais lui promptement mordre la poussiere; alors je te donnerai la belle Inguegerde toute brillante d'or, & avec elle une assez grande somme d'argent. Mais pense bien que ce sera un grand bonheur que d'abattre un Héros tel que Hialmar. Quoiqu'il en soit, on te gardera en attendant ta Belle dans un lieu sûr, & on aura soin de la parer richement. Là-dessus *Grym* s'en alla chez *Inguegerde*, & la regardant amoureusement il la salua: Elle le voyant lui dit: *Quelle réponse as-tu reçue du Roi? C'est ce que je souhaite de savoir.* Mais *Grym* devant lui raconter ce qui s'étoit passé, devenoit rouge & pâle tour à tour. Enfin il lui dit: *Le Roi m'a indiqué l'intrépide Hialmar, & je dois lui ôter la vie avant que de t'épouser.* Alors *Inguegerde* s'écria avec douleur: *Ah! mon pere t'a donc devoué à la mort! mais tiens, voici un sabre qui peut entamer & ensanglanter la plus forte armure: Gouverne le bien dans les combats, & donnes-en de grands coups.* *Grym* considéra le tranchant de ce sabre qui s'appelloit à ce qu'on assure, *Trausta* c. à d. *Consolateur.* En même tems sa Maîtresse lui donna une armure, & *Grym* à cette vûe jura qu'il ne reculeroit ni ne fuiroit lorsqu'il seroit en présence du Prince son ennemi. Il alla ensuite vers son pere, disant: *Voici le tems où je puis accroître ma gloire: Donne moi aussi-tôt des vaisseaux & des Soldats: Je ne saurois différer longtems. Je te confierai*, lui dit son pere, *quinze galeres & un grand & superbe vaisseau. Tu peux te choisir toi-même les armes les plus excellentes, & les guerriers que tu aimes le mieux.*

On convoqua donc une assemblée, & il s'y rendit une multitude d'hommes de plusieurs lieux éloignés. Ainsi *Grym* eut une vaillante troupe d'élite toute composée des plus braves guerriers. Chacun d'eux fut bien-tôt

prêt à le ſuivre avec un noble empreſſement. Déja cette Armée d'hommes forts & vaillans s'avance vers le rivage. Ils pouſſent en pleine mer leurs vaiſſeaux richement appareillés. Couverts de leurs cuiraſſes d'un bleu reſplendiſſant, ils déployent les voiles que le vent enfle avec force. Les cordages crient, les vagues écument & mugiſſent : Cependant *Grym* ſe diſpoſoit à livrer de rudes combats, & à répandre au loin le carnage, perſuadé que nul guerrier n'oſeroit tenir devant l'attaque de ſes flêches ; il exigea de la plûpart des ſiens un ſerment de fidélité. Ainſi ces braves héros dirigeoient leurs nombreux vaiſſeaux vers la Gothie, prêts à donner bientôt un repas ſuffiſant aux corbeaux, & un feſtin abondant aux loups. En peu de tems toute la flotte touche à la terre ennemie, cette terre ſur laquelle tant de Héros devoient bientôt perdre la vie.

Ainſi *Grym* arriva en Gothie, & une belle femme étoit la cauſe de ce que les loups alloient ſe raſſaſſier de carnage, & de ce que ſes vaillans & ſuperbes Guerriers s'expoſoient à combattre. Ayant regardé autour d'eux, ils virent des tentes dreſſées qui s'étendoient au loin dans la campagne, & près delà une belle armée & de grands feux allumés. On ne douta pas que ce ne fut là le camp où commandoit *Hialmar*. En effet ce héros s'avançant lui-même demanda aux braves ſoldats de *Grym*, à qui appartenoient les vaiſſeaux qu'il voyoit. Alors *Grym* accourant lui dit ſon nom, ajoutant qu'il avoit déja emploié tout un été à le chercher. *Puiſſe-tu donc être heureuſement arrivé*, dit *Hialmar*, *& recevoir honneur & ſanté. Je vais auſſi-tôt te faire préſenter de l'or & du vin pur.* Mais *Grym* repliqua : *Je ne puis accepter tes offres, je viens ici dans un*

esprit irrité contre toi, prépare toi à combattre & hâtons-nous de fournir une proye aux loups dévorans. Je vais te donner un meilleur conseil, dit *Hialmar,* avec une artificieuse adresse, *lions nous ensemble par une étroite confraternité, & ne nous quittons ni jour ni nuit (b). Ne hazardons point le combat que tu proposes: Je connois assez les combats, & je préfére d'aller chercher dans ton païs une belle épouse, & de l'emmener ici. Grym* plein d'indignation & de courroux s'écria: *Arme toi au plutôt, te dis-je, & césse de craindre de tirer l'épée, allons, & que nos boucliers se heurtent & se brisent sous nos coups! J'ai une soeur,* continue *Hialmar, qui est charmante à voir: Je te donnerai cette aimable fille en mariage, & de plus la Biarmie avec le nom de Prince, si tu veux t'abstenir de carnage pour cette fois. Je ne veux point ta soeur,* repondit *Grym, ne m'en parle pas d'avantage: Il faudroit être un lâche pour refuser de combattre dans de pareilles vûes, & d'ailleurs cette belle Princesse ne tarderoit pas à en être informée. Hialmar* répondit enfin avec colere: *Eh bien! c'est assez éluder tes demandes; ensanglantons, puisqu'il le faut, nos épées, & essaions leurs pointes aiguës sur nos boucliers.* En même tems il saisit sa cuirasse blanche, son épée & son écu resplendissant qui n'avoit point de pareil dans le monde. *Grym* de son côté qui devoit donner les premiers coups, étoit tout prêt à combattre: Aussi emporte-t-il d'abord du tranchant de son sabre le bord du bouclier de *Hialmar*, & lui coupe-t-il une main; Mais *Hialmar* peu touché de cette perte, & loin de lui demander quartier poussant son épée avec furie, enléve à *Grym* son càsque & sa cuirasse, le perce dans la poitrine & dans le flanc, & fait couler son sang avec tant d'abondance que ses forces en sont abattues. Il se plaignoit cependant de ce que son épée avoit si peu blessé son ennemi,

mi, aſſurant que s'il avoit pu l'empoigner des deux mains, il lui eut fait mordre à l'inſtant la pouſſiere. *Grym* levant alors ſon ſabre des deux mains, en frappe le caſque de *Hialmar*, & lui fracaſſe la tête en préſence de toute l'armée, mais lui-même tombe auſſi affoibli par ſa profonde bleſſure d'où s'élancent des torrens de ſang. Les guerriers de *Hialmar* ont ſoin d'enterrer ſon corps, & prenant de l'or ils l'enfouïſſent avec lui (*c*); *Grym* eſt emporté ſur ſon vaiſſeau par ſes compagnons qui mettent incontinent à la voile. Et telle fut la rencontre de ces deux illuſtres héros. Mais tandiſque *Grym* navigeant ſe rapprochoit de ſa patrie, ſes playes s'enfloient, ſes forces diminuoient, & ſa vie alloit en s'évanouïſſant. A ſon arrivée le Roi & ſa fille étant informés de ſon état, cette Princeſſe entreprit la cure de ce brave héros, & l'ayant achevée ils furent unis enſemble. On prépara pour cela un feſtin dans la Salle du Roi, & toute la troupe des Courtiſans bien parée y fut regalée magnifiquement. Le vin & l'hydromel y coulerent à grands flots, mais pour l'eau, perſonne ne s'en ſouvint. La joie fut grande pendant les nôces; le Roi y diſtribua de l'or aux conviés, après quoi les premiers du Royaume s'en retournerent chez eux avec des préſens d'or & d'argent; mais ſurtout la belle Epouſe de *Grym* combloit ſon Héros de toutes ſortes de délices.

Il faut à préſent rapporter ce qui s'étoit paſſé auparavant. Les guerriers de *Hialmar* avoient été conſternés de voir leur chef tomber ſous l'épée du brave *Grym*, & le cœur ulceré de douleur, ils diſoient qu'on ne trouveroit jamais ſon pareil. Ainſi ils reprirent le chemin de leur païs, triſtes & abbatus, mais nourriſſant en même

tems un cruel deſir de vengeance. Ils firent voile vers la Biarmie, & la violence des vagues les ſecondant, ils revirent bientôt le château du Roi *Harec* (Pere de *Hialmar.*) A cet aſpect leur douleur fut un peu ſoulagée, & ayant mis promptement pied à terre ils entroient chez eux, quand le Roi parut venant au devant d'eux. Ce Prince voyant ſes guerriers pâles, défaits, & les yeux éteints, leur demande: ſi *Hialmar* eſt reſté ſur ſon bord, & s'il a obtenu l'épouſe qu'il cherchoit. *Hialmar*, répondirent-ils, *n'a pas reçu dans le combat de légeres bleſſures, ſa vie lui a été enlevée, il n'a pas même pû voir ſa belle maîtreſſe.* Le Roi conſterné pouſſe un profond ſoupir, & s'écrie: *Certainement c'eſt une grande perte que la mort de Hialmar: Qu'ainſi tous ceux qui le peuvent, faſſent réſonner le cor. Je veux aller ravager la Suéde: Que tout guerrier qui porte un écu, pouſſe les vaiſſeaux en mer; commençons de nouveaux combats, que les caſques ſoient rompus, que tout ſe prépare pour le fracas des épées.* Ainſi tout le païs fut dépeuplé par cette convocation de guerriers qui entretenoient dans leur cœur le deſir des froids combats, afin de conſoler *Hialmar* par une prompte vengèance. Le rendezvous des troupes ayant été annoncé, une multitude d'hommes s'y rendit de tous côtés. Les plus diſtingués d'entre ces guerriers étoient revêtus de cuiraſſes, de boucliers, & portoient des armes dorées qui reſplendiſſoient au loin ſur leurs corps.

Harec ayant donné aux autres des armures d'un dur acier, des caſques, des cuiraſſes, des épées, des flêches, & des boucliers, conduiſit ainſi hors de la *Biarmie* ces guerriers, tous gens diſpos & réſolus. Ils monterent incontinent ſur leurs navires, & pleins de courage ils

mettent à la voile, rangeant ſur les bords de leurs vaiſſeaux leurs boucliers qui lançoient d'éclatans rayons de lumiere : Leurs voiles étoient d'une belle étoffe ornée de bandes bleues & rouges. *Harec* les exhortoit à la vengeance, & à l'intrépidité par des diſcours militaires. Tous ſes ſoldats ſuivant ſes avis, hauſſent & déployent les voiles à l'envi les uns des autres ; les froides ondes pouſſent à grands bruits la flotte, le vent redouble ſa violence, la mer s'enfle & s'irrite, les vagues écumantes s'élancent ſur les vaiſſeaux. Toute cette expédition étoit rapide comme l'éclair, & les femmes marines les ſuivoient à peine pour dévorer la poix dont leurs navires étoient goudronnés. Enfin les héros de Biarmie touchent à la terre de Suéde, ils s'y amarrent & jettent leurs ancres dans le fonds des ports. Leurs cables poiſſés ſont abbatus & flottans ſur leurs bords, & de leurs agiles chaloupes ils gagnent le rivage ; là ils ſe hâtent de ſe couvrir de leurs caſques : *Harec* irrite leur vengeance par ſes diſcours, & leur commande de mettre tout le païs à feu & à ſang. L'armée n'eſt pas lente à lui obéir, le ravage commence auſſi-tôt, la flamme s'étend ſur toute la contrée, & ſes habitans perdent leur vie avec leur gloire. La Suéde eſt conſumée au loin par le feu, ſes héros ſont abbatus. On n'entend que les longs retentiſſemens des clairons, & l'on ne voit que des têtes tranchées par le fer. Enfin le Comte *Eric* apprit que la guerre déſoloit les Etats de *ſon Roi ;* ce héros ceignit auſſi-tôt ſa redoutable épée pour arrêter le deſordre. Il appella à ſoi & les hommes libres & les eſclaves dans tout le Royaume : Bien-tôt cette troupe fut armée, cette troupe parmi laquelle tant d'hommes étoient deſtinés à

perdre la vie. Les deux armées en vinrent aux mains, les épées s'émoussoient en frappant sur les boucliers & les casques : Les guerriers enfloient les trompettes bruïantes, les flêches perçoient les combattans, le fer tranchoit leurs membres, en sorte qu'ils sembloient presque tous dévoués à la mort.

Il y avoit à cette bataille un brave guerrier nommé *Grund*, excellent dans l'art de mettre en pièce les boucliers les plus forts, & d'engraisser par de bons repas les loups affamés. Il faisoit les fonctions de Duc dans le Roiaume de *Harec*. C'étoit un homme plein d'ardeur dans les combats, soit à l'épée, soit à la lance, & qui avoit déja consacré bien de beaux corps à la mort. Ce vaillant héros se jetta en furieux dans la mêlée, & abbattant à ses pieds plusieurs guerriers couverts de sueur & de sang, il les dévoue aux bêtes féroces. Le Comte *Eric* enflammé de colere & de vengeance court au devant de lui, mais une grêle de flêches l'abbat lui même & fait reculer ses compagnons ; le reste de ses soldats le voyant couché sur la poussiere, jette ses boucliers en terre, & sauve sa vie en fuiant. Les vainqueurs répandent des flots du sang des vaincus, & poussant d'horribles cris de joie ils usent les tranchans de leurs épées sur les boucliers des ennemis. Ceux-ci se retirent en hâte dans les bois, laissant le champ couvert de leurs pâles compagnons, irrésolus, consternés, & n'ayant plus ni boucliers ni casques pour leur défense, tandisque les Biarmiens victorieux, peu soigneux de la gloire & de la vertu, se mettent à brûler les maisons répandues dans la campagne.

On annonce aussi-tôt au Roi *Charles*, que ses guerriers, que son Comte *Eric* lui-même ont péri, & que son armée

nage dans des fleuves de ſang. On lui dit, qu'il y a à la ſuite de *Harec* un Duc nommé *Grund*, qui de ſon épée reſplendiſſante a fait un vaſte carnage de ſes gens. *Grym* entendit auſſi ce récit, & lançant avec force ſon couteau l'enfonça dans la table, mais le Roi la perça avec le ſien de part en part. A l'inſtant chacun court à ſes armes, & s'en revêt à ſa maniere. La trompette retentit, tout guerrier ſe prépare, & les femmes vivement allarmées s'abandonnent à leurs frayeurs.

Cependant, le peuple ſe rendit en foule vers le Roi, diſant qu'une calamité mortelle s'étoit répandue ſur la Suéde, & que le feu dévoroit les biens de tous les habitans ſans diſtinction. Le Roi, à l'ouïe de ces malheurs imprévus, rougit de colere, & leur ordonne d'enſanglanter l'acier bleuâtre de leurs armes. Les brillantes trompettes retentiſſent avec fracas, & à ce bruit les ſoldats jurent de venger leurs pertes. *Grym* qui ne reſpire que les rapides combats, ſe couvre d'une précieuſe cuiraſſe; revêtu de ſon armure il paroît encore plus beau, & ſon épée répand le plus brillant éclat. Toute ſa troupe impatiente de combattre ſe jette ſur les Biarmiens en lançant des pierres. Les Soldats d'élite de *Harec* frappent de leur côté & courent aux coups à l'envi. Les playes s'empreſſent de s'ouvrir ſous la pointe de leurs épées. Les piques & les flêches ſe lancent avec force; *Grund* tranche les jours de tout ce qu'il rencontre: *Grym* enflamme l'ardeur de ſes gens: Le Roi *Charles* témoin du choc de ces héros, frappe auſſi longtems de ſon épée les boucliers & les caſques, & paye à la mort de nombreux tributs. Tout s'écroule à grand bruit ſous ſes coups terribles; ſon épée

resplendissante pénétre jusqu'au cœur. Ainsi les guerriers tomboient en foule dans cette bataille; les vautours s'assembloient pour dévorer leurs proyes, les aiglons poussoient de grands cris, les bêtes carnassieres guettoient les blessés & les morts. Les éperviers au haut des airs se réjouissoient à grand bruit de voir ce repas fumant. Plusieurs loups étoient aussi présens à cette bataille. Cependant *Grund* se hâtoit de terrasser ses ennemis, & son épée étoit dégoutante de sang. Le Roi *Charles* voit ses gens abattus & taillés en pieces par ce guerrier. Ils se rencontrent & le cœur ulceré d'une horrible colere ils en viennent aux mains. Les coups qu'ils se portent, redoublent & se précipitent de moment en moment, mais le Roi accablé de blessures tombe enfin, & ses membres flottent dans son sang. A l'instant les brillantes filles de la Destinée l'invitent à entrer dans le Palais d'Odin.

Charles ayant ainsi succombé à la vûe des loups avides & joyeux, *Grym* se jette avec fureur au travers des bataillons ennemis, & hurle au milieu des lames d'épée, tandisque *Grund* se glorifie d'avoir arraché la victoire à ses ennemis, en tranchant de son épée, & le Roi *Charles* & le Comte *Eric*. Ensuite appercevant *Grym*. *Il ne me reste plus que toi*, lui crie-t-il, *avec qui je doive entrer en lice. C'est à toi à te venger : Place toi & combattons seul à seul; il est bien tems que tu sentes aussi le tranchant de mon épée*. Aussi-tôt on voit s'élever leurs armes comme une noire nuée. *Grym* paroît tel que l'éclair, ils s'attaquent l'un l'autre, ils agitent leurs épées avec fureur, & les teignent dans leurs blessures. Enfin *Grund* est couvert de playes, il est inondé des torrens de sang qui en découlent. *Grym* pousse un horrible cri de triomphe &

de ſon épée infectée de poiſon, il fend le caſque de ſon ennemi, met ſon armure en pièces, & ſe fait jour juſques dans ſa poitrine. Alors une grêle de traits eſt lancée des deux côtés, les flêches déchirent & tranchent tout ce qu'elles rencontrent, les épées traverſent les corps & abbattent les têtes des guerriers auſſi rapidement que ſi on les faiſoit paſſer dans un monceau de neige. On arrache aux plus illuſtres les bracelets dont ils ſont ornés; le tranchant bleuâtre de l'épée déchire les boucliers & les armures de tous. Enfin les Biarmiens vaincus gagnent leurs vaiſſeaux, châcun s'enfuit autant que ſes forces le lui permettent. Les vaiſſeaux ſont détachés & éloignés, ces vaiſſeaux qui doivent porter dans leur pays des nouvelles ſi funeſtes; mais les plus braves ne ſe retirent que lentement, & ſemblent en agitant leurs épaules vouloir encore inſulter au vainqueur.

Cependant on ne vit pas que *Harec* ſe fut enfui comme les autres, ni que ce brave Roi eut tourné le dos pendant le combat. On le fit donc chercher ſoigneuſement, mais ſes Compagnons ſe rendirent d'eux mêmes avec lui auprès de *Grym* & lui dirent: *Tiens, voici, tu as en ton pouvoir cet intrépide Héros qui, bien qu'appeſanti par l'âge combat encore avec l'ardeur d'un jeune homme: Ta renommée ſera trompeuſe, ſi tu lui ôtes la vie, puiſque c'eſt un homme dont on ne trouveroit qu'à peine le pareil.* *Grym* jette alors les yeux ſur le Roi, & la haîne ne ſembloit pas encore éteinte entre ces deux Héros. D'ailleurs la mort de *Hialmar* étoit encore regrettée par le peuple quoiqu'elle eut été vengée. Enfin *Grym* prit la parole, & dit: *Le Roi mon beau-pere a perdu la vie, & ton fils étoit célèbre par ſa valeur: Que nos pertes réciproques ſoient eſtimées égales, &*

que la mort de Grund compense celle du Comte Eric. Pour toi, ô Roi, accepte la vie & la paix : Tu t'ès assez signalé dans les combats ; garde tes vastes vaisseaux, & ton Royaume de Biarmie. La résolution généreuse de *Grym* plut à tout le monde. Les deux Héros formerent entr'eux une union étroite & fidèle. Le Roi se réjouit de ce qu'on lui laissoit la vie, bientôt il reconduisit sa flotte en *Biarmie*. Les Guerriers laisserent reposer leurs armes, les blessés furent conduits chez eux & guéris : On éléva des collines pour les morts (*d*). *Grym* gouverna le Royaume, chéri & honoré de son illustre Epouse : Il étoit magnifique, éloquent, affable, & tous les habitans célébroient ses louanges.

REMARQUES SUR LA PIECE PRE'CE'DENTE.

(*a*) *Un Comte établi pour la défense* &c. Dans tous les états Germaniques où la nation obeissoit à un Roi, elle se choisissoit un Chef, nommé tantôt *Comte*, tantôt *Duc*. Les Rois étoient toujours d'une certaine famille, mais on prenoit pour chef le plus brave guerrier. *Reges ex nobilitate, Duces ex virtute sumunt*, dit *Tacite* des Germains. Ce mot est une clé pour l'histoire du moyen âge, comme Mr. de *Montesquieu* l'a fait voir. Sous la premiere race des Rois de France les Rois étoient héréditaires, les Maires électifs. Les Francs avoient pris cet usage dans leur premiere patrie.

(*b*) *Une étroite confraternité* &c. Voilà bien manifestement les fraternités d'armes dont il est si souvent fait mention dans l'histoire de la Chevalerie en France, en Angleterre, & ailleurs. *Joinville* est vraisemblablement le premier qui en parle en France, où l'usage n'en étoit pas aboli du tems de *Brantôme*. Mr. de Ste *Palaye* rapporte les conditions de ces alliances dans ses excellens mémoires sur la chevalerie ; elles ne différent à aucun égard de celles qui étoient en usage dans le Nord. On voit des exemples de ces confraternités dans

dans nos plus anciennes chroniques, & en général tout ce qui conftituoit la chevalerie, étoit établi ici dans des tems où il ne paroît pas qu'on connut rien de femblable dans les états méridionaux.

(*c*) *Ils enfouïffent de l'or avec lui.* On a vû dans le cinquieme livre de l'Introduction à l'hiftoire de Dannemarc, qu'une des principales cérémonies des funérailles, confiftoit à enfevelir avec le corps du défunt tout ce qu'il avoit poffédé de plus cher & de plus précieux. Quand on ouvre ces anciens tombeaux, on trouve encore divers inftrumens de fer; car quoiqu'en dife notre poëte, on peut juger par le peu d'empreffement qu'on témoigne pour les ouvrir, qu'on n'y enfouïffoit pas fouvent de l'or.

(*d*) *On éléva des collines pour les morts.* Ceci prouve bien que les événemens racontés dans ce Poëme font d'une datte fort ancienne. Auffi-tôt qu'il y eut des Eglifes dans le Nord, on defendit févérement d'enterrer en plaine campagne, comme c'étoit l'ufage des Payens. J'ai déja remarqué, qu'on trouve prefque à chaque pas de ces collines funéraires dans la Scandinavie, & les pays voifins de la Baltique. Les Norvégiens porterent cet ufage avec eux en Normandie, où l'on a fouvent trouvé de ces collines, toutes femblables à celles du Nord. On peut voir en particulier la defcription qu'a faite le favant Pere de *Montfaucon*, de celle qui fut trouvée en 1685. dans le Diocefe d'*Evreux*.

Il feroit inutile d'étendre d'avantage ces remarques. Le Poëme qu'on vient de lire peint d'une maniere trop expreffive les mœurs de ces tems pour qu'il foit néceffaire d'y rien ajouter. On y trouvera fans doute auffi bien que dans prefque toutes les pieces qui compofent ce recueil, plus de fecondité d'imagination que l'on n'eut crû devoir en attendre de ces fiecles d'ignorance, & de férocité, & d'un climat rigoureux. Cependant il faut ajouter que prefque tout ce qu'il y avoit de graces & d'efprit dans ces poëfies eft perdu pour nous, qui ne les lifons que dans une profe traduite, qui ne devinons que rarement

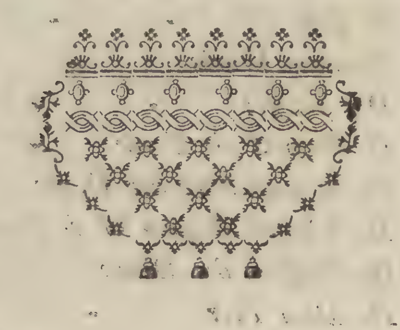
& avec effort les allégories dont leurs auteurs les remplissoient, & qui n'entrons ni dans les systême de leur Mythologie, ni dans les mœurs des tems où ils écrivoient.

Que faudra-t-il conclure de tout cela ? Douterons nous que ces Scandinaves Poëtes, & quelquefois Poëtes animés & ingénieux, n'ayent été les mêmes que les Scandinaves féroces qui ont brûlé Rome, renversé l'Empire, ravagé l'Espagne, la France & l'Angleterre ? Ce seroit démentir inutilement l'histoire. Reconnoissons plutôt que la chaleur d'une passion dominante peut échauffer les cerveaux au défaut du Soleil, & que l'imagination peut être assez cultivée chez les hommes, bien des siècles avant que leur raison sorte de l'enfance.

F I N.



TABLE.



Le Lecteur est prié de vouloir bien corriger les fautes d'impression Suivantes, qui rendent pour la plupart la phrase inintelligible, ou présentent un mauvais sens.

Préface Pag. 3. Ligne 1. les quelettes, *corrigez* le Squélette.
- - P. 6. Lig. 22. de sa premiére, *corrigez*, de leur premiére.

Introduction P. 6. Lig. 20. la longueur, *corrigez* la briéveté.
- - P. 8. Lig. 8. les mines qu'on y trouve en quantité &c. *lisez*, Les mines d'argent, de fer & de cuivre, qu'on y trouve en quantité sont encore une grande prérogative de ce pays, & mèriteroient un article particulier.
- - - - Lig. 11. tous les différens, *corrigez* tous ces différens.
- - P. 9. Lig. 12. rarement de *corrigez*, rarement des.
- - P. 31. Lig. 3. des Roi *corrigez* des Rois.
- - - - Lig. 23. d'avec tels mémoires, *corrigez* avec de tels mémoires.
- - P. 83. Lig. 1. Recommencés la ligne, *effacés.*
- - P. 87. Lig. 11. Si les secours arts, & armes d'une, *corrigez*, Si les secours des arts, & d'une.
- - P. 96. Lig. 11. l'yvresse de leur ouvrage, *corrigez* Courage.
- - P. 97. Lig. 8. qu'inspire, *corrigez* qu'inspirent.
- - P. 110. à la note invitâ famine *corrigez* invitâ fœminâ.
- - - - à la même note Strupi *corrigez* Stupri.
- - P. 201. à la note du génie *corrigez* dans le génie.
- - P. 214. Lig. 33. utensils *corrigez* utenciles.
- - P. 250. Lig. 10. principes de leurs vices, *ajoutez* de leurs vertus & de leurs vices.



